

*à M. l'abbé Dufour
Hommage de l'auteur Lécane
p. 1.*

LES SIBYLLES

ET LES

LIVRES SIBYLLINS

ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR

M. L'ABBÉ LECANU,

Membre de la Société des Antiquaires de Normandie et de plusieurs Sociétés savantes,
Aumônier de la Congrégation de la Mère de Dieu, à Paris.

Thèse pour le Doctorat en Théologie,

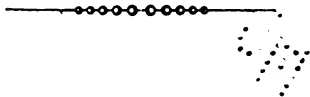
déposée

à Monseigneur l'Évêque de Tripoli.

Hommage du plus profond respect.

« Novi equidem me in multorum reprehensionem incursum,
quod rem certam et omnibus confessam convellere, et incertam
facere ausim. Sed si mihi, ut spero, æquiores erunt, ubi quas
habeam dubitandi causas perspexerint. »

(Opsop. Præfat. in Sibyl.)



PARIS.

IMPRIMERIE BAILLY, DIVRY, ET C^o,

PLACE SORBONNE, 2.

1857

LES SIBYLLES

ET

LES LIVRES SIBYLLINS.



INTRODUCTION.

DE L'IMPORTANCE DE LA DIVINATION AUX YEUX DES ANCIENS.

L'histoire a glorifié les noms d'un grand nombre de devins, en les mêlant au récit des plus grands événements et des plus fameuses entreprises; aux guerriers le courage, la force qui exécute, aux devins l'habileté qui prévoit ou qui dirige.

L'expédition des Argonautes comptait parmi ses membres, Idmon, fils d'Abas; un second Idmon, fils d'Apollon et d'Astérie; Mopsus, fils d'Amphicus et de Chloris; Amphiaraus, fils d'Oïcles, fils d'Antiphote, roi des Lestrigons, lequel était fils du divin Melampus, fils du fleuve Orimisus et de la nymphe Eghesta; Phryxus, fils d'Athamas et de Néphélé, qui tua le bélier à la toison d'or.

La guerre des Epigones rappelle une seconde fois le nom d'Amphiaraus, l'un des sept chefs ligués contre Thèbes.

La guerre de Troie a rendu célèbres ceux de Calchas, fils de Testor, de Lampuse sa fille, qui fut longtemps l'oracle des Colophoniens; de Laocoon, d'Helenus, de l'infortunée Cassandre, tous trois enfants de Priam; de Phrylis, fils de Mercure, qui donna à Palamède l'idée du cheval de bois si fatal à Ilion; de Mopsus d'Argos, différent du compagnon de Jason et de cet autre Mopsus,

fil d'Apollon et de Manto, qui hérita, à la mort de sa mère, de l'oracle de Claros.

Mopsus d'Argos se réfugia en Cilicie avec Amphilocus, et fonda la ville de Mopsueste ¹, à laquelle il donna son nom; Amphilocus fonda celle de Mallus, où il rendit ses oracles.

Plusieurs autres villes durent également leur existence à des devins : Claros devait la sienne à Manto; Oënus, fils d'un autre Manto, qui avait fui de la Béotie par suite des malheurs de la maison de Laius, fonda Mantoue, et lui donna le nom de sa mère. Il est bon de se souvenir que Manto est un nom générique.

Parmi les devins le plus anciennement connus, il faudrait encore citer Musée; mais on ignore à quelle époque il vécut; il paraît même qu'il y eut plusieurs Musée, dont un était contemporain d'Orphée, et peut-être antérieur, si toutefois Orphée n'est pas un nom de convention. Un second Musée, fils d'Antiphemus, était contemporain des guerres de la Perse contre les Grecs ². L'auteur des *Stromates* assure que les oracles attribués à Onomacrite appartenaient à celui-ci. Il eut un petit-fils, de son nom, qui, selon Diogène-Laërce, composa une *Théogonie* et un poème sur la sphère.

Nous n'entendons nullement faire passer ces récits au creuset de la critique.

Il est certain, toutefois, que la présence du devin dans les grandes entreprises était toujours considérée comme un des éléments principaux du succès : nous ne saurions mieux comparer son rôle, qu'à celui de l'ingénieur de nos temps modernes, qui emprunte moins cependant du génie que de la science. Homme de savoir et d'intelligence, naturaliste et médecin en même temps que ministre des dieux, le devin ne s'arrêtait pas, sans doute, aux dehors qui frappaient les yeux du vulgaire, et aux cérémonies qui voilaient les arcanes du métier. Sa responsabilité, si fortement engagée, n'aurait pas été à couvert. L'art de la divination devint une science que l'observation augmenta sans cesse, et que les familles se transmirent par héritage.

Et une telle étude, plus approfondie peut-être qu'on ne serait tenté de le croire, amena plus d'une utile découverte. On dit que Polixo, de Lemnos, prêtresse d'Apollon, trouva les vertus de la terre sigillée. Mélampe reconnut celles de l'ellébore, et s'en servit pour guérir

¹ Voy. Strabon, liv. xiv.

² Voy. Hérodote, liv. vi. — Pausan., liv. x, ch. 5.

les femmes d'Argos, atteintes d'une manie épidémique, ensuite les filles de Prætus, qui se croyaient changées en vaches. Bacis, au rapport de Théopompe¹, découvrit le moyen de guérir les femmes de Lacédémone en une occasion semblable.

Il y eut trois devins du nom de Bacis le plus ancien était d'Eléone, en Béotie; le second, d'Athènes, et le troisième de Caphyé, en Arcadie²; c'est ce dernier, nommé aussi Aléthès et Cydus, qui opéra la guérison des Lacédémoniennes.

On peut juger du respect que les anciens portaient aux devins, par le soin avec lequel les historiens nous ont conservé leurs généalogies et par d'autres faits non moins significatifs. Les Grecs rassemblés devant Troie considérèrent l'épidémie dont ils furent frappés, comme une punition de l'insulte faite à Chrysès, devin et prêtre d'Apollon, auquel ils avaient ravi sa fille chérie. Les Apolloniates rendirent des honneurs presque divins à Evenius, auquel ils avaient crevé les yeux en punition de quelque négligence dans la garde des troupeaux. Ils reconnurent leur faute et s'empressèrent de l'expier, lorsqu'ils virent une cruelle épizootie dépeupler leurs pâturages³. Apollon punit d'une peste, qui ravagea le Péloponèse, le meurtre de Carnus par Hypotès, fils de Phylas. Hypotès fut banni, et la Grèce institua le culte d'Apollon Carnien, ainsi que la fête des Carnies, qui se célébrait à Sparte pendant neuf jours.

Cette idée, mise en avant par les devins eux-mêmes et soigneusement entretenue par les oracles, que les fléaux du ciel étaient la punition des injures commises envers les favoris des dieux, avait inféodé l'univers aux devins.

Carnus, natif d'Acarnanie, fils de Jupiter et d'Europe, favori d'Apollon, dirigeait la marche des Argiens pendant la guerre des Héraclides, d'où il reçut le surnom d'Hégétor, qui veut dire conducteur.

C'était presque toujours un devin qui réglait ainsi la marche des armées. Hirtia, fille de Sésostris, roi d'Égypte, détermina son père à entreprendre la conquête de la Colchide. Théoclus aida de ses lumières l'armée de Lacédémone dans la guerre de Messénie. Ce devin, de l'illustre famille des Jamides, comptait Eumantis d'Elée

¹ Voy. *Philipp.*, liv. ix.

² Voy. le Schol. d'Aristophane ad *Pac.*, v. 1071.

³ Voy. Hérodote., liv. ix, ch. 92.

parmi ses aïeux¹. Callias, de la même famille, était attaché à la cour de Telis, tyran de Sybaris, et prit une grande part à la guerre funeste que ce prince entreprit contre les Crotoniates, et qui amena la destruction de Sybaris; mais Callias, dont les conseils avaient été négligés, s'était retiré de bonne heure, et rangé du côté de Crotone².

Deiphonus, fils d'Evenius d'Apollonie, accompagna l'armée des Corinthiens dans la guerre contre Mardonius. Tisamène, fils d'Antiochus, était le devin de l'armée combinée des Grecs; il combattit à Platée³. Les Grecs alliés des Perses avaient de leur côté Hippomachus de Leucade, et Mardonius, le savant Hégésistrate.

Agias, petit-fils de Tisamène, indiqua à Lisandre les moyens de s'emparer de la flotte des Athéniens à Ægos-Potamos⁴.

Le devin Calchas, réfugié à Claros après la prise de Troie, voulut supplanter Mopsus, et ne put y parvenir. Il conseilla à Amphimachus, roi de Lydie, une expédition qui fut malheureuse, et se tua de désespoir après ce double échec⁵.

Il en est qui rendirent à leurs compatriotes des services signalés. Dans le cours des guerres de la Phocide contre la Thessalie, une armée phocéenne, enfermée de tous côtés sur le mont Parnasse, était prête à déposer les armes, lorsque le devin Tellias s'avisait de vêtir de linceuls un corps de troupes, de blanchir avec de la craie le visage et les mains des soldats et de les lancer en cet état sur les Thessaliens. Ceux-ci, croyant avoir affaire à des fantômes, se laissèrent épouvanter et tailler en pièces. Les Phocéens, dans leur reconnaissance, érigèrent une statue à Tellias, comme au sauveur de la patrie.

Les services rendus par les devins furent quelquefois même payés d'un plus grand prix. Mélampe obtint la royauté d'une partie de l'Argolide, pour avoir guéri de leur folie les femmes d'Argos. Il en obtint une autre partie en faveur de Bias, son propre frère, lorsqu'il eut guéri les filles de Prætus. De sorte que l'Argolide se trouva et demeura depuis lors partagée en trois royaumes, soumis aux Præetides, aux Mélampides et aux Bianchides⁶.

¹ Voy. Pausan., liv. iv, ch. 15.

² Voy. Diodor. lib. xii, ch. 9.

³ Voy. Herodot., liv. ix, ch. 32.

⁴ Voy. Pausan., liv. iii, ch. 14.

⁵ Voy. Conon, *Narrat.* vi, p. 249.

⁶ Voy. Herodot., liv. ix, ch. 33.

Trois familles de devins apparaissent avec honneur dans les antiquités helléniques : celle des Telliades, dont était Hégésistrate ; celle des Jamides, descendants des Jamus, devin d'Elée, fils d'Apollon et d'Evadnès, dont étaient Callias, Théoclus et Eumantis, et celle des Clytiades, descendants de Clytus, fils d'Alcméon et de Prométhée par Deucalion, Hellen, Eolus. A cette dernière appartenaient Amphiaräus, Oïcles et Mélampe. Théodamas, fils de Mélampe, avait l'intelligence du langage des oiseaux.

Tout ce qui se rattache au souvenir de ces favoris des dieux, est rempli de merveilles. Le devin Tirésias, frère de la nymphe Cariclès, vécut sept âges, c'est-à-dire sept fois 90 ans, suivant Hygin ; six âges, suivant Lucien, ou au moins cinq, suivant le calcul d'Agatarchide¹.

Et les hommes ne furent pas seuls chargés du rôle honorable et dangereux d'éclairer et de conduire les nations. Plus d'une femme, inspirée du même esprit ou douée de la même adresse, s'éleva aux mêmes honneurs. Nous avons déjà cité les noms de plusieurs ; il faut y joindre les pythies d'un si grand nombre d'oracles dans la Grèce et l'Italie, les druidesses des Gaulois. Pomponius-Mela a rendu célèbres les vierges fatidiques de l'île de Sein, à l'extrémité de la péninsule armorique. On sait l'étendue du pouvoir exercé par certaines devineresses sur les nations de la Germanie : il suffit de rappeler Velléda, si fameuse par son patriotisme et par une grande défaite des légions romaines².

L'influence du devin se comprend, au reste, facilement : les hommes subissent, volontairement ou à leur insu, mais fatalement, la suprématie de celui qui leur semble pourvu d'une force ou d'une sagesse au-dessus de la leur. Ce qui se conçoit moins, ce qui paraîtrait même un paradoxe, si l'expérience n'en fournissait mille preuves, c'est le règne d'une idée, d'une idée intangible, irréalisable, folle, dont les masses s'enthousiasment, et qui les subjugue : Jupiter, Apollon, les muses ne sont que des idées ; ces idées ont asservi le monde, obtenu l'adoration qui n'est due qu'à Dieu, et fait oublier le Dieu véritable. Dans une sphère moins élevée, les sibylles et les nymphes, idéalités pures, ont obtenu pareillement le respect universel. Les idées Jupiter, Apollon, les muses et les nymphes se sont dissipées à

¹ Voy. Meurs. *Not. ad. Phlegon*, ch. 4.

² Voy. Tacit., *Histor.*, liv. IV.

la lumière du christianisme. L'idée sibylle est restée, peut-être parce qu'elle se rattache à une réalité, celle des magiciens et des devins, que Satan n'a cessé de maintenir dans les bas-fonds de la société. Quelques Pères de l'Eglise ont essayé d'en tirer parti, pour arriver à des conclusions diamétralement opposées à ce point de départ. Nous verrons de quelle manière ils s'y sont pris, et si beaucoup se sont aussi compromis sur la question qu'on le croit communément.

Nous prendrons l'idée sibylle à sa naissance, nous la suivrons dans ses développements au sein du paganisme et ensuite au sein du christianisme; et de là notre travail se divisera en deux grandes parties : les sibylles païennes et les sibylles chrétiennes.

PREMIÈRE PARTIE.

LES SIBYLLES PAIENNES.



CHAPITRE I.

DES SIBYLLES EN GÉNÉRAL.

§ 1. Origines.

L'idée sibylle est respectivement très-moderne. Aristophane et Platon sont, nous le croyons du moins, les deux plus anciens écrivains qui l'aient exprimée. Aristophane a prononcé deux fois le mot, dans les comédies des *Chevaliers* et de *la Paix* ; Platon, deux fois également, dans *Phèdre* et dans *Theage*. Mais Homère, mais Hésiode, mais Hérodote, Sophocle, Eschyle et les autres écrivains de l'antiquité profane gardent un silence absolu. Même silence dans l'Ecriture sainte : la Chaldéenne, la Babylonienne, la Juive n'ont pas même une mention. Moïse nous entretient de tous les procédés de divination connus de son temps. Isaïe parle maintes fois de la divination ; Daniel et Ezéchiel, très au courant des usages de l'Assyrie, et qui citent plusieurs espèces de prestigitateurs répandus en Orient ; Jérémie, qui connaissait les usages de l'Egypte, de l'Arabie, de la Phénicie, de toutes les nations limitrophes de la Judée, et qui reprochait sans cesse au peuple juif de les trop imiter ; aucun prophète, en un mot, aucun écrivain sacré n'a jamais prononcé le nom d'une sibylle. Ce silence absolu de l'antiquité, si féconde d'ailleurs en renseignements sur le culte divin et les moyens réels ou imaginaires de communiquer avec le ciel, est une forte présomption que l'idée sibylle ne s'est produite qu'en dernier lieu, et lorsque le paganisme était déjà florissant. Mais elle devait faire fortune ; à peu près comme l'idée de la féerie au moyen âge.

§ 2. Étymologie.

Il est des écrivains grecs qui attribuent le mot sibylle à la langue latine, des écrivains latins qui le tirent de la langue grecque ; mais ceux qui prétendent l'expliquer, ne disent rien d'acceptable. En désespoir de cause, on a voulu y trouver de l'hébreu, mais la langue hébraïque s'est montrée tout aussi rebelle. Et c'est qu'en effet ni écrivains sacrés ni glossateurs ne l'ont jamais connu, et ceux des Juifs qui en ont parlé, n'en ont parlé qu'en grec.

Seraient-ce les deux mots hébreux *schaba* et *iah*, captive du Seigneur, ou, comme plusieurs l'ont pensé, le nom même de la reine de Saba¹, devenu appellatif, qui pourraient fournir la raison du mot sibylle ? Cette déduction ne nous plaît pas, et nous ne pensons pas que les Hébreux aient eu un mot, pour désigner une chose qu'ils ne connaissaient pas. Nous ne discuterons pas davantage une troisième étymologie tirée du mot *sabal*, qui veut dire *porter*.

Σίβυλλα ῥωμαϊκὴ λέξις ἐστίν, sibylle est un mot latin, dit le célèbre grammairien Hésychius ; l'affirmation est précise : il faudrait la justifier. Le lexicographe Festus abonde dans le même sens, et indique, comme racine, le vieux mot *sibus*, qui veut dire *fin*, *rusé*. Restent trois choses : 1° à faire adopter cette opinion ; elle n'a pas eu d'écho ; 2° à établir dans les sibylles un caractère de ruse et de finesse, qui ne leur a jamais été attribué ; l'idée a plus de noblesse ; 3° à expliquer, dans un mot d'origine latine, la présence d'une lettre grecque, l'ρ.

« M. Varro, quo nemo unquam doctior, ne apud Græcos quidem, « nedum apud Latinos vixit, in libris Rerum divinarum, quos ad C. « Cæsarem pontificem maximum scripsit, quum de XV viris loqueretur, sibyllinos libros ait non fuisse unius sibyllæ ; sed appellari « uno nomine sibyllinos, quod omnes feminæ vates sibyllæ sint a « veteribus nuncupatæ, vel ab unius Delphidis nomine, vel a conciliis Deorum enuntiandis. Σιούς enim Deos, non Θεούς, et concilium « non βουλὴν, sed βυλὴν appellabant Æolico genere sermonis. Itaque « sibyllam dictam esse, quasi σιοβυλὴν, » dit Lactance (*Divin. institut.*, lib. I, c. vi). Ce texte contient deux affirmations ; ne nous occupons encore que de la seconde, relative à l'étymologie.

¹ Βασιλίσσα Σαβὰ ἥτις ἐλέγετο σίβυλλα παρ' Ἑλλήσι. (Cedrenus.)

Le plus grand nombre des écrivains qui ont traité la question, se sont ralliés à cette manière de voir, principalement les modernes. Parmi les anciens, nous ne citerons que Servius (*Ad III Æneid.*) : « Sibylla autem dicitur omnis puella cujus pectus numen recipit, » et Isidore (*Origin.*, lib. VIII, cap. viii) : « *Sibyllæ*. Σιὼς Æolico sermone « Deum, βουλὴν Græci mentem nuncupant, quasi Dei mentem. »

Cependant, cette étymologie, qui compte tant d'approbateurs, n'a rien de solide, dit le docte Saumaise, car jamais les Eoliens n'ont dit σιὼς pour θεὸς, ni même pour Διὸς; ce serait tout au plus si on pourrait le supposer des Lacédémoniens, d'après quelques indications d'Hésychius, relativement à d'autres mots où le Δ se trouve changé en Σ dans le dialecte lacédémonien. Mais, au surplus, comme en aucun temps la Laconie ni l'Éolide n'ont fourni de sibylle, il est évident que l'appellation n'en vient pas. Et quant au mot βύλη, il n'appartient à aucun dialecte ni à aucune langue, et jamais le mot βουλὴ ne s'est contracté en βύλλα.

Cette étymologie est donc aussi caduque que les précédentes, et il n'en reste pas d'autre; car celle que Saumaise lui-même a proposée, ne paraît pas sérieuse: il suppose que Σιβύλλα est un nom propre sous forme diminutive, venant de la racine éolique σιδῆ, pour σίδη. Si nous prenons un lexique, Schrévélius, par exemple, il nous dira : σιδῆ, *malus punica, et fructus : a Sida Beotiae oppido; une Béotienne ou une orange.*

§ 3. Qu'est-ce qu'une sibylle ?

D'après Eustathe, scholiaste d'Homère, Sibylle est le nom propre de la plus ancienne devineresse. « Suivant Arien, dit-il, Dardanus fut père de la devineresse Sibylle, de laquelle toutes les devineresses ont emprunté leur surnom¹. » Hermia, scholiaste de Platon, est aussi du même avis, ou peu s'en faut. « Il y a eu, dit-il, beaucoup de devineresses, et une même cause leur a fait donner à toutes le surnom de sibylles². » « On appelait sibylles toutes les femmes inspirées, dit Suidas³. » « Toutes les devineresses, dit Hésychius, sont désignées

¹ Σιβύλλα ἡ μάντις, ἀφ' ἧς καὶ ἄλλαι γυναικες ὄσται ἐγενοντο μαντικαί, σίβυλλαι ἐλίσγοντο.

² Πᾶσαι μάντιοι διότινα ἴσως αἰτίαν εἶλοντο σίβυλλαι προσαγορευεσθῆαι. (Schol. II, ad Phædr.)

³ Πᾶσας δὲ τὰς ἐνθουσιάζοντας σίβυλλας ἐκαλοῦν.

par le nom commun de sibylles ¹. » Plutarque en fait de même une appellation générale : « Beaucoup de noms propres, dit-il, sont cachés sous des appellations générales ; c'est ainsi qu'on a appelé Hérophile d'Érythrée la sibylle, parce qu'elle était devineresse ². » « Mais non, leur répond Pausanias, c'est une grande erreur. Combien de femmes ont exercé l'art de la divination, sans recevoir pour cela le surnom de sibylles ? Il suffit de citer Phennis, fille d'un roi de Chaonie, et les Péliades de Dodone : ce furent des devineresses, et on ne les appela jamais sibylles ³. » Pausanias a pleinement raison.

Cicéron en fait une classe spéciale : « Ce sont celles qui tiennent de la nature et non de l'art la faculté divinatrice, terræ vis pythiam Delphis incitabat, natura sibyllam. » (*De Divinat.*, lib. I.) Nous verrons tout à l'heure qu'il ne croyait guère à cette inspiration prétendue. Isidore en fait aussi une classe spéciale : « Ce sont les devineresses qui *prononcent* leurs oracles, sibyllæ generaliter dicuntur omnes feminæ vates lingua ; » (*Origin.* lib. VIII, cap. viii) d'où il suivrait que la sibylle de Cumæ, qui écrivait les siens au moyen de feuilles que le vent déplaçait parfois, n'était pas une sibylle. (*Æneid.*, liv. III.) Plutarque les signale à un caractère plus spécial encore, la simplicité et la clarté de leurs oracles : « La sibylle, dans sa fureur, prononce des paroles graves, simples et sans fard : σίβυλλα μαινομένῳ στόματι, ἀγέλαστα καὶ ἀκαλλώπιστα καὶ ἀμύριστα φεγγομένη. » (*Oracul. de la Pyth.*) Isidore fait aussi mention de cette fureur divine, « Nomen ex officio, non ex proprietate vocabuli. Vaticinantur enim et futura profantur afflatæ numine, et entusiasmo agitantur, » (*Ibid.*) et ceci est conforme aux portraits qu'en ont tracés Virgile, au VI^e chant de l'Énéide, et Ovide en ses Métamorphoses. (*Metamorph.* XIV.) Ainsi, d'abord, ce sont des prophéties claires et sans fard.

« Pas si claires et si simples, répond Cicéron, au II^e livre de la Divination. Au contraire, celui qui a composé ces prétendus oracles, « callide qui illa composuit, » les a arrangés de telle façon, que tout

¹ Σίβυλλα Ῥομαϊκὴ λέξις ἐστὶν ἐρμηνεύομένη προφητίαι· ὅθεν αἱ θήλειαι μάντιες ἐνὶ ὀνόματι σίβυλλαι ὠνομάχοντο.

² Ἡροφίην τὴν Ἐρυθραίαν, μαντικὴν γενομένην, σίβυλλαν προσηγόρευσαν. (Des Or. de la Pyth.)

³ Φαεννίς δὲ θυγάτηρ βασιλεύσαντος ἀνδρὸς ἐν Χαόσι, καὶ αἱ Πέλειαι παρὰ Δωδωναίοις ἐμαντεύσαντο μὲν ἐκ Θεοῦ καὶ αὗται· σίβυλλαι δὲ ὑπὸ ἀνθρώπων οὐκ ἐκλήθησαν. (Phocid.)

ce qui arrivera, semblera avoir été prédit, car il n'y a aucune désignation de temps ni de personnes, sans compter qu'il y a mis une telle obscurité, qu'un même trait peut s'appliquer indifféremment à tel ou à tel événement, « Adhibuit etiam latebram obscuritatis, ut iidem versus alias in aliam rem posse accommodari viderentur. »

Plutarque, au même livre, et se répondant à lui-même, met une observation pareille sous la plume de Boëthe : « Leurs prophéties sont si vagues, dit-il, qu'il n'est pas surprenant qu'il s'en accomplisse quelque chose par hasard. Sibylles et bacides jettent leurs paroles dans l'abîme du temps comme dans une vaste mer, ὡς περ εἰς πόντον, telles qu'elles leur viennent à la bouche, sans désigner ni hommes ni choses. »

Ce n'est pas le même genre d'obscurité, mais c'est toujours l'obscurité.

Qu'est-ce donc qu'une sibylle, et à quel trait la reconnaître ?

On le voit, les anciens n'étaient nullement d'accord à cet égard ; il en est même qui prenaient les pythies pour des sibylles ou les sibylles pour des pythies, « *Sibylla quæ Delphis est*, Deum in se admit tit duobus modis, » dit Proclus, (ad Porphy.). Ils ne l'étaient que sur un point : celui de la fureur réputée divine, et il y a à peu près unanimité. Nous allons ajouter de nouveaux témoignages à ceux que nous venons de citer, mais en plaçant le démenti avant l'allégation : c'est que, si tous parlant des sibylles en général, les ont représentées comme furieuses, parce que, sous le nom d'une sibylle, ils se représentaient à eux-mêmes une pythie ; tous aussi, parlant de chacune d'elles en particulier, l'ont représentée dans un état de calme parfait, si on en excepte la sibylle de Cumes. Tout ce qu'ils nous ont transmis de leurs anciens oracles, annonce le calme ; les oracles modernes également : de sorte que les faits sont en contradiction avec les énoncés.

§ 4. De la fureur des sibylles.

« Beaucoup de personnes, dit Aristote, par l'effet de cette chaleur dont le siège est voisin de celui de la vie, tombent en frénésie, ou éprouvent cet instinct lymphatique qui fait les sibylles et les bacides, et rend tels ceux que l'on croit inspirés de l'esprit divin ; toutefois, c'est moins une maladie qu'un accident naturel¹. » Les bacides étaient

¹ ... Νοσήμασιν ἀλίσκονται μανικεῖς, ἢ ἐνθουσιαστικοίς· ὅτιν σίβυλλαι καὶ βά-

ainsi nommés de Bacis, devin béotien, qui prophétisait dans des accès de folie furieuse. Il est bon de remarquer qu'aux yeux du père de la philosophie déductive, le sibyllisme est un état maladif, purement naturel, et qu'ainsi les vaticinations sibyllines n'ont rien de divin, ni, par conséquent, de prophétique.

C'est bien aussi dans cet état de frénésie et d'enthousiasme que saint Justin nous représente la sibylle de Cumès : « Si ses chants nous sont parvenus, dit-il, dans un état si imparfait, c'est qu'il ne lui était pas donné, comme aux poètes, de pouvoir polir ses vers et d'en corriger la mesure. La mémoire s'éteignait en elle en même temps que l'inspiration, et toutes ses paroles demeuraient en l'état où elles avaient été recueillies ¹. » Nous venons d'établir le contraire, et de plus, ce qui est connu sous son nom, aussi bien dans les écrits des auteurs profanes, que dans les recueils chrétiens, ne se trouve nullement dans cette condition.

Virgile la dépeint cependant sous les mêmes traits :

Ventum erat ad limen, cum Virgo, poscere fata
Tempus, ait; Deus! ecce Deus! Cui talia fanti,
Ante fores subito, non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ : sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument; majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore dei. (Æneid., vi)

De même Ovide (*Métam.* XIV.)

Littora Cumarum vivacisque antra sibyllæ
Intrat, et ut manes adeat per Averno paternos
Orat. At illa diu vultum tellure moratum
Erexit, tandemque Deo furibunda recepto,
Magna petis, dixit.

De même Strabon : (*l.* XIV.)

Ἐνθους καὶ μαντικὴ γυνή τῶν ἀρχαίων τις ².

Le verbe Σιδυλλάζω comporte exclusivement cette même signifi-

κιδες, καὶ οἱ ἔνθεοι γίνονται πάντες, ὅταν μὴ νοσίματι γίνωνται, ἀλλὰ φυσικῇ κράσει. (Quest. nat., XXX, problèm. 1.)

¹ ... Ἀλλ' ἐν μὲν τῷ τῆς ἐπιπνοίας καιρῷ τὰ τῆς προφητείας ἐπλήρου. Πανσαμένης δὲ τῆς ἐπιπνοίας, ἐπέπαντο καὶ ἡ τῶν ἐιρημένων μνήμη...

² Mulier fatidica et divino furore incitata.

cation, de prophétiser en un état de démence furieuse ; c'est le *Saul prophetans in medio domus suæ à spiritu Dei malo*, du 1^{er} livre des Rois (xviii, 10), et ce mot, nous le remarquerons en passant, n'est pas ancien dans la langue grecque ; c'est Diodore de Sicile qui paraît l'avoir employé le premier, et encore on le lui conteste, car il est des grammairiens qui lisent σίβυλλο εἶναι au lieu de σίβυλλαινεῖν. (*Bibl.* liv. iv).

« Sibyllæ crebro se dicunt ardere, torrente eas vis magna flammæ. » (A. Marcel. lib. xxi, init.)

« Σίβυλλαι μαινᾶς » dit Plutarque.

Mais il nous semble inutile de multiplier davantage les citations ; celles-ci peuvent suffire, pour montrer l'idée que les anciens se formaient d'une sibylle. C'est, du reste, le seul point sur lequel ils étaient d'accord ; la preuve en sera suffisamment établie par ce qui a déjà été dit et ce qui nous reste à dire.

CHAPITRE II.

DES SIBYLLES EN PARTICULIER.

§ 1. Du nombre des sibylles.

1^o *Point de sibylles.* Le scholiaste Hermias, avant de parler des sibylles, avertit que tout ce qu'on en dit, et ce qu'il va en dire par conséquent, peut à bon droit être considéré comme fabuleux. Περὶ δὲ τῆς σίβυλλης οὕτως ἔθι θαυμαστὰ λέγομενα, ὥστε δοῖται μύθους εἶναι¹.

2^o *Une sibylle.* Platon, dans *Phèdre*, parle de la sibylle en nombre singulier, « soit, dit-il, que nous considérions la sibylle et les autres devins, qui ont annoncé les choses futures ; καὶ εἴαν δὴ λέγωμεν σίβυλλαν τε καὶ ἄλλους. » Il dit de même dans *Theage* : « De quel nom faut-il appeler Bacis, la sibylle, et notre concitoyen Amphyliutis ? Ἐπειὶς ἂν οὖν μοι, τίνα ἐπωνυμίαν ἔχει Βάκις τε, καὶ σίβυλλα, καὶ ὁ ἡμετέρος Ἀμφίλυτος ; »

Héraclite, dans Plutarque, au Livre des oracles de la pythie, parle également de la sibylle au singulier : « La sibylle, qui s'exprimait, dit-il, avec si peu d'art et d'éloquence, quoiqu'elle fût

¹ De Sibylla adeo miranda narratur, ut fabulæ videri queant.

inspirée par un dieu, fit cependant retentir sa voix pendant mille ans, au rapport d'Héraclite : *Σίβυλλα δὲ μαινομένη σῶματι καθ' Ἡρακλεί-
τον;...* » et c'est de la même sorte que cet auteur s'exprime ordinairement¹. « Prétendra-t-on, dit-il encore, au même livre, que la sibylle posséda seule le talent de la divination, ou l'étendra-t-on à Aristonice et à tant d'autres qui s'exprimèrent en vers? *Ἡροφίλην δὲ τὴν Ἐρυθραίαν μαντικὴν γεγωνένην σίβυλλαν, καὶ Ἀριστονίκην....* soit que nous comparions les oracles de la sibylle à ceux de Bacis, dit-il dans ses *Γυναίκων Ἀρεταί*; *ἥ τὰ σίβυλλης λόγια τοῖς Βάκιδος...* »

De même Dion-Chrysostome dans son XIII^e *Discours* : « Vous avez les prédictions de la sibylle et de Bacis, qui furent l'un et l'autre des devins véridiques; *Ταῦτα δὲ ταῦτα καὶ σίβυλλαν ἐνρήσετε μαντευομένην ὑμῖν καὶ Βάκιν.* »

Aristide, dans la 1^{re} *Platonique*, compare également Bacis et la sibylle; *Βάκιν, σίβυλλα, ἕτεροι μὲν τούτων....* »

3^o *Deux sibylles. Trois sibylles. Quatre sibylles.* Martianus Capella compte deux sibylles, l'Erythréenne et la Phrygienne, qu'il ne distingue point de la Cumane. Solin en compte trois, la Delphique, l'Erythréenne et la Cumane. Pausanias (*Phocid.*) dit aussi trois : la Samienne, la Cumane et la Juive. C'est également le compte du scoliaste d'Aristophane. Elien, au v^e chapitre du xii^e livre de ses *Ποικίλης ἱστορίας*, en compte quatre principales, l'Erythréenne, la Samienne, l'Egyptienne et la Sardique, ce qui, de compte exact, en fait déjà huit, ou même neuf; car Strabon, (liv. xiii et xvii) distingue deux Erythréennes. Etienne de *Urbibus* s'est arrêté avec Capella au nombre deux.

3^o *Dix sibylles. Une multitude de sibylles.* Varron élève le nombre jusqu'à dix, et il est suivi en ce point par Elien, par saint Jérôme, par Lactance, par saint Augustin, et par le plus grand nombre des auteurs modernes; mais il n'existe nulle raison de s'arrêter à ce chiffre; Suidas l'a porté jusqu'à douze et c'est encore trop modeste : saint Clément en compte une tourbe, *τὸ πλῆθος*, et il a raison. Nous placerons ici ses paroles, quoique peu respectueuses à l'égard des divines prophétesses : « Combien les Grecs ne comptent-ils pas de prophètes inspirés par les dieux, sans parler des bacides; il y a au nombre un Béotien, puis un Arcadien, desquels la réputation fut grande. Ne dit-on pas que Pisistrate s'em-

¹ Sinon absolument : il dit une fois, *Σίβυλλαι δὲ αὗται καὶ ἑκατὶς*

para du pouvoir suprême à Athènes, en suivant les indications du devin Amphiletus, qui lui marqua le moment favorable pour agir. Sans parler de Cometa, de Crète ; de Cinyras, de Chypre ; d'Admète, de Thessalie..... d'Hippo, fille de Chiron ; de Beo, de Manto ; de la tourbe des sibylles, la Samienne, la Colophonienne, la Cumane, l'Erythréenne, Phyto, Taraxandre, Macetis, la Thessalienne, la Thesprote, et de plus Calchas, Mopsus.... ; καὶ τῶν σίβυλλων τὸ πλῆθος, ἡ Σαμίη, ἡ Κολοφωνίη, ἡ Κυμαίη, ἡ Ερυθραία, ἡ Φυτώ, ἡ Ταρξάνδρα, ἡ Μακέτις, ἡ Τετταλή, ἡ Θεσπρωτίς.. » Saint Clément fait bien de dire une tourbe, car si nous venions à additionner ce qui nous reste encore de noms propres et d'indications patronymiques, nous trouverions une véritable multitude. Et puis la chronologie, au milieu de ce pêle-mêle ! c'est le désordre dans le chaos.

§ 2. Chronologie, filiation et noms propres. — La Delphique.

Suivant beaucoup d'auteurs, la Delphique serait la plus ancienne de toutes, et se nommerait Phœmonoë. Chrysippe en parlait en son *Traité de la Divination* et l'appelait Arthémise ; d'après lui, elle serait née à Delphes. Suivant Boëthe, elle aurait prophétisé longtemps avant la guerre de Troie. Diodore de Sicile (liv. iv, ch. 6) l'appelle Daphné, la dit fille du devin Tirésias, et assure qu'elle fut emmenée à Delphes par les Grecs après la prise de Thèbes. C'est là qu'elle se serait formée à l'art des oracles, et qu'elle aurait reçu le nom de sibylle, à cause de l'esprit divin qui s'exprimait par sa bouche. D'autres auteurs la disent fille d'Apollon et de Lamie ; d'autres, d'Aristocrate et d'Hydole ; d'autres du berger Théodore et de la nymphe Ida. Ida veut dire un lieu ombragé.

Mais les Déliens réclamaient cette sibylle, et prétendaient que son véritable nom était Hérophile, et Diane son surnom. Ils montraient ses poésies, dans lesquelles elle se dit épouse, sœur et fille de Phœbus. Ils citaient à l'appui ces vers, où elle se désigne elle-même, d'une manière un tant soit peu différente pourtant :

Εἰμὶ δ' ἐγὼ γεγαυῖα μέσον Διητοῦ τε Διέος τε.
 Νύμφης δ' ἀθανάτης, πατρὸς δ' αὖ κητοφάγοιο.
 Μητροθεν ἰδογενὴς, πατρὶς δὲ μοὶ ἔστιν Ἐρυθρὰ
 Μάρπηστος μητρὸς ἱερῆ, ποταμὸς δ' Αἰδωνεύς¹.

¹ Partim ego cetivoro mortali patre creata,
 Partim immortalī nympha : me fontibus Ida

Les Erythréens, de leur côté, revendiquaient cette inscription comme empruntée au tombeau de leur propre sibylle, laquelle vécut plus de 400 ans avant la guerre de Troie, et réservaient le nom d'Hérophile pour la pierre sur laquelle elle avait coutume de s'asseoir, lorsqu'elle rendait ses oracles. Dans sa jeunesse, disaient-ils, elle fut employée au temple d'Hécube à expliquer les songes fatidiques, et ensuite elle devint l'oracle du temple d'Apollon Smynthien. Elle vint après Amphion, et précéda Orphée et Musée.

Suivant Pausanias (*Phocid.*), on voyait encore de son temps les vestiges de la ville de Marpessus, dont il est fait mention dans l'épitaphe qui précède, sur le penchant du mont Ida, en Phrygie. Suivant le même auteur, la Delphique aurait prophétisé successivement à Samos, à Claros, à Delos, à Delphes, et serait morte en Troade, où l'on voyait son tombeau dans le bois sacré d'Apollon Smynthien, avec cette inscription :

Ἄδ' ἐγὼ ἄ Φοίβοιο σαφηγορίῃ εἰμὶ σίβυλλα.
 Τῷ δ' ὑπὸ λαϊνίῳ σώματι πυθομένα.
 Παρθένος αὐθάεσσα τὸ πρὶν, νῦν δ' αἶεν ἀναυδος·
 Μοῖρα ὑπὸ στιβαρῇ τὴν δὲ λαχοῦσα πίδην.
 Ἀλλὰ πέλας Νύμφαισι καὶ Ἑρμῇ τῷ δ' ὑπόκειμαι
 Μοῖραν ἔχουσ' Ἐκάτῳ τῆς τότε ἀνακτορίης¹.

Près de son tombeau, se trouvait un Mercure de pierre ; à gauche, une source consacrée aux nymphes avec un réservoir environné de cellules, dans lesquelles elles aimaient autrefois à se retirer après les plaisirs du bain, et non loin, l'autre du mont Corycus, où la sibylle avait pris naissance.

Suivant Solin (ch. 8), Hérophile d'Erythrée aurait vécu dans un temps postérieur ; et plusieurs généalogistes croient que la première était fille de Dardanus et de Nésos, laquelle était fille de Teucer, roi de Phrygie.

Eduxit vitreis tenuis, glebaque rubente :
 Marpessus matri patria est, fluviusque Aidoneus.

Illa ego sum Phœbi interpres non vana, sibylla,
 Heic quæ marmoreo contineor tumulo.
 Vocalis quondam, æternum nunc muta puella,
 Heu ! nimis huc fati compede pressa gravi.
 Mercurio tamen et nymphis sociata quiesco :
 Phæbo quod fuerim grata, ferens pretium.

Telles sont, en abrégé, les principales indications biographiques, généalogiques et chronologiques relatives à une seule sibylle, suivant les meilleurs auteurs ¹. Où irions-nous, s'il fallait discuter ce qui les regarde chacune en particulier, puis concilier le tout ensemble ?

Et qu'on ne croie pas que ce sont là les seules différences d'auteur à auteur. Ainsi, par exemple, Isidore Hispalensis, qui avait ses autorités, place en premier lieu la Persique, en second lieu la Libyque; celle-ci ne vient qu'en troisième lieu, et il réserve le nom d'Hérophile pour la quatrième, selon lui la Cimmérienne ou l'Erythréenne, née à Babylone, toujours avant la guerre de Troie. Et que serait-ce, si nous ajoutions que la Babylonienne, qui se dit dans ses chants bru de Noé, est dite par saint Justin et d'autres encore fille de l'historiographe Bérose, postérieur à Alexandre le Grand !

Si quelqu'un peut trouver en tout ceci de la chronologie ou de l'histoire, ou établir une conciliation, nous lui en laissons le mérite. Mais quelques mots encore ; nous serons plus court sur les autres, celle-ci servira de spécimen.

Saint Jérôme (*Chronic.*) réserve le nom d'Hérophile pour la Samienne.

Suivant Pausanias, ce n'est pas la Delphique qui est fille de Bérose, mais la Juive, qu'il nomme Sabba, et à laquelle il donne pour mère Erymanthe. D'après Suidas, la première de toutes est Sibylle, fille d'Apollon et de Lamie, ou d'Aristocrate, ou de Crinagoras, ou de Théodore et d'Hydole. La sibylle juive ne se nomme pas Sabba, mais Sambetha, et est la même que la Chaldéenne et la Persique, fille de Noé. Il distingue ainsi deux Chaldéennes, dont la seconde est fille de Bérose et d'Erymanthe. Erymanthe est le nom d'une forêt, mais qu'importe ? Il réserve le nom d'Hérophile pour la Cumane.

Varron range ainsi les dix sibylles : la Persique, la Libyque, la Delphique, la Cumane, l'Erythréenne, la Samienne, la Cuméenne², l'Hellespontique, la Phrygienne et la Tiburtine ; mais la plupart de

¹ Voy. Diodore, lib. IV, ch. 6. — Plutarch., Des Oracles de la Pyth. — Id., De Sera Num. vindict. — Pausan., Phocid. — Clem. Alex. Stromat., lib. I. — Solin, ch. 8. — Eustat. in B. Iliad. — Isidor, liv. VIII, ch. 8, etc.

² Nous appellerons, d'après les meilleurs auteurs, Cuméenne, la sibylle de Cumes en Ionie, et Cumane, la sibylle de Cumes en Italie. Cette distinction est adoptée par Boissart.

ceux qui ont adopté ce même nombre, ne sont nullement d'accord avec lui sur le rang et sur les noms. Elie, par exemple, en supprime trois de celles-ci, pour placer l'Égyptienne, la Sardique et la Juive. (*Var. Hist.* lib. XII.) Suidas, qui fait deux fois le compte, n'est pas plus d'accord avec lui-même.

Suivant Diodore de Sicile (liv. IV), la Delphique s'appelait Daphné, et était fille de Tirésias. Virgile, Pausanias et Suidas l'appellent Manto, et saint Clément d'Alexandrie, Arthémise. Pausanias la confond avec l'Erythréenne, la Phrygienne, la Samienne et la Colophonienne. Selon les uns, la Persique est la plus ancienne; selon d'autres, c'est la Cumane; selon saint Clément, c'est la Delphique.

Nous nous arrêtons, en prévenant que les mêmes différences se trouvent à l'égard de toutes.

§ 3. L'Erythréenne.

La sibylle d'Erythrée, nommée Démophile et Athénaïs, est placée au second rang par Solin, mais toujours avant la guerre de Troie. Suidas la confond avec la Delphique, les Romains communément avec la Cumane, Lactance avec la Babylonienne. Constantin lui attribue l'acrostiche dont nous parlerons en son lieu.

Selon Suidas, elle prophétisait en Grèce pendant que Tros, fils d'Ilus et de Ganimède, régnait en Phrygie, du temps de l'expédition des Argonautes. Le même Suidas la place ailleurs au temps des Tarquins, Eusèbe au temps de Romulus.

Plusieurs auteurs croient qu'elle n'est pas différente de la Sicilienne, de la Sardique, de la Gergétienne, de la Rhodienne, de la Lucanienne, de la Samienne et de la Libyque.

Strabon distingue deux sibylles d'Erythrée, dont l'une aurait vécu du temps de la guerre de Troie, et la seconde du temps d'Alexandre le Grand; mais cela ne suffit pas encore, car il en faudrait une troisième, pour justifier les calculs d'Eusèbe, de saint Jérôme, de saint Augustin et de Lactance, qui en placent une au siècle de Romulus ou environ. (C. f. Eusèb., *Chroniq.* — Strab., liv. XIV et XVII. — St Jérôm., *Chroniq.* — August., *Cit. de D.*, liv. XVIII, ch. XXIII. — Lactant., *Divin. Inst.*, liv. I, ch. VI, et de la *Colère de D.*, ch. XXII).

Cette sibylle dut composer des hymnes en l'honneur des dieux, ce qui ne s'accorde guère avec les poésies chrétiennes qui lui sont

attribuées. Elle fit aussi, dit-on, un *Traité des palpitations* et inventa la lyre triangulaire. Aristote l'appelle *Melanchrœna* (*de Auscult. mirab.*), et ce nom a fort embarrassé les commentateurs. Étienne de *Urbibus*, qui distingue aussi deux Erythréennes, appelle celle-ci du nom de Symmachie; de même Martianus-Capella (*De Nuptiis, etc.*, lib. II). Strabon avait dit Athénaïs.

La chronologie de l'Erythréenne n'est pas plus facile à débrouiller que celle de la précédente. Nous venons d'en toucher quelques points, mais ce n'est pas tout. Suivant nos livres sibyllins, elle aurait vu le déluge en compagnie de Noé; supposition inadmissible pour les auteurs qui la confondent avec la sibylle de Cumes, car celle-ci déclara à Énée (Ovid., *Métam.* XIV), qu'elle n'avait encore vécu que sept cents ans, au moment où elle l'entretenait en Italie. Il lui en restait trois cents autres. Phlégon la mentionne dans ses *Longévités*, comme ayant vécu dix générations, c'est-à-dire neuf cents ans; mais neuf cents ou mille ans, cela ne fera jamais le compte de ceux qui la mettent en rapport avec Tarquin, même l'Ancien, car il y a plus de quatre cent quatre-vingts ans entre la guerre de Troie et l'avènement des Tarquins. En bonne conscience, on ne peut guère supposer la sibylle d'Erythrée plus ancienne que la ville même d'Erythrée, qui fut fondée par un fils de Codrus, plus de cent ans après la guerre de Troie. Alors, loin d'avoir sept cents ans au temps d'Énée, elle n'était pas née, ou bien si elle n'avait que sept cents ans, elle n'était pas dans l'arche.

Mais ce qui est digne de plus d'intérêt que ces calculs sans objet, nous le croyons, c'est la manière dont l'Erythréenne se survécut à elle-même. Plutarque, en ses *Oracles de la Pythie*, la fait revivre dans la lune, et c'est elle dont on aperçoit l'image, lorsque cet astre est dans son plein. Elle y sibyllise même, et il relate en un de ses autres ouvrages, celui de la *Tardive vengeance des Dieux*, le songe d'un nommé Thespésius, qui l'entendit vaticiner l'éruption prochaine du Vésuve, la destruction de Pouzzoles et des villes voisines et en même temps la mort de Vespasien. L'âme de la sibylle, prophétisant ainsi du firmament, son corps prophétisait sur la terre, et son ombre dans les airs; son corps avait engraisé l'herbe dont se nourrissaient les victimes, desquelles les aruspices consulteraient les entrailles, et son ombre inspirait le vol et le chant des oiseaux qui formaient augure. Le grave auteur qui a inscrit ces détails s'appuyait, dit-il, sur un oracle de la sibylle elle-même, annonçant qu'il

en serait ainsi. Cet oracle, qu'il ne rapporte pas, Phlégon l'a recueilli en vingt-deux vers, dont ceux-ci font partie :

Ἐνθ' ἄρα μοι ψυχὴ μὲν ἐς ἧερα πιστὴ Δείσα,
Πνεύματι σύγκραθεῖσα βροτῶν ἐς οὐατα πέμψει,
Κληθύνας ἐν πυκνοῖς ἀνίγναισι συμπλεχθεῖσας ¹.

Ceux qui confondent l'Erythrénne et la Cumane, ne sauraient toutefois admettre ce point, car ils racontent la fin et les oracles posthumes de celle-ci d'une tout autre façon, comme nous le dirons bientôt. Nous croyons que c'est de la première, ou peut-être même de la Delphique qu'il faut entendre cette particularité, révélée par Proclus sur le Timée de Platon : ὡπερ ἡ σίβυλλα παρ' αὐτὴν ἀποκίνησιν χρησμοδήσασα; la sibylle vaticina dès le moment de sa naissance. Nicéas Choniote confirme ce récit, et l'embellit même d'une circonstance considérable. « On raconte, dit-il, que la sibylle, au sortir du sein de sa mère, se mit à philosopher sur la formation de l'univers; Περὶ σίβυλλης φασὶν ὡς ἅμα τῆς μητραιῆς νηδύος ἐξέθορε, καὶ ἅμα περὶ τῆς οὐτῶ παντὸς ἐφιλοσόφει συστάσεως. » Le fait n'a rien de plus incroyable que celui dont nous entretenons les Chinois relativement à Lao-Kium, philosophe de leur nation, lequel parla également en naissant, et vint au monde avec une barbe et des cheveux blancs, étant déjà âgé de quatre-vingts ans.

§ 4. La Cuméenne.

Erophile, Symmachie, Amalthée, Démophile, Deiphobe, etc. On ferait aisément deux ou trois et même quatre ou cinq sibylles de celle-ci, car elle eut d'abord deux tombeaux en deux lieux éloignés; ensuite il est nécessaire, suivant beaucoup d'auteurs, de la distinguer de l'Erythrénne, et enfin, suivant la remarque de Varron, il y eut deux villes de Cumes, l'une en Ionie, et l'autre en Italie, lesquelles eurent chacune leur sibylle. La ville de Cumes, en Ionie, dans le voisinage de Locres, eut même un temple d'Apollon, fameux par ses oracles, quoique les habitants fussent en grande réputation de stupidité parmi les Grecs, ou peut-être l'oracle n'était-il fameux,

¹ Et mea tum liquidas anima ut transibit ad auras,
Auribus humanis vento permixta volucris,
Fata canet, cæcis ambagibus obscurata.

.

que parce qu'ils la méritaient. Quoiqu'il en soit, il est des interprètes modernes, entre autres Richard Montaigu, Onuphre Panvini et Sixte de Sienne, qui attachent une grande importance à conserver la distinction établie par Varron entre les deux villes de Cumes, et par suite entre les deux sibylles. Pour nous, nous supposerions plus volontiers avec d'autres auteurs que c'est la même, et qu'elle passa de Cumes en Ionie, à Cumes en Italie ; ou plutôt nous nous en tenons à notre première pensée, que tout ceci n'est que fables, et que c'est perdre du temps, de chercher à les concilier. Les Italiens connaissent la Cumane sous les noms que nous avons rapportés ; Suidas l'appelle Hiérophile, Solin la place sous la cinquantième olympiade, et dit qu'on voyait encore son tombeau en Sicile, près du promontoire de Lilibée. Eusèbe la confond avec la Samienne, et suppose que c'est elle qui vendit ses livres à Tarquin. Cédrenus est à peu près du même avis. Martianus-Capella l'appelle Symmachie, et la fait naître à Erythrée. Saint Jérôme, au contraire, distingue l'Erythrénne de la Cumane (*Adv. Jovin. I.*)

Saint Justin affirme que les habitants de Cumes lui montrèrent une urne d'airain en forme de globe, dans laquelle ils lui dirent que les restes de la sibylle étaient renfermés; *καὶ φакὶν τινα ἐκ χαλκοῦ κατεσκευασμένον, ἐν ᾧ τὰ λείψανα αὐτῆς σώζεσθης ἔλεγον*. Trimalcion, dans Pétrone, dit avoir vu cette ampoule suspendue à la voûte : il ajoute que les enfants s'amusaient à lui demander : Sibylle, que veux-tu ? *τί θέλεις* ? Elle répondait, *Απέθανιν θέλω*, je voudrais mourir.

Ceci confirme pleinement les traditions relatives à l'immortalité dont l'infortunée sibylle fut gratifiée par Apollon. Elle avait oublié de demander à ne pas vieillir, et il en résulta qu'elle devint, à force de vivre, si chétive et si maigre, qu'elle était réduite à l'état d'une cigale, et il ne lui restait plus que la voix.

Ces traditions, du reste, sont en opposition avec les affirmations précises et plus croyables de la sibylle elle-même, proclamant de la lune, qu'Apollon, touché enfin de pitié, avait terminé sa vie, en lui décochant une flèche. (*Voy. Phleg.*) Et cette affirmation fait disparaître du même coup les prétentions des habitants de Cumes, lorsqu'ils racontaient sa fin d'autre façon, et surtout d'une manière peu honorable pour eux. Ils auraient prié, cruelle pitié, les habitants d'Erythrée de lui envoyer, dans une lettre à son adresse, une pincée de la terre de leur île, afin qu'en la voyant, ce qui serait arrivé en effet, elle expirât.

Et ceci se rattache à d'autres souvenirs qu'il est nécessaire d'exposer, pour compléter une histoire si véridique. Lorsqu'elle était encore dans la fleur de la jeunesse, elle fut aimée d'Apollon, qui, pour mieux la séduire, lui offrit d'accomplir le premier désir qu'elle voudrait exprimer. Elle remplit sa main de sable, et demanda de vivre autant d'années qu'elle en tenait de grains. Il y en avait mille, exactement. Mais, lorsqu'elle fut exaucée, la chaste sibylle, qui avait entendu faire une surprise au dieu de l'intelligence, refusa d'accorder ce qui lui était demandé. Alors Apollon, en courroux, la chassa d'Erythrée, en la condamnant à mourir, si jamais elle osait en regarder les rivages. (Voy. Ovid. *Metam.* xiv. — Serv. in vi *Æneid.*)

§ 5. La Persique.

Sambetha, Sabba. Varron place celle-ci en première ligne. Suidas croit que c'est elle qui s'est dite fille de Noé; mais supposant une équivoque, probable d'ailleurs, en cette filiation, il la fait naître en une ville de ce nom, vers la mer Rouge. C'est une ville de plus, en même temps qu'une sibylle de plus; à l'histoire et à la géographie de s'arranger. C'est celle que saint Justin fait naître à Babylone, de l'historien Bérose et d'Erymanthe. (Justin. *Exhort. aux Gent.*) L'historien Bérose, au rapport de Tatien, écrivit son histoire de Chaldée peu après la mort d'Alexandre le Grand; c'est bien jeune, pour avoir été le père d'une sibylle; aussi quelques critiques ont pensé qu'il fallait plutôt songer à un autre Bérose, qui aurait vécu avant la guerre de Troie.

Mais c'est à tort, et ce serait mal à propos également de reprocher à saint Justin cette erreur de chronologie, car Pausanias, son contemporain, nous apprend qu'elle avait cours parmi les Juifs. « Après Demo, les Juifs qui habitent la Palestine placent, dit-il, au nombre des femmes fatidiques, leur concitoyenne Sabba, qu'ils croient fille de Bérose et d'Erymanthe ¹. »

Pour beaucoup d'autres, celle-ci est la Cumane, la Persique, l'Erythréenne, la Phrygienne, la Chaldéenne et l'Ethiopique. Glycas, au 11^e livre de ses *Annales*, la prend pour la reine de Saba; George

¹ Επέγραψεν δὲ καὶ παρὰ Ἑβραίοις τοῖς ὑπὲρ τῆς Παλαιστίνης γυνὴ χρησμολόγος, ὄνομα δὲ αὐτῇ Σάββα· Βηροσσοῦ δὲ εἶναι πατρός καὶ Ερυμάνθης μητρός φασὶ Σάββην· ὧς δὲ αὐτὴν Βαβυλωνίαν, ἑτέροι δὲ σίβυλλαν καλοῦσιν Αἰγυπτίαν. (Phocid.)

Cedrénus également. Suidas, qui l'appelle Sambethe, et la croit fille de Noé, lui attribue des prophéties sur la tour de Babel et le déluge. Une fille de Noé prophétiser le déluge ! ce ne peut être que par suite d'une distraction du savant auteur ; au reste, il en a plus d'une à se reprocher. Il parle aussi de ses vers écrits en langue grecque, sans se demander si on parlait la langue grecque avant le déluge.

D'après Varron, c'est d'elle que Nicanor aurait emprunté les oracles relatifs à Alexandre le Grand, qu'il inséra dans la vie de ce prince. Il est possible que Varron ait raison, car les Juifs avaient dans leurs livres sacrés des oracles concernant Alexandre ; Daniel l'avait vu, et avait tracé son portrait ; or, nous surprendrons bientôt les Juifs en flagrant délit de contrefaçon et de supposition ; mais la fille de Bérosee se trouve exclue de la sorte, car elle est postérieure à l'historien d'Alexandre.

§ 6. Autres sibylles.

1° La Libyque. Varron place celle-ci en second lieu. On la désigne le plus communément sous le nom d'Elissa, mais ce nom conviendrait mieux à la Chaldéenne, puisqu'il est lui-même siro-chaldaïque, *Ell-isch*, voix de Dieu. Il est des auteurs qui la confondent avec Sibylle, fille de Dardanus et de Neso, d'autres avec Lamie, fille de Neptune, d'autres qui la font vaticiner successivement à Claros, à Delos, à Delphes, en Libye, à Samos. Euripide en faisait mention dans le prologue de sa *Lamie* ¹.

2° La Samienne. Celle-ci est pour beaucoup d'auteurs la même que la précédente. Eratosthène l'appelait Phyto, ou Phygo, et disait avoir lu son nom dans les annales de Samos. Eusèbe et Cassiodore l'appellent Erophile, et la placent 665 ans avant l'ère vulgaire ; Elien, au temps de Numa-Pompilius ; George Cedrénus, au temps de Joas, et ailleurs au temps de Darius, *fils d'Astyage* ; saint Augustin et saint Jérôme, au temps de Numa.

3° L'Hellespontique. Héraclide de Pont appelait celle-ci sa compatriote, et la faisait naître à Marpessos, bourgade de la Troade près de Gergithium, vers le temps de Cyrus et de Solon, cinq siècles et

¹ Cette remarque est du compilateur des modernes sibyllins ; la pièce d'Euripide qu'il indique n'existe plus.

de mi avant l'ère vulgaire. Quelques auteurs l'ont appelée Démo, d'autres l'ont confondue avec Deiphobe, fille de Glaucus, consultée par Enée après son arrivée en Italie. La monnaie de Gergithium portait, dit-on, d'un côté l'effigie de cette sibylle, de l'autre, celle d'un sphinx.

4° La Phrygienne. Cœlius-Rhodiginus (liv. xiv, ch. 1.) appelle celle-ci Sibylle, et la dit fille de Dardanus et de Neso. Elle dut vaticiner à Ancyre, dans l'Asie-Mineure. On croit qu'elle avait un esprit python. Martianus-Capella la confond avec la Cuméenne. Saint Clément d'Alexandrie (1 *Stromat.*) l'appelle Diane, et la fait prophétiser à Delphes.

5° La Tiburtine. Varron place celle-ci en dernier lieu. Elle est connue sous les noms d'Albunée et de Leucothée; quelques écrivains l'appellent Sarbis, Cassandre et Taraxandre. Elle vaticinait, dit-on, à Tibur, sur les bords de l'Anio. Les habitants la prirent après sa mort pour leur divinité tutélaire, et lui érigèrent un temple.

6° L'Epirote. Tzetzes, dans sa vii^e et sa x^e *Chiliade*, parle d'une devineresse de l'Epire qu'il nomme Phaenno; Zozime en parle également au ii^e livre de son Histoire, et la nomme Phaello; mais ni l'un ni l'autre ne l'appellent du nom de sibylle; ils la mettent même en opposition avec la sibylle,

Φαεννώ, καὶ σίβυλλα—

Ταῦτα βροχία Φαεννοῦς. Ἡ σίβυλλα δὲ εἶπε,

dit Tzetzes. En cherchant dans une collection d'oracles ce qui pouvait être relatif aux accroissements de la ville de Bysance, je suis tombé sur une prédiction qui est de la sibylle d'Erythrée ou de l'Epirote Phaello, dit Zozime. Ce sont ces textes qui ont donné lieu aux sibyllistes modernes de supposer une sibylle Epirote, et de lui chercher une histoire, mais que rien ne justifie par ailleurs.

7° L'Egyptienne. Il n'y a que son nom de connu. Saint Clément d'Alexandrie la place au règne Pharaon-Taraco, au temps de Prométhée, d'Epiméthée, d'Atlas et d'Argus; nous ne nous chargeons pas de refaire ces synchronismes. Suidas dit simplement au temps des Pharaons. Pausanias la confond avec la Persique, l'Hébraïque, la Babylonienne et l'Ethiopique. Elien la range au nombre des quatre principales; il serait difficile de rien dire de plus.

8° La Colophonienne. Elle n'est connue que par cette phrase de Suidas : « La sibylle Colophonienne, nommée Lampuse, fille de Cal-

chas, composa en vers ses divinations, ses oracles et quelques autres ouvrages. »

9° La Thessalienne. Manto, fille de Tirésias. L'histoire de sa famille se confond avec celle de Jocaste, de Laïus et d'Œdipe, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus mythologique dans les traditions ; pour elle, elle n'a pas même d'histoire ni d'historien.

Et telles sont les sibylles les plus fameuses et les plus historiques. Voilà ce qu'il en reste : à peu près rien. Probablement parce qu'elles n'ont jamais été rien.

§ 7. L'autre de la sibylle.

La sibylle de Cumes n'était, selon toute apparence, qu'une copie de l'Erythréenne, ce qui explique la confusion perpétuelle qui existe entre l'une et l'autre sous la plume des écrivains de l'antiquité, celle qui exista perpétuellement dans les idées des peuples du Latium, et aussi comment les Romains députèrent leurs délégués d'une manière toute spéciale à Erythrée, pour remplacer les oracles attribués à la Cumane, qui furent perdus lors de l'incendie du Capitole. Cette même identité se retrouve jusque dans leur habitation et leur manière de vaticiner. Eryphile, d'Erythrée, habitait une caverne aux nombreuses issues, de même la Cumane. Eryphile s'asseyait sur une pierre pour prononcer ses oracles, de même la Cumane. L'une et l'autre prophétisaient en état de démence. La caverne d'Erythrée n'était pas moins fameuse, ni l'objet d'une moindre curiosité que celle de Cumes. L'Erythréenne et la Cumane furent honorées chacune d'un temple dans les lieux où on les invoqua.

La caverne sibylline de Cumes n'est pas, comme on pourrait le croire, un mythe dont l'objet n'existe plus ou n'exista jamais ; c'est une véritable caverne, et mieux que cela une carrière, qui s'ouvre au bord des marais de Pouzzoles, non loin de Baïes, et se prolonge jusque sous la ville de Cumes. Narzès, général de Justinien, s'en servit, nous dit Agathias, pour introduire des soldats dans la ville, et l'enlever ainsi aux Goths, qui s'en étaient rendus maîtres¹

¹ Narses, Justiniani imperator, dum Cumas obsideret, prope Puteolos reperit speluncam vastam et profundam, in qua sibylla olim reddiderat oracula, per quam ductis sub terra cuniculis Cumas ingressus est, quæ numeroso Gothorum præsidio defendebantur. (Bell. Goth., lib. I.)

Le temple et le tombeau de la sibylle, que saint Justin visita, suivant son propre rapport, ont existé jusqu'en l'an 1539, qu'ils furent renversés et submergés par le grand tremblement de terre qui souleva le fond du lac Lucrin et abîma une partie de la ville de Baïes. L'autre lui-même avait encore en 1558 quelques issues qui n'étaient pas fermées. Le savant Boissard, l'un des plus doctes archéologues du temps, le visita; nous nous contenterons de rapporter ses paroles : « Quod ad sibyllæ specum attinet, hodie quoque ostenditur super lacu Averno : et prope lacum templum Apollinis rotundum cum summa voluptate et admiratione sæpius vidi, quod tamen longa antiquitate ac temporis injuria ex majori parte fractum et pervium patet. Ex hoc templo, per collem angustum ascensus ducit ad speluncam sibyllæ vastam et spaciosam, artificiosa tamen testudine excavatam. Hæc longo amplexu meatu sub monte extensa, tandem muro obducto finitur, quem Adrianus Pontifex Maximus exstrui jussisse fertur : propterea quod plurimi peregrini potissimum scholastici, nescio qua curiositate ducti, per anfractus illos subterraneos, obscuros et multiplici ambage reticulatos, sese in inferiora loca demittebant, cumque illis reditus liber non daretur, lucernis propter ignitas exhalationes suffocatis, miserrimo vitæ exitio suæ stultitiæ pœnas dabant... In eodem antro, ad dextram visitur amplum cœnaculum, cujus parietes opere tessellato, quod mosaïcum vocamus, circumquaque cum tota concameratione exornati sunt eleganti artificio : ad cujus finem tria sunt cubicula excavata in eadem montis rupe, ubi videntur scamna lapidea et loculi aqua semper calida pleni, qui vulgo appellantur balnea sibyllæ. » Les lieux sont encore dans le même état présentement, et toujours l'objet de nombreuses visites.

§ 8. Monuments féeriques.

Ces traditions païennes, après s'être traînées misérablement à travers les premiers siècles du Christianisme, se trouvèrent en concurrence au onzième avec une autre création de l'esprit également, qui ne devait faire une fortune ni moins longue ni moins brillante, la féerie. Nous ne voulons pas chercher ici l'origine de cette dernière, ni en tracer l'histoire, mais seulement comparer.

Après que les premières fées, sorties du cerveau des romanciers dont Geoffroi de Montmouth avait eu l'honneur d'être le père au

onzième siècle, eurent été obligées de rentrer dans leurs puits de la forêt de Logres, par suite de la discourtoisie de certains chevaliers, comme dit l'auteur du roman de *Perceval le Gallois*, et cela dès le temps du roi Uter-Pandragon, l'instituteur de la chevalerie de la Table-Ronde, elles devinrent mères d'une illustre lignée, dont le sorcier Merlin se trouva le gracieux Apollon, et Viviane, Mélusine, la dame du Lac, Organde la Descogneue, Morgane, Arsile, Maglore, Pres-sine, Andaine et plusieurs autres les muses puissantes, bien disantes et sages. Les Erophile, les Phœmonoë, les Alburnée, les Athénaïs, les Amalthée, les Elise et les Déiphobe d'un autre âge sont à peine leurs rivales. En recueillant ce qui nous a été conservé de leurs dicts et oracles dans les romans de la Table-Ronde et du Saint-Graal, dans les lais, contes, fabliaux, jeux et autres poésies du onzième au quatorzième siècle, on ferait une collection plus poétique et plus riche que toute la collection sibylline; et les monuments les plus durables ne manqueraient pas à l'appui des traditions et des livres. Si nous n'avons pas vu, comme saint Justin et Boissard, l'autre de la sibylle, nous avons vu plus d'une fois à pleins yeux l'empreinte des mains d'Andaine, la bonne et douce fée, sur le mur du château de Gratot, lorsque le terrible mot de *La Mort*, qui ne devait jamais être prononcé devant elle, l'obligea de quitter pour toujours les palais qu'elle avait élevés d'un coup de sa baguette. Charles-Quint et la mère de François I^{er} firent bien un long voyage, pour visiter les restes du château de Lusignan, élevé aussi d'un coup de baguette par Mélusine. Allez donc dire à Jean d'Arras, qui a écrit l'histoire de Mélusine sur les mémoires du temps, qu'il n'a fait qu'un roman; au brave Serville, qui défendait si vaillamment le château contre les troupes de Charles V, qu'il ne vit pas Mélusine pendant la nuit qui précéda la reddition de la place; à l'illustre et royale famille de Lusignan, qu'elle ne descend pas de Mélusine; à tous les monuments publics du Poitou, qui portent l'image de Mélusine, si reconnaissable à sa forme de serpent, qu'ils sont des témoins menteurs! Et cependant cherchez dans l'histoire le personnage qui porta jamais le nom de Mélusine; cherchez-y la fondation du château et de la tour de Mélusine, et vous ne trouverez rien. La grotte et les cuves de Sassenage, dans lesquelles l'illustre fée aimait tant à se baigner, sont des monuments aussi durables, aussi intéressants, peut-être, que l'autre de Cumes; et que prouvent-ils? Rien par rapport au sujet en question; mais l'idée qui y a été attachée, en reste inséparable.

D'où vinrent les fées ? Même incertitude que pour les sibylles ; ce deux expressions demeurent également sans étymologie. La Perse, l'Italie, la Grèce, la Germanie, l'Arabie, l'Angleterre et la France, la glaciale Scandinavie elle-même se disputent l'honneur de leur avoir donné la naissance. « En celui temps, dit l'auteur de *Lancelot du Lac*, estoient appelées fées toutes celles qui s'entremettoient d'enchantements et de charmes, » absolument comme Servius avait dit : « On appela sibylles toutes les femmes qui se mêlèrent de deviner. » Ces deux assertions ne sont pas plus vraies l'une que l'autre. Il n'est pas jusqu'aux catacombes des sibylles, qui ne se retrouvent à l'origine de la féerie : « Ces pucelles se tenoient en caves, que l'ancienne histoire appelle autrement puits, qui estoient en celles forets entaillées par ouvrage merveilleux, » dit l'auteur de *Perceval le Gallois*. Nous ne pousserons pas plus loin le parallèle. Il ne faut pourtant pas croire que la féerie soit une transformation du sibyllisme.

CHAPITRE III.

DES RECUEILS D'ORACLES.

§ 1. Origines fabuleuses.

Il exista dès la plus haute antiquité des recueils fatidiques souscrits de noms de convention : Orphée, Linus, Musée, Bacis, Abaris. Mais qu'est-ce qu'Orphée, et qui pourrait le dire ? Il fut foudroyé par les dieux, pour avoir révélé aux hommes les mystères divins ; suivant une autre version, mis à mort par les femmes de Thrace, irritées du mépris qu'il affectait pour elles ; ce qui ne peut que donner une bien triste idée des mystères qui se célébraient sous son nom, et de cette vie qu'on appelait la vie orphique. Il descendit aux enfers, pour en retirer Eurydice ; il charma par ses chants Pluton, Proserpine ; les arbres s'inclinaient, les fleuves s'arrêtaient pour l'entendre. — Est-ce donc là de l'histoire ? et quand ces belles choses se sont-elles accomplies ? Avant la guerre de Troie, nous dit-on ; ce qui revient à dire, en notre langage, avant le déluge. Et cependant il reste quelque chose de celui qui ne fut rien : les vers rapportés par saint Justin, par saint Clément d'Alexandrie, par Eusèbe, mais

qui n'étaient pas anciens. Il y eut des recueils antérieurs, mais qui avaient été mis sous le nom d'Orphée par Onomacrite, nous disent Suidas et Stobée. Les Argonautiques, les hymnes et les autres poésies maintenant connues sous le nom d'Orphée, sont-elles de lui? tous les savants disent non; y eut-il même un Orphée? non, répondait Aristote quatre siècles avant le Christianisme.

Qu'est-ce que Linus de Thrace? Un disciple d'Orphée, son maître peut-être ou son frère; un fils d'Apollon et de Terpsycore, de Mercure et d'Uranie, de Psamathe, d'Ismène, d'Amphimarus, qui fut tué d'un coup de sa lyre par Hercule, puis tué d'une flèche par Apollon; est-ce là de l'histoire? Et cependant Stobée, Jamblique, Eusèbe rapportent des vers de sa façon. Suivant Diogène-Laërce, il avait composé une cosmogonie; suivant Pausanias et Origène, il n'écrivit jamais rien.

Qu'est-ce que Bacis? Un Béotien, élevé et instruit par les nymphes, qui fut le père d'une nombreuse lignée de prophètes, vaticinant dans les transports d'une fureur artificielle; car il y eut des bacides comme il y eut des orphiques. (Voy. Pausanias, liv. iv, ix, x). Il existait sous ce nom un recueil déjà célèbre au temps d'Hérodote, puisque cet historien en rapporte quelques vers, qu'il applique à des événements de la guerre de Xerxès. Il ne devait pourtant pas être beaucoup plus ancien, dit Fréret (*Mém. sur les Sibyl.*), puisqu'on y lit le nom des Perses, qui n'a pu être connu des Grecs avant la conquête de la Lydie par Cyrus, et dont Eschyle, contemporain de Darius, a fait mention le premier. Or, sa tragédie est postérieure à l'an 510 et à la bataille de Marathon.

Qu'est-ce qu'Abaris? Un Scythe qui voyageait sur une flèche, dont il avait été gratifié par Apollon, ce qui lui fit donner le nom d'Aérobate. « Apollon, celui qui est adoré par les peuples hyperboréens, dit Jamblique, lui avait donné une flèche au moyen de laquelle, chevauchant à travers les airs, il pouvait traverser les fleuves et les mers, et gravir les lieux inaccessibles ¹. » Or, cet Abaris laissa un recueil d'oracles, encore subsistants au temps d'Apollonius, ainsi que cet auteur en rend lui-même témoignage ².

¹ Ἀεροβάτης δὲ τὸ Ἀβήριδος· ὅτε ἄρα οἰστῶ τῷ ἐν Ὑπερβόροις Ἀπόλλω δουρὶ-
θάντι αὐτῷ ἐποχοῦμενος, ποταμούς τε καὶ πελάγη καὶ τὰ ἄβυστα διέβαιναν ἀεριοβατῶν
τρόπον τινά. (Vie de Pythag., XXVIII.)

² Ἀβήρις δὲ ἐξ ὑπερβορέως ἦν μὲν καὶ αὐτὸς τῶν θεολόγων. Ἐγραφε δὲ καὶ χρησ-

§ 3. Origines réelles.

Ces ténèbres, pour épaisses qu'elles paraissent, ne sont pourtant pas impénétrables. Dès que nous savons par ailleurs qu'il exista une société secrète constituée sous le nom d'Orphée et célébrant des mystères, ses chants, ses hymnes, sa théogonie, le nom même de l'auteur putatif s'expliquent aisément. C'est l'Adoniram de nos francs-maçons modernes, leur temple de Salomon et son histoire, leurs chants, leurs emblèmes. Orphée, Linus sont des arcanes, et leurs œuvres sont l'œuvre des associés et du temps. Dès que nous savons qu'il y eut des bacides qui prolongèrent leur existence pendant quelques siècles, l'existence de Bacis ne nous importe plus, parce que les œuvres et les recueils de Bacis, sont l'œuvre et le recueil des bacides.

A cette première source d'oracles, nous en pouvons joindre une seconde : les poètes cachaient parfois leurs propres œuvres dans les temples et sous les statues des dieux, afin de les consacrer par cette supercherie, et de les faire passer pour des oracles divins. « Je ne louerai pas Héraclite d'avoir caché ses poésies dans le temple de Diane, afin de les faire passer ensuite pour des œuvres mystérieuses et divines, lorsqu'on viendrait à les trouver plus tard, » dit Tatien dans son *Discours contre les Grecs* ¹. Il en était de même en Italie, en plein siècle d'Auguste, comme nous l'apprend Horace dans son épître à Julius Florus :

Quid mihi Celsus agit? monitus multumque monendus
Privates ut quærat opes, et tangere vitet
Scripta, Palatinus quæcumque recepit Apollo.

En supposant même que ces paroles continssent une allusion aux oracles sibyllins qui y furent déposés après l'incendie du Capitole, l'expression dont le poète se sert ici, indique quelque chose de plus.

μοὺς ταῖς χώραις περιερχόμενος, ὅς ἐστιν μέχρι τοῦ νῦν ὑπάρχοντες. (Admir. Hist. IV.)

¹ Οὐτ' ἂν ἐπαινέσαιμι κατακρύψαντα Ἡράκλειτον τὴν πόησιν ἐν τῷ τῆς Ἀρτέμιδος ναῷ μυστηριωδῶς, ὅπως ὑστερόν ἢ τλῦτης ἐκδοσις γίνηται.

§ 3. Recueils sacrés.

De là et de semblables fraudes provinrent, sinon tous les recueils sacrés, au moins un certain nombre; or, il était peu de villes importantes qui n'eussent le leur qu'elles considéraient comme un palladium ou un oracle familier, toujours en mesure de donner un conseil utile dans un besoin pressant. Il est même des familles qui avaient de pareils recueils pour leur propre usage. Hérodote nous apprend que Cléomène possédait certains oracles trouvés dans l'Acropole d'Athènes, lesquels avaient appartenu aux Pisistratides, et qu'ils y avaient laissés, lorsqu'ils en avaient été chassés¹. Plutarque fait mention, dans sa vie de Lisandre, de pareils arcanes précieusement conservés à Lacédémone par les prêtres, mais qui ne pouvaient être confiés qu'à des membres de la famille d'Apollon, compris et expliqués que par eux : *Τίνας χρήσιμοι, καὶ λαβεῖν οὐκ ἔστι τούτοις, οὐδ' ἐντυχεῖν θεμιτόν, εἰ μὴ τις ὅρα γιγνῶς ἐξ Ἀπόλλωνος ἀφίκοιτο..* C'était sans doute une supercherie de Lisandre, qui visait alors au pouvoir suprême et négociait avec l'oracle de Delphes; mais cette supercherie même est un indice des mœurs, des usages et des préjugés du temps.

Et l'Italie n'était pas étrangère à de tels usages. « Nous lisons dans nos annales, dit Cicéron au premier livre de son traité de la *Divination*, qu'au temps de la guerre de Véies, le lac d'Albano ayant submergé ses rivages d'une façon inaccoutumée, un transfuge véien révéla aux Romains que, si l'on s'en rapportait à certains livres fatidiques des Véiens, « dixisse ex fatis quæ Veientes scripta haberent, » la ville ne serait jamais prise, tandis que les eaux du lac rempliraient leur lit ou surpasseraient leur niveau; que si elles s'écoulaient jusqu'à la mer, ce serait un présage funeste aux Romains; mais que si elles venaient à diminuer avant d'atteindre la mer, le présage se retournerait contre Véies. » Le même auteur ajoute peu après : « Lorsqu'enfin les Véiens, fatigués de la guerre, envoyèrent demander la paix, un des délégués avoua, dit-on, devant le sénat, la vérité du récit, mais en ajoutant que le transfuge n'avait pas osé tout révéler, car les mêmes oracles portaient aussi, « in iisdem fatis scriptum, »

¹ Ἐκτίσαστο δὲ ὁ Κλεομένης ἐκ τῆς Αῤηναίων ἀκροπόλεως τοὺς χρησμούς, τοὺς ἐκτίκντο πρότερον μὲν οἱ Πεισιστρατίδαι, ἐξελαυνόμενοι δὲ ἔλιπον ἐν τῷ ἐρώ.

que Rome ne tarderait pas à tomber au pouvoir des Gaulois; ce qui advint en effet six ans après la prise de Véies. »

La ville de Rome elle-même avait plusieurs recueils fatidiques, outre le recueil sibyllin, entre autres ceux des Marsees et de la nymphe Bagoë, lesquels furent préservés de l'incendie du Capitole, et déposés ensuite avec les vaticinations de l'Erythréenne dans le piédestal de la statue d'Apollon Palatin, au rapport de Suétone. Et ces recueils sont connus par beaucoup d'autres mentions : les vers des Marsees se chantaient dans les lustrations et processions publiques¹; le recueil attribué à la nymphe Bagoë, contenait les enseignements relatifs à l'art fulgurite et les règlements concernant les expiations qui se faisaient après les *fulmina dira*.

§ 4. Chresmologues.

En Italie, ces recueils étaient confiés à la garde des pontifes; il y avait pour chacun un collège spécial de prêtres, qui pouvaient seuls, dans des circonstances prévues ou par ordre du sénat, le retirer de son obscurité, avec des cérémonies prescrites, le consulter et l'interpréter.

En Grèce, où ces sortes de poésies ne jouirent jamais d'un si grand crédit, la plupart étaient tombées dans le domaine de devins, qui en faisaient usage au profit de leurs propres intérêts et sans beaucoup de respect pour la vérité. Ces interprètes se nommaient chresmologues. Onomacrite, celui-là même qu'on croit avoir été l'auteur de la plupart des poèmes publiés sous le nom d'Orphée, et différents de ceux que nous avons maintenant, était un de ces chresmologues. Lasus d'Hermioné l'ayant convaincu d'avoir inséré un faux oracle parmi ceux de Musée, il fut banni d'Athènes par Hipparque, fils et successeur de Pisistrate. Sans doute il y avait des copies plus anciennes, qui servirent à prouver la falsification.

Hippias, frère d'Hipparque, chassé par les Athéniens, se raccommoda avec Onomacrite, et le conduisit à la cour de Perse. Ce devin y porta son recueil d'oracles, et montrant, dit Hérodote (liv. vii),

¹ Divinitus est quædam cœlitum societas nobilissima. Ex fœminis in sibylla fuit, ex viris in Melampode apud Græcos, apud Romanos in Marcio. (Plin., vii, 33.)

ceux qui annonçaient des malheurs aux Grecs, tandis qu'il cachait ceux qui leur étaient favorables, il acheva de déterminer Xerxès à porter la guerre en Europe. (Voy. Philoch. in *Ranis* Aristoph.)

« On supposait que le Musée, auteur prétendu de ces oracles, était le même que le disciple d'Orphée, ou que le fils du second Eumolpe; mais il suffit de jeter l'œil sur ceux que les anciens ont cités, pour s'apercevoir que leur auteur a vécu depuis le siècle d'Homère et d'Hésiode. » (Freret, *Mém. sur les Sibyl.*)

§ 5. En quelle estime étaient les sibylles auprès des Grecs.

Parmi les ingénieuses mais folles idées dont la Grèce fut le berceau ou la patrie adoptive, la sibylle tint le premier rang; mais il en fut de celle-ci comme tant d'autres, la Grèce elle-même en rit en la caressant. Nous venons de voir que ceux qui l'exploitaient, ne la respectaient guère. Plutarque s'en moque fort à l'aise sous le nom de Boète dans son livre des *Oracles de la Pythie*.

Aristophane s'en raille avec moins de ménagements encore dans ses deux comédies des *Chevaliers* et de la *Paix*. Il suffira de rapporter de celle-ci le dialogue suivant : Trigée, l'un des personnages principaux de la pièce, dit en finissant : — Et maintenant, spectateurs, approchez, et venez manger avec nous des viandes de la victime. — Hiéroclos, qui a fait le métier de bacide, s'écrie : Et moi aussi, s'il vous plaît. — Mange la sibylle; τὴν σίβυλλον ἔσθι. — Cent fois non, mangez-la vous-même, s'il vous convient, je vous en donne ma part; mais je prendrai des viandes, pour vous éviter la peine. — Battez-donc, assommez ce bacide. — Oh ! mais je réclame. — Et moi j'affirme que tu es un arrogant et un méchant homme. Assommez-le, et brisez le bâton sur les épaules de ce farceur (voy. vers 1115. Ibid 1095, *Chevaliers*, 61.)

Nous verrons bientôt les Romains respecter aussi peu la Sibylle, mais d'autre façon, en mettant sur son compte les méchancetés que leurs propres auteurs ne pouvaient avouer.

§ 6. Ce qui nous reste des anciens vers sibyllins.

Il ne nous reste presque rien des anciens oracles sibyllins, et encore le peu qui a survécu, n'est pas dans les conditions assignées par Varron et par Cicéron, c'est-à-dire en forme acrostiche.

Plutarque, dans sa *Vie* de Démosthène, rapporte un oracle sibyl-

lin, composé de trois vers seulement, relatif à une grande bataille qui aurait lieu sur les bords du Thermodon, où le vaincu devait pleurer, et le vainqueur trouver sa perte. L'objet de cet oracle n'a pu encore être défini; la bataille de Chéronée, à laquelle la plupart des glossateurs ont cru pouvoir en faire l'application, ne se donna point auprès du Thermodon, et le vainqueur n'y trouva point la mort (voy. Diodor, liv. xv. — *Schol.* d'Apollonius, liv. iv.)

Duris, dans son *Histoire de Macédoine*, le rapporte un peu différemment. Peut-être est-ce le même dont parle Hérodote (ix, 4), à l'occasion de la bataille de Platée, et qu'il attribue à Bacis.

Lucien (*Peregrin.*) relate un oracle sibyllin allégué par Théagène en l'honneur des cyniques, mais pour s'en moquer, car il lui en oppose un tout contraire sous le nom de Bacis, et qui est de sa façon.

Phlégon (*Merveilles*, ch. x) rapporte un oracle sibyllin de soixantedix vers, composé à l'occasion de la naissance d'un androgyne arrivée à Rome l'an 629, la quatrième année de la cent soixante-treizième olympiade; plus celui de vingt-deux vers dont nous avons parlé précédemment, concernant la mort de la sibylle et la continuation de ses oracles après qu'elle aurait cessé de vivre; plus un troisième composé de trente-sept vers, ordonnant l'établissement de jeux séculaires à l'occasion de la guerre sociale.

Zozime (liv. II, ch. vi) rapporte aussi ce dernier, mais en vingt-deux vers seulement.

Le même auteur (ibid. ch. xxxvii) en présente un second relatif à la ville de Bysance, composé de vingt-un vers, qu'il dit être de l'Erythrénne, ou de l'Epyrote Phaëlo. Il nous révèle, à cette occasion, qu'il existait alors des collections de ces sortes d'Oracles, et que c'est en cherchant dans l'une d'elles ce qui pouvait être relatif à la ville de Bysance, qu'il y trouva celui-ci. Zonare (liv. iii) fait mention de pareils recueils conservés à la bibliothèque impériale de Constantinople; il les nomme sibyllins, mais en ajoutant qu'ils sont accompagnés de figures emblématiques, circonstance qui indique une époque beaucoup plus moderne. Scaliger et Joannini en ont publié de semblables, qui ne remontent pas au delà du xv^e siècle (Voy. notre *Dict. des Proph.* art. *Papes*.) Zonare vivait lui-même au xii^e.

Jean Tzetzes, en sa vii^e *Chiliade*, rapporte l'oracle relatif à Constantinople déjà donné par Zozime, mais en six vers seulement,

et l'interprète d'une manière différente. Zozime l'avait entendu des guerres de Nicomède et de Prusias à l'incitation d'Attale ; Tzetzes l'applique aux victoires de Sapor et à la défaite de Gallien, qui servit ensuite de marchepied à son vainqueur.

Tzetzes nous fournit encore deux autres prédictions qu'il dit sibyllines, de deux vers chacune, la première dirigée contre l'île de Chypre et la ville d'Antioche :

Ἄι, αἱ Κύπρῃ τάλαινα, σὲ δὲ μέγα πῦμα καλύψει.
Δούρασι δ' ἐν τοῖς Ἀντιόχεια τάλαινα ὄλυσαι¹.

La seconde dirigée uniquement contre l'île de Chypre :

Ἔσσεται ἐσσιμένοις, ὅτε Πύραμος εὐρυοδίνης
Ἡῖονα προχέων, ἱερὴν εἰς Κύπρον ἵκηται².

Notre auteur termine ainsi ses citations : « Ces pronostiqueurs ont été plus ou moins habiles ; ils ont vu plus ou moins bien, et les événements leur ont donné plus ou moins raison : mais croire que ce sont des prophètes, envoyez-moi plutôt aux gémonies ou lapidez-moi : Πρὸς ταῦτα, τὰ καθάρματα βαλλέτω με καὶ λίθοις³.

En effet, ces sortes de prédictions ne s'accomplissent que par hasard, ou demeurent toujours inaccomplies ; et quant à ces dernières en particulier, si Antioche a subi plus d'un grand malheur, Chypre n'est pas encore engloutie sous les flots, et le fleuve Pyrame ne l'a pas jointe au continent.

Strabon (liv. I et XII) fait mention d'un antique oracle portant que l'île de Chypre serait un jour jointe au continent, par suite des dépôts de sable que le fleuve Pyrame formait au-devant de son embouchure, mais il ne le donne pas comme sibyllin, et c'est son témoignage, sans doute, qui aura fourni l'occasion de mettre celui-ci, après tant d'autres, sur le compte de la sibylle. Il se lit au IV^e livre, avec une différence considérable cependant : ἱερὴν εἰς νῆσον, au lieu de ἱερὴν εἰς Κύπρον.

- ¹ Heu ! heu ! Cypre infelix, te unda magna abscondet.
Hastis et armis, Antiochia misera, peribis.
- ² Erit posteris quando Pyramus latæ undæ
Littora profundens, sacram in Cyprum veniet.
- ³ Ad hæc pincula petant me et lapidibus.

Pausanias (*Corinth.* vii) fait mention, sans le rapporter, d'un autre oracle, mais qu'il donne comme sibyllin, relatif à l'île de Rhodes. Il se trouve tout façonné dans nos livres : une première fois avec application à l'île de Tenedos :

Ἦξει καὶ Τενέδω κακὸν ἔσχατον, ἀλλὰ μέγιστον¹.

Une seconde, à l'île de Rhodes :

Ἦξει καὶ Ῥοδίοις κακὸν ὕστατον, ἀλλὰ μέγιστον².

Plus une troisième, à cette dernière et dans les mêmes termes.

Il n'est fait aucune mention des autres dans nos modernes sibyllins; et si ce n'est pas là tout ce qui reste des anciens oracles imputés à la sibylle, à part ceux qui se trouvent encadrés dans le corps de l'ouvrage, mais dont l'origine n'est pas indiquée, nous croyons que peu s'en faut; à part aussi les indications que nous donnerons bientôt en parlant des oracles proprement dits, traduits en vers sibyllins.

CHAPITRE IV.

LA SIBYLLE ROMAINE.

§ 1. Comment les livres sibyllins vinrent à Rome.

Tarquin régnait à Rome, une femme se présenta devant lui tenant un certain nombre de volumes, qu'elle lui dit contenir les destinées de son royaume, et dont elle lui offrait la cession à un prix élevé; il refusa. Elle alla en brûler une partie, et revint lui offrir le reste au même prix. Il se moqua, et refusa de nouveau. Elle en alla brûler encore une partie, et revint offrir le reste, toujours aux premières conditions. Tarquin, émerveillé, acheta de cette fois, institua un collège de prêtres pour garder les livres, puis bientôt fit coudre dans un sac et jeter à la mer l'un d'eux, nommé

¹ Et Tenedo veniet suprema, at maxima clades.

(III, v. 486.)

² Et Rhodiis veniet clades postrema, sed ingens.

(IV, v, 101 — VIII, v. 160.)

Marcus Attitius, parce qu'il les avait communiqués à un étranger (Val. Max. liv. I, ch. 1. — Denis d'Halic, liv. IV. — A. Gel. liv. I, ch. 19.)

Mais d'abord lequel des Tarquins ? Suidas, Isidore, saint Jérôme, Eusèbe, Lactance et beaucoup d'autres auteurs répondent Tarquin l'Ancien ; Aulu-Gelle, Pline, Denis d'Halicarnasse et plusieurs autres disent Tarquin le Superbe. Pline marque même le cours de la cinquantième olympiade (Plin. liv. XIII, ch. 13.) Tite-Live, le plus exact des historiens romains, n'en parle pas du tout. Combien de volumes ? Pline dit trois, Aulu-Gelle dit neuf ; les autres auteurs qui en ont fait mention, se partagent entre ces deux nombres.

Pour quel prix ? Lactance, Servius et plusieurs autres répondent trois cents philippes, « *ter centum philippeos* » ; or c'était trois siècles avant la naissance du roi de Macédoine qui devait donner son nom à cette monnaie.

Quelle était cette femme ? Aulu-Gelle dit une vieille femme étrangère et inconnue : « *anus hospita atque incognita* ; » l'opinion des autres écrivains demeure flottante entre l'Erythréenne et la Cumane, qui ne pouvaient vivre à cette époque ; Servius dit une femme du nom d'Amalthée : « *quamdam mulierem nomine Amaltheam*. »

Mais nous ne voulons pas insister sur ces divergences relatives à de simples détails ; c'est le fonds même de l'histoire qui nous est suspect, parce qu'il ne s'appuie sur aucun témoignage contemporain et qu'il a tout l'air d'un conte.

Denis d'Halicarnasse (liv. IV) nous révèle qu'après la suppression de la royauté, la ville prit sous son patronage le soin des livres fatidiques, et institua pour leur conservation deux magistrats, du rang le plus élevé parmi les citoyens, en les déchargeant de toute fonction et redevance publiques, afin de pouvoir vaquer plus librement et plus honorablement à ce sacré ministère : c'est-à-dire qu'une révolution religieuse accompagna la révolution sociale. Les livres existaient donc ; mais ils existaient comme un arcane royal, un moyen de gouvernement que la république retourna à son profit. Ils étaient pour les Tarquins, ce que la nymphe Egérie avait été pour Numa, et la légende merveilleuse était dans les deux circonstances le passe-port de la supercherie.

Autre fantasmagorie et autre exemple à l'appui de ceux-ci. « Afin d'apaiser les dissensions, les prêtres font apparaître sur la

muraille une gerbe de lumière très-éclatante, qui s'adoucit ensuite et se transforme en un visage d'un aspect surnaturel et divin ; moins remarquable cependant par sa beauté, que par une certaine sévérité pleine de majesté. Les habitants d'Alexandrie, qui voient fréquemment cette apparition se produire pendant la célébration de leurs mystères, la considèrent comme une manifestation d'Osiris et d'Adonis. » (Damasc. *Bibl.* de Phot. 242^e cahier.)

Les choses demeurèrent à Rome en l'état indiqué, jusqu'en l'an 388 de la fondation de la ville, auquel le nombre des gardiens du précieux talisman fut élevé à dix, sur la demande de C. Licinius et de L. Sextius, tribuns du peuple, et en l'an 671, auquel les livres furent consumés dans l'incendie du Capitole.

§ 2. Ce qu'on trouvait dans les livres sibyllins.

« Quoties senatus Decemviros ad libros adire jussit ? Nam cum duo visi soles essent, et cum tres lunæ et cum faces, et cum sol noctu visus esset, et cum ex cœlo fremitus auditus, et cum cœlum disciscisse visum est, atque in eo animadversi globi, delata etiam ad senatum labes agri Privernatis, cum ad infinitam altitudinem terra desedisset, Apulejaque maximis terræ motibus conquassata esset ; quibus portentis magna populo romano bella, perniciosæque seditiones denunciabantur : inque his omnibus responsa aruspicum cum sibyllæ versibus congruebant..... » (Cicer. de *Divinat.*)

Telles sont en abrégé les circonstances dans lesquelles on consultait les livres sibyllins. La fin de ce passage indique aussi une des conditions de la consultation. Voyons ce qu'on en tirait ordinairement. L'an 254 après la fondation de Rome, de grands et nombreux malheurs ayant atteint les dames romaines, le consul P. Valerius Publicola fit consulter les livres en même temps que l'oracle de Delphes ; et il fut établi par leurs ordres communs des jeux et des cérémonies nouvelles, pour apaiser les dieux. (Plutarq. *Vie de Public.*) L'an 293, des prodiges aériens ayant effrayé les populations, les Livres annoncèrent des guerres étrangères et intestines, si on ne s'empressait d'arrêter par des sacrifices et des expiations la colère des dieux. (Denis d'Hal. liv. x.) L'an 356, pour arrêter une grande épidémie, qui dépeuplait la ville et les campagnes, les Livres ordonnèrent l'institution du premier lectisternium (Tite-Live, liv. v, décad. 1.) L'an 542, pendant les revers de la 1^{re} guerre punique, le décemvir

Cornelius-Rufus fit instituer, par ordre des Livres confiés à sa garde, les jeux Apollinaires. (Tit.-Liv. liv. v, décad. iii.—Macrob. Saturn. liv. i, ch. 17.) L'an 549, les Livres ordonnèrent de transporter à Rome l'idole de Pessinunte, et de la placer dans la maison du *meilleur des Romains*. Attale, roi de Pergame, concéda l'idole, Scipion-Nasica reçut par ordre du sénat le titre de *Vir Optimus*; l'oracle de Delphes confirma le tout, et la translation se fit avec une solennité digne du peuple roi et de la *Mère* des dieux. (Tit. Liv. liv. ix, décad. iii.—Jul. Obs. *Prodiges*, ch. LX — LXXII — XLII.) L'an 516, les jeux Floraux furent institués, pour obtenir la floraison des végétaux alors attardés. (Val. Max. liv. xiv, ch. xxix.) Les décemvirs ayant lu dans les Livres, que des Gaulois et des Grecs prendraient possession de la ville, « *urbem occupaturos*, » on imagina, pour détourner l'effet de cette prédiction, d'enterrer vifs dans le forum Boarium un homme et une femme de chacune de ces nations, afin de leur faire prendre ainsi possession sans danger pour la république (Zonar. liv. viii — Oros. liv. iv — Plutarque, *Questions*, et *Vie* de Marcell.)

Tite-Live nomme ce barbare sacrifice, « *sacrum minime romanum*, » tout en disant qu'il y en avait déjà eu plus d'un exemple, « *sub terram vivi demissi sunt in locum saxo conseptum, jam ante hostiis humanis, minime romano sacro imbutum*. » Pline nous apprend qu'il se renouvela encore après, « *Boario vero in foro græcum græcamque defossos, aut aliarum gentium, cum quibus tum res esset, etiam nostra ætas vidit*. » (Tit. Liv. liv. xxii — Plin. *Hist.* liv. xxx — xxviii.) Après que Néron eut commandé l'incendie de Rome, pour le plaisir de chanter à la lueur des flammes son poëme sur l'embrasement de Troie, il fit demander aux Livres le remède à un si grand malheur et la préservation d'une pareille calamité pour l'avenir; ceux-ci ordonnèrent des supplications à Vulcain, à Cérès, à Proserpine, ainsi que des offrandes à Junon par la main des dames romaines, premièrement sur le Capitole, et ensuite au bord de la mer. (Tacit. *Annal.* liv. xv.)

Nous nous arrêtons à ces exemples; il en est une multitude de pareils, et de pires encore par rapport aux bonnes mœurs. Ceux-ci peuvent suffire, pour montrer combien saint Augustin faisait abstraction de souvenirs qui devaient lui être familiers, lorsqu'il plaçait la Cumane elle-même, « *hæc autem sibylla, sive Erythræa, sive ut quidam magis credunt, Cumea*, » dans la *Cité de Dieu*; prenant pour ses vaticinations authentiques, un livre dans lequel, disait-il, il ne se

trouvait rien que de conforme au dogme de l'unité de Dieu et à la pureté du culte qui lui est dû. (*Cité de Dieu*, liv. xviii, ch. xxiii.) Il est plus vrai de dire avec le cardinal Baronius (*Apparat.* xx.), qu'on ne tira jamais rien des livres sibyllins, qui ne vint en confirmation des erreurs du paganisme, ou apporter de nouveaux aliments à la cruelle et démoniaque impiété de ses pratiques.

Nous avons dit tirer, et c'est la seule expression qui convienne : en effet, les oracles sibyllins étaient fort peu clairs par eux-mêmes, Cicéron nous l'a appris, « Callide qui illa composuit, adhibuit etiam latebram obscuritatis, ut iidem versus alias in aliam rem posse accommodari viderentur. » Le collège des duumvirs, et ensuite des decemvirs, était donc chargé de l'interprétation en même temps que de la conservation, mais d'une interprétation sans contrôle, et ainsi arbitraire autant qu'absolue. Aussi sont-ils appelés dans Aulu-Gelle (iv, 1.) : « Interpretes et arbitri sibyllæ oraculorum ; » et Cicéron demande-t-il qu'on s'entende avec eux, pour qu'ils tirent de leurs Livres autre chose qu'un roi, dont le nom seul serait odieux au peuple romain ; ce qui veut dire, en d'autres termes, qu'ils en tiraient ce qu'il leur semblait à propos ; « cum antistibus agamus, ut quidvis potius ex his libris, quam regem proferant, quem Romæ posthæc nec dii nec homines patientur. » Mais pour donner plus d'autorité à leurs oracles, les interprètes les faisaient confirmer par les augures ou par les aruspices, ou même, pour plus de solennité, par la pythie. L'entente ne devait pas être bien difficile.

§ 3. Après l'incendie du Capitole.

Le Capitole ayant été incendié l'an de Rome 670, les livres sibyllins furent consumés. On ne songea à les remplacer que huit ans après ; mais alors les consuls Cn. Octavius et C. Scribonius Curro, donnèrent commission, en vertu d'un décret du sénat, à trois délégués, P. Gabinus, M. Octacilius et L. Valérius, de rechercher de nouveaux oracles. Ceux-ci dirigèrent leurs recherches vers les villes de Samos, Ilion, Érythrée ; ils parcoururent une partie de l'Afrique, la Sicile et les colonies de l'Italie, et rapportèrent environ mille vers réputés sibyllins ; mais il reste ici un point dans l'obscurité. La ville d'Érythrée fournit la partie principale du trésor, par la complaisance d'Attale, roi de Pergame, qui mit toutes ses richesses en ce genre à la discrétion des délégués, et il n'est pas clair, pour nous du moins,

s'il faut entendre mille vers en tout, ce qui serait peu, et démontrerait sans réplique que la réputation de la sibylle n'était pas grande hors de Rome, ou mille vers venant de la seule ville d'Érythrée.

Quoi qu'il en soit, un nouveau collège, composé de quinze membres, fut créé pour revoir, discuter et mettre en ordre les oracles ainsi recueillis, avec mission de ne conserver que ce qui serait reconnu pour être véritablement sibyllin. « Dato sacerdotibus negotio, quantum humana ope potuissent, vera discernere; » ainsi parle Tacite, l'un des quindecimvirs. On ne nous dit pas combien il en resta après le triage; mais il paraît que le parti fut pris de rejeter tout ce qui n'avait pas la forme acrostiche. C'est du moins ce qui résulte du passage suivant de Denis d'Halicarnasse : « Il y a, dit-il, beaucoup d'oracles supposés parmi ceux qu'on attribue à la sibylle, mais on les reconnaît à cette différence, qu'ils ne sont pas, comme les vrais, en la forme acrostiche; tel est du moins l'avis de T. Varron dans son *Traité de théologie* ¹. » Varron était contemporain. Nous verrons bientôt Cicéron signaler cette même forme acrostiche. (Tacit. *Annal.* liv. vi, ch. 12 — *Hist.* iii, 72 — *Amm. Marcell.* liv. xxiii.)

Le P. Crasset a tort de nier la destruction des livres sibyllins lors de l'incendie du Capitole; Lactance, il est vrai, (*Fausse relig.* i, 6) semble dire que la recherche ordonnée par les consuls Octavius et Scribonius Curro, n'avait pas d'autre but que d'ajouter de nouveaux oracles à ceux qui étaient déjà reçus, « quorum postea numerus sit auctus Capitolio reffecto. » Mais Lactance était fort mal informé de l'histoire des sibylles, dont il parle cependant beaucoup; ou la traitait avec trop de légèreté, puisqu'il attribue cette recherche à Tibère lui-même, en se servant des propres paroles de Tacite, qui l'indique comme faite précédemment : « Tiberius jussit, Samo, Erythris, Ilio, Africa et ex omnibus Italiæ coloniis conquisita carmina..... » Suétone affirme, il est encore vrai, que les livres sibyllins furent préservés avec de la des Marses et de la nymphe Bagoë; mais il ajoute : sous la base ceux statue d'Apollon Palatin, jusqu'au temps d'Auguste. Or ceci démontre son erreur, car ce fut Auguste lui-même qui les y fit placer.

Il résulte du récit de Denis d'Halicarnasse (*Antiq.* iv, 62), qu'ils furent anéantis. Servius l'affirme positivement : « quando vel ali-

¹ Ἐν οἷς εὐρίσκονται τινες ἐμπεποιημένοι τοῖς σιβυλλείοις ἐλέγχονται δὲ ταῖς καλουμέναις ἀκροστιχίαι· λέγω δὲ ἃ Τερέντιος Οὐράρρων ἱστορήκεν ἐν τῇ θεολογικῇ πραγματείᾳ. (*Antiq. Rom.*, liv. iv.)

quorum insidiis, vel fortuito crematum est Capitolium, simulque et hæc oracula igne consumpta sunt. » Enfin personne, parmi les sibyllographes, n'avait songé à révoquer en doute un fait qui ressortirait de la seule narration de Tacite, et sans lequel on ne pourrait expliquer la recherche ordonnée par suite de la réédification du Capitole. Il n'était pas besoin, en effet, de nouveaux oracles, puisque les anciens, connus de leurs seuls dépositaires, et dont, suivant l'expression de Cicéron, l'on s'arrangeait pour tirer ce qui convenait, avaient suffi jusque-là, et pouvaient suffire encore dans les mêmes conditions.

§ 4. Comment les vers sibyllins se multiplièrent en l'absence des sibylles.

Nous sommes restés au chiffre de mille vers sibyllins, péniblement recueillis par tout l'empire, l'an 678 de Rome. La démarche solennelle du sénat et l'inquisition faite par ses délégués éveillèrent toutes les attentions, et bientôt les oracles de la Sibylle se trouvèrent aussi communs, qu'ils étaient rares auparavant ; et il devint de nécessité pour le gouvernement, de se mettre en garde contre cette invasion d'une nouvelle espèce. Econtons le récit de Suétone dans la *Vie d'Auguste* : « Postquam pontificatum Lepido mortuo suscepit Octavius, quidquid fatidicorum librorum græci latinique generis nullis vel parum idoneis auctoribus vulgo ferebatur, supra duo millia contracta undique cremavit, ac solos retinuit sibyllinos, hos quoque delectu habito ; condiditque duobus forulis auratis sub Palatini Apollinis basi. » Tacite, parlant du même fait, ajoute qu'il fut défendu aux particuliers d'en conserver à l'avenir d'autres que ceux qui auraient été approuvés par décret des pontifes : « Injunctumque est omnibus ne in posterum quis retineret alia, quam quæ decreto sacerdotum selecta essent. » C'était la 16^e année de l'ère chrétienne.

Une exécution capitale si exemplaire, accompagnée d'inhibitions sévères, n'empêcha pas les vers sibyllins de repulluler. Dion-Cassius et Tacite nous apprennent en effet que pendant le règne de Tibère, un oracle prétendu sibyllin, qui courait les rues de Rome, annonçant la fin de l'empire pour la neuf centième année de l'existence de la ville ¹, époque dont le peuple ne se rendait pas compte, Tibère

¹ Τρις δὲ τριηκασίων περιτελλομένων ἐνιαυτῶν Ῥωμαίους ἔμφυλος ὀλεῖ στάσις.

se mit en colère, fit faire une nouvelle recherche, et détruire tout ce qui lui parut suspect, en renouvelant les défenses antérieurement formulées par Auguste. (D. Cass. liv. LVII. — Tacit. *Annal.* liv. VI, ch. 12.) « Simul commonefecit, quia multa vana sub nomine celebri vulgabantur, sanxisse Augustum quem intra diem ad prætorem urbanum deferrentur, neque habere privatim liceret. (Tacit.) Τὰ βιβλία πάντα τὰ μαντεῖαν τινὰ ἔχοντα ἐπισκέψατο, καὶ τὰ μὲν ὡς οὐδενὸς ἄξια ἀπέκρινε, τὰ δὲ ἐνέκρινε¹. » (D. Cass.)

L'autorité redoutée de Tibère suffit-elle pour mettre enfin les sibylles à la raison? Nullement, et le scandale descendit même une fois de fort haut, car le quindecimvir Caninius-Gallus fit présenter en plein sénat par le tribun du peuple Quintilien un nouveau livre sibyllin à ajouter aux autres. Mais une lettre sévère de l'empereur vint rappeler le sénat à ses devoirs : Il ne devait délibérer qu'en assemblée générale sur de telles matières ; il ne devait recevoir de tels livres que de la main du préteur urbain, après qu'il les aurait soumis à un examen préalable. Les quindecimvirs étaient les gardiens des oracles, et non pas les maîtres d'y ajouter ou d'en retrancher. Caninius-Gallus, traité de jeune homme sans expérience, était renvoyé à l'école de ses collègues, et d'ailleurs il ne devait pas exister entre ses mains de pareils ouvrages, puisqu'il était défendu à un particulier d'en conserver. (Tacit. *Annal.* liv. IV.)

Mais rien n'empêcha les sibylles de parler, les livres parvenus jusqu'à nous en seraient la preuve à eux seuls. Toutefois il y en a d'autres preuves que nous allons rapporter : les intérêts politiques faisaient naître des oracles ; le dépit et la colère du peuple s'exprimaient en oracles. La sibylle fut le premier Pasquin de la ville de Rome.

§ 5. Les sibylles de circonstance.

Déjà Pompée, au faite de la gloire, avait excité les jalousies et les appréhensions de ses concitoyens par sa grandeur même, et les avait réduites au silence plutôt que dissipées par la noblesse de sa conduite ; déjà pareillement des amis imprudents avaient confirmé les craintes des défenseurs de la liberté, en jetant dans le public cet ora-

¹ Hoc carmen Tiberius ut falsum cavillatus, omnes libros fatales inspexit, aliosque probavit, alios rejecit. (Lib. LVII.)

cle sibyllin, *la nature enfante un roi aux Romains*, lorsque Ptolémée-Aulète parut à Rome en suppliant, et s'adressa directement à Pompée, pour en obtenir la faveur d'être replacé sur le trône qu'il venait de perdre. Celui-ci n'aurait pas demandé mieux, et tout se disposait à Rome pour accomplir ce dessein, lorsque les champions de la liberté, qui ne voulaient pas de nouvelles grandeurs ni de nouvelles richesses pour celui qui semblait la menacer, coupèrent court à tout projet ultérieur par un oracle sibyllin. On lut dans les Livres les paroles suivantes : Si un roi d'Égypte vient vous demander secours, ne lui refusez pas votre amitié, mais ne lui prêtez point de troupes, autrement vous vous créeriez des difficultés et des périls. Cet oracle était fait de la veille ou du jour même, mais C. Caton, tribun du peuple, s'en prévalut pour faire annuler les décrets déjà rendus, et mit de suite le sénat dans l'impossibilité de passer outre, en le répandant parmi le peuple, au mépris de la loi, et en forçant les pontifes de convenir publiquement qu'il se lisait en effet dans les Livres; de sorte qu'il ne fut plus possible de le contester, et que le sénat n'eut pas le temps de se reconnaître. Plus celui-ci voulait y mettre de mystère, plus le peuple s'irrita. Quelques-uns furent d'avis de reconduire au moins Ptolémée avec honneur, si on ne lui donnait pas d'armée; Ptolémée, voyant sa cause perdue, demanda que Pompée le reconduisît seulement avec deux licteurs; mais le sénat craignit qu'un pareil triomphe ne rendît Pompée encore plus grand, et s'y refusa. Tel est le récit presque littéral de Dion-Cassius. (liv. xxxix.)

La nature enfante un roi au peuple romain; cet oracle fut lancé dans le public après la prise de Jérusalem par Pompée, dit Vossius (*Sibyl.* ch. iv); quoiqu'il ne reçût pas alors son accomplissement, il ne tomba pas à terre pour cela. D'autres intérêts le firent paraître l'année suivante, et il obtint même assez de retentissement pour que le sénat s'en alarmât, et ordonnât, en feignant de prendre le change, d'ôter la vie à tous les enfants nés ou à naître en cette même année : « Ne quis illo anno genitus educaretur. » Mais comme beaucoup de sénateurs et de chevaliers étaient intéressés dans la question, ils firent en sorte que le décret ne fût pas porté à l'Ærarium, et ainsi il n'obtint pas d'exécution (Suétone, *Vie d'Octave.*)

C'était l'année même où Catilina tramait ses desseins liberticides; il n'est donc pas difficile de deviner quelle main reproduisit un tel oracle sur la scène. On profita, pour le rappeler, d'un prodige qui venait d'effrayer Rome : un coup de foudre avait renversé et

mutilé les statues du Capitole, même celle de Jupiter, même la louve de Romulus (voy. Suétone, *Vie d'Octave*, ch. v. — Dion-Cass. liv. xxxvii.) On remarqua plus tard qu'Octave était né peu après, et ainsi l'oracle reçut un accomplissement imprévu.

D'autres intrigues s'agitaient en même temps autour d'un autre oracle sibyllin, qui faisait également bruit dans le public : Trois K devaient successivement régner à Rome. Cornelius Lentulus, gouverneur de Syrie, débauché par les excitations de Catilina, qui avait des desseins différents, s'imagina qu'il devait être le troisième Cornelius destiné à donner des lois à sa patrie, comme avaient fait avant lui Cornelius-Sylla et Cornelius-Cinna ; mais par suite de son incapacité, ses prétentions ne firent qu'un peu de bruit, et n'eurent pas de suites (Plutarq. *Vie de Cicéron*. — Cicéron, iii^e *Catilinnaire*. — Appian. — Salluste.) Toutefois, si les desseins ambitieux de Lentulus échouèrent, l'oracle resta, et Antoine essaya bientôt d'en faire l'application à César, en lui imposant une couronne royale en pleine fête des Lupercales, ce qui mécontenta fort le peuple romain.

Cet oracle ne nous a pas été conservé. Vossius a cru le reconnaître dans le vers sibyllin qui suit (liv. iii, v. 32.) :

Τρεῖς Ῥώμην οἰκτρῇ μοίρῃ καταδηλίσσονται¹ ;

mais c'est une erreur, puisque le sens ne s'y rapporte pas, et qu'il ne contient qu'un K. Or l'auteur du livre de *Grammatica*, qui se lit parmi les œuvres de saint Augustin, et saint Clément, affirment qu'il y en avait trois dans l'oracle ; saint Augustin les appelle *τρια Κάππα κάκιστα*.

La tentative d'Antoine en faveur de César ne fut pas la seule de ce genre. Les amis de l'ambitieux dictateur répandirent dans le public un oracle sibyllin portant que les Parthes ne pouvaient être vaincus que par un roi, d'où ils insinuaient cette conclusion, qu'il fallait s'empressez d'en déférer le titre à César, si on voulait que le peuple romain fût victorieux dans la guerre qui se préparait. L'oracle fit même bruit en haut lieu.

On s'attendait, dit Cicéron (*Divin.* liv. ii, n^o 86), à voir l'interprète des sibylles proclamer dans le sénat, qu'il fallait donner à César le titre de Roi, si nous voulions être sauvés. Dion-Cassius

¹ Tres Romam infando partiti federe perdent.

(liv. XLIV) Suétone, Plutarque, font mention également de ce bruit. Cicéron parle avec colère d'une pareille tentative ; Brutus et Cassius allèrent beaucoup plus loin, puisqu'ils tramèrent l'assassinat dont César périt victime au milieu du sénat quelques semaines plus tard.

Le fameux oracle, portant qu'au bout de trois fois trois cents ans Rome périrait dans une sédition et par suite d'une débauche, qui avait tant irrité Tibère en la cinquième année de son règne, reparut pendant celui de Néron, au rapport de Dion-Cassius. Néron, pour s'en débarrasser, fit publier qu'il ne se lisait pas dans les livres sibyllins. Le peuple lui en substitua un autre, qui ne s'y lisait pas davantage, sans doute, mais qui était beaucoup plus menaçant, et qui portait une sanglante adresse à laquelle il n'était pas possible de se méconnaître :

Ἐσχάτος Αἰνεάδων μητροκτόνος ἡγεμονεύσει ¹.

§ 6. Combien vécurent les sibylles païennes, et comment elles moururent.

La Sibylle n'épargnait pas Néron, nous venons de le voir ; cependant il la consulta après l'incendie de Rome, allumé par ses ordres, nous l'avons vu également. L'an 141, Antonin défendit la lecture des livres sibyllins, à cause, probablement, du fameux oracle que nous venons de rapporter : *Trois princes unis par un pacte commun perdront la ville de Rome*, qui le concernait directement, à cause de l'adoption qu'il avait faite de Marc-Aurèle et de Lucius-Verus, et qui dut avoir du retentissement, si nous en jugeons par le soin avec lequel les néosibyllistes le recueillirent. Il y est fait plusieurs fois allusion dans nos livres modernes.

L'an 270, Aurélien fit consulter les livres sibyllins ; voici dans quelles circonstances, nous reviendrons sur la lettre qu'il écrivit au sénat à cette occasion : Les Marcomans ayant traversé le Danube et forcé le passage des Alpes, menaçaient la ville de Rome, dont un faux mouvement de l'armée leur avait ouvert le chemin. A la vue du péril, Aurélien ordonna aux pontifes de consulter les Livres. Mais comme il fallait pour la forme un décret du sénat, le préteur urbain exposa dans l'assemblée le réquisitoire des pontifes avec

¹ Ultimus Aeneadum, matris interfecto, imperabit.

la lettre du prince. La demande fut d'autant plus facilement octroyée, que déjà il s'était produit des séditions menaçantes dans Rome, parce qu'on craignait de voir se renouveler ce qui s'était passé sous Gallien, et le peuple demandait à grands cris les cérémonies sacrées usitées en pareil cas : « *Itum est ad templum, inspecti libri, proditi versus, lustrata urbs, cantata carmina, amburbium celebratum, ambarvalia promissa, atque ita solemnitas quæ jubebatur expleta est.* » (Vopisc. in Aurel.)

Le tyran Maxence, réduit à l'extrémité par les armes de Constantin, et songeant à s'emparer de vive force de la ville de Rome, fit consulter les Livres. On y trouva pour réponse, que si quelqu'un ourdissait des entreprises préjudiciables au peuple romain, il périrait misérablement. Cet oracle, évidemment de circonstance, l'éfraya, et contribua peut-être à sa défaite (Zozim. *Hist.*)

Au rapport d'Ammien-Marcellin (liv. xxiii), Julien consulta les livres sibyllins l'an 363; et la nuit du 20 mars suivant, sous le préfectorat d'Apronien, le temple d'Apollon Palatin s'embrasa avec une telle promptitude, qu'on eut à peine le temps de retirer les Livres sacrés. C'était le prélude de leur prochaine destruction. Ils furent consultés pour la dernière fois sous l'empire d'Honorius, en 403, lors de l'invasion d'Alaric (Claud. *Guerre Celt.* v. 232). Mais déjà le collège des quindecimvirs avait été légalement dissous par Théodose en 390.

Claudien en parle encore sous le second consulat de Stilicon en 405. Ils touchaient au terme de leur existence.

Il courait alors, et depuis longtemps déjà, des bruits sinistres sur la durée de la religion chrétienne, auxquels ces Livres servaient de garants près du peuple. Saint Augustin en rend compte en ces termes au ^{liii}^e chapitre du ^{xviii}^e livre de sa *Cité de Dieu* : « Les païens reconnaissant que, loin d'avoir été détruite par tant et de si cruelles persécutions, la religion chrétienne en avait plutôt reçu de merveilleux accroissements, imaginèrent je ne sais quels vers grecs, censés répondus comme un oracle divin à quelque consultation, dans lesquels le Christ était disculpé de tout crime et de toute impiété; mais il y était dit que Pierre avait fait en sorte, par ses enchantements et ses maléfices, que le nom de son maître fût invoqué pendant 365 ans, et qu'à ce terme elle déclinerait rapidement vers sa fin. »

Pour couper court à ces bruits et à ces scandales, Honorius

donna ordre à Stilicon de jeter au feu les trop fameux Livres, ce qui s'accomplit en 406.

Rutilien, qui déplora cette perte, avec tous ceux qui étaient encore attachés aux vieilles superstitions, lança à Stilicon ce trait impuissant, où s'exhale sa colère :

Ne tantum patriis sæviret proditor armis,
Sancta sibyllinæ fata cremavit opis ¹.

Ce fut l'épithaphe de la Sibylle.

¹ On lit dans quelques éditions :

Proditor arcani qui fuit imperii,
Romano generi dum nititur esse superstes,

.

Ante sibyllinæ fata cremavit opis.

.

At Stilico æterni fatalia pignora regni,
Et plenas voluit præcipitare colos.

Ailleurs encore :

Nec tantum Geticis grassatus proditor armis

.

(Rutil. Numat. II.)

DEUXIÈME PARTIE.

DES SIBYLLES CHRÉTIENNES.



OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

A côté des vieilles sibylles, qui se mouraient, s'élevaient de jeunes sibylles, sinon toujours chrétiennes, du moins antipaïennes, qui devaient prendre la place des premières. Nous disons plutôt antipaïennes que chrétiennes, parce que les Juifs sibyllisèrent beaucoup plus que les chrétiens, ainsi qu'il sera démontré. Mais quelques chrétiens ayant mêlé leur action à ce mouvement de renaissance, et des Pères de l'Eglise l'ayant, pour ainsi dire, rendu chrétien par les suffrages dont ils l'honorèrent, nous donnerons aux nouvelles sibylles le nom de chrétiennes. Leurs oracles nous restent, et nous les examinerons en détail, ainsi que les témoignages des docteurs, en commençant par ceux-ci.

CHAPITRE I.

ORIGINE DES NOUVEAUX ORACLES SIBYLLINS.

§ 1. Oracles tirés de l'Écriture.

Dès avant la naissance du Christianisme, et longtemps avant, la célèbre école d'Alexandrie était devenue le centre du mouvement intellectuel, le foyer lumineux duquel rayonnait le jour vers le reste de l'univers. L'Égypte, et en particulier la ville d'Alexandrie, contenait une multitude de Juifs, hellénisés pour les mœurs et le langage, mais toujours Juifs par leurs espérances et leur foi, qui ne pouvaient manquer de s'associer au mouvement

général de la société au milieu de laquelle ils vivaient, ou même de chercher à en diriger le cours dans le sens de leurs propres idées. Un quartier considérable de la ville d'Alexandrie était peuplé exclusivement par les Juifs. Or ceux-ci, étrangers partout, et malheureux dans leur pays, à cause des déchirements politiques du règne des derniers Asmonéens et de l'intervention des Romains dans leurs affaires, ne pouvaient manquer non plus de jeter des regards vers les prophéties sacrées, qui leur annonçaient les jours heureux d'un Messie prêt à naître enfin, car les temps étaient accomplis. Sinon tous, plusieurs d'entre eux du moins, dans ces préoccupations patriotiques et religieuses, durent laisser tomber de leur plume quelques morceaux de littérature en rapport avec leur foi et leurs aspirations.

Or ceci n'est pas une supposition; c'est un fait dont nos modernes sibyllins contiennent la preuve; et ce travail, commencé près de deux siècles avant la naissance du christianisme, se continua encore longtemps après, comme nous le verrons. Les preuves s'en trouvent dans certains livres purement judaïques et portant une date certaine, dans quelques passages anti-idolâtriques, et cependant non chrétiens, car une main chrétienne se serait trahie par quelque trait, dans la reproduction de beaucoup de prophéties bibliques, plutôt traduites qu'imitées, et accompagnées de ces espérances mondaines dont la nation n'a jamais cessé de se bercer relativement à un messie tout charnel et tout humain. Ces détails viendront en leur lieu: nous voulons établir ici ce seul point, que les Pères de l'Église avaient un texte, fort différent du texte païen, mais enfin un texte pour fonder leurs arguments. Et le discernement était d'autant moins facile, que les véritables sibyllins étaient tenus dans un secret rigoureux, et qu'il en courait une multitude de faux, ainsi que nous l'avons montré. Mais d'ailleurs, comme l'altération ou la supposition n'étaient pas l'œuvre des chrétiens ni des Pères eux-mêmes, ceux-ci se servaient sans scrupule et sans autre examen des armes qui se trouvaient sous leur main, et n'avaient pas à s'occuper de la qualité, puisqu'elles passaient pour bonnes; ni de la critique, puisqu'on ne leur en faisait pas. Un seul trait de critique a été conservé par Origène; il y répond par un autre: *prouvez ce que vous alléguiez.*

Or, il y avait, parmi les Juifs dont nous parlons, un littérateur habile, savant, disert, plein de zèle pour sa nation et sa foi, qui composa un long commentaire sur le *Pentateuque*, dans lequel il se pro-

posait principalement de démontrer que la foi des Juifs était la foi primordiale de l'univers, et que leurs annales se trouvaient consacrées par les récits des historiens profanes et les traditions des plus anciens peuples. Il se nommait Aristobule, et dédia son ouvrage à Ptolémée-Philométor ¹. La comparaison des textes qu'il allégué avec ceux des poètes et des prosateurs connus, le montre si souvent en flagrant délit d'altération, qu'il a été naturel d'en conclure, que la plupart des auteurs dont il est seul à parler, et qui ne sont ainsi révélés que par lui, sont des auteurs imaginaires, et les passages qu'il leur prête, des passages qu'il a faits. Et de cette source proviennent peut-être le plus grand nombre des témoignages que Josèphe, Eusèbe et beaucoup d'autres écrivains ont mis en avant avec trop de confiance jusque près de nos jours. L'autorité d'Aristobule en est la seule garantie; le silence des écrivains profanes sur ces mêmes témoins, est un argument d'un grand poids, nonobstant qu'il soit purement négatif. (voy. Birg. Thorlac. *Sibyll.* — Valkenaërii *Diatrise de Aristobulo Judæo*. Lugd. Batav. 1806 — in. 4°.)

Or il se trouve, disons-nous, dans nos livres modernes, des poésies sibyllines évidemment judaïques, et qui portent cette même date du règne de Ptolémée-Philométor : à qui donc les attribuer, sinon à ce même Aristobule ou à son école, pour peu qu'il ait fait école parmi sa nation; il donna du moins l'exemple? Birger Thorkelin, dans ses deux *Mémoires* sur les livres sibyllins, dont nous parlerons bientôt, avait fait l'observation que nous plaçons ici, mais sans en tenir un assez grand compte, ainsi que le lui reproche justement le savant Visconti. Toutefois, la question d'auteur ne nous importe aucunement; il nous suffit d'avoir indiqué la source de falsifications contemporaines analogues et conçues dans un esprit identique, pour qu'il en rejaillisse une lumière abondante sur le sujet que nous traitons.

Avant de passer outre, nous donnerons dès maintenant quelques points de repère et de comparaison; et il en résultera, sinon que les auteurs profanes ont tout emprunté des livres juifs, comme le voulait Aristobule, au moins que la sibylle leur a emprunté quelque chose.

¹ « Aristobulus, natione Judæus, peripateticus philosophus agnoscitur, qui ad Philometorem Ptolemæum Explanationum in Moisen commentarios scripsit. » (Hieron. ad ann. iv Philometoris.)

Origène fait mention du même Aristobule. (Contra Cels. iv.) — Euseb., Hist. eccles., vii, 32. — Saint Clément, Stromat., i, v, vi, etc.

On lit au Livre III, v. 787 :

Ἐν δὲ λύκοι τε καὶ ἄρνες ἐν οὐρεσιν ἀμιγρ' ἔδονται
 Χόρτον, παρθάλιός τ' ἐρίφοις ἅμα βοσκήσονται·
 Ἀρκτοὶ σὺν μόσχους νομάδεις ἀνλισθήσονται·
 Σαρκοβόρος τε λέων ἄχυρον φάγεται ἐπὶ φάτνης,
 ὧς βοῦς· καὶ παῖδες μάλ' αὖ νήπιοι ἐν δεσμοῖσιν
 ἄξουσιν· πηρόν γάρ ἐπὶ χθονὶ θῆρα ποιήσῃ.
 Καὶ βρεφέεσσι δράκοντες ἅμα σφίσι κοιμησονται,
 Κούκ' ἀδικήσουσι· χεὶρ γὰρ Θεοῦ ἔσσει' ἐπ' αὐτούς¹.

A la première lecture du passage suivant d'Isaïe, il sera facile de connaître la source d'où la sibylle tira son inspiration :

« *Habitabit lupus cum agno : et pardus cum hædo accubabit : vitulus et leo, et ovis simul morabuntur, et puer parvulus minabit eos. Vitulus et ursus pascentur : simul et requiescent catuli eorum : et leo quasi bos comedet paleas. Et delectabitur infans ab ubere super foramine aspidis : et in caverna reguli, qui ablactatus fuerit, manum suam mittet. Non nocebunt, et non occident... quia repleta est terra scientia Domini.* » (Is. XI, 6.)

En comparant le XIV^e chapitre du livre de la *Sagesse* avec les invectives contre l'idolâtrie, qui reviennent jusqu'à trois fois dans nos livres sibyllins, particulièrement au III, vers 28 à 45, il serait tout aussi facile de reconnaître, sinon une traduction exacte jusqu'à ce point, du moins une imitation fidèle. Nous nous arrêtons à ces indications.

§ 2. Des oracles païens.

Beaucoup d'oracles sibyllins, ou réputés tels, ou non sibyllins, occupaient l'attention et les loisirs des gens oisifs ou superstitieux. Nous en avons indiqué un certain nombre, conservés par

Ergo lupis mixti salient in montibus agni,
 Et grege confuso tigres pascentur et hædi;
 Cum vitulis ursi degent, armenta sequentes;
 Carnivorusque leo præsepia lambet, uti bos,
 Infantis manibus teneris in vincula missus :
 Quippe feras infans humiles reptare jubebit :
 Cum pueris somnos capient de nocte dracones,
 Nec lædent; divina teget nam dextera natos.

Phlégon, par Zozime, par Plutarque, par Strabon, par Pausanias; mais ni juifs ni chrétiens ne pouvaient se les approprier, parce qu'ils sentaient l'idolâtrie. Ceux, au contraire, qui présentaient une apparence inoffensive, à part toute raison d'origine, furent encadrés dans de nouvelles poésies fatidiques, où il est facile encore d'en retrouver plusieurs; de sorte que les païens eurent un texte qu'ils ne pouvaient méconnaître, accompagné de développements où ils lisaient leur condamnation.

On dirait inutilement que cette manière de procéder n'était pas légitime. Est-ce que les calomnies des païens et les persécutions par le fer et le feu qui coûtèrent la vie à des millions de martyrs, étaient plus légitimes? Oh! la douce vengeance et l'inoffensive manière de se défendre! Et quant aux Pères de l'Eglise, s'ils n'y regardèrent pas de plus près, c'est qu'il ne s'agissait guère alors de faire de la critique littéraire. Au surplus, le fait n'est pas universel; c'est celui du plus petit nombre parmi les docteurs et parmi les fidèles: nous allons l'établir.

Nous avons déjà indiqué plusieurs oracles purement païens, ainsi encadrés dans nos modernes sibyllins. Il en est d'autres en plus grand nombre. Complétons le passage déjà cité des *Oracles de la pythie*: « Il n'est plus permis de traiter de fables les oracles divins, lorsqu'on se rappelle la ruine de tant de villes de la Grèce, l'irruption de tant d'armées de barbares, le renversement de tant d'empires prédits antérieurement. Mais que dire en particulier de ce qui est arrivé à Cumes et à la Dicæarchie, lorsqu'on voit ces événements prédits par la sibylle? Je parle de ces montagnes de flammes, de ces fureurs de la mer, de cette pluie de pierres et de matières enflammées, de ces tempêtes, de ces villes englouties, dont nous cherchons maintenant en vain la place. » Le même auteur revient sur les mêmes événements et les mêmes prédictions dans son traité de la *Tardive vengeance des dieux*.

L'histoire nous a conservé sur ces événements des détails qu'il serait inutile de relater. Il ne nous importe même pas de savoir si la prédiction est antérieure ou postérieure à l'événement. Les païens l'avaient recueillie, les chrétiens pouvaient donc le faire comme eux, et la leur opposer. Elle se trouve dans nos livres.

Ἀλλ' ὁπότεν χθονίης ἀπὸ ῥωγᾶδος ἰταλίδος γῆς
Πυρὸς ὑποστρέψας εἰς οὐρανὸν εὐρὺν ἰκάνη,

Πολλάς δὲ φλέξῃ πόλιας, καὶ ἄνδρας ὀλίγη,
 Πολλὴ δ' αἰθαλόεσσα τέφρῃ μέγαν αἰθέρα πλήσῃ,
 Καὶ ψεκάδες πίπτωσιν ἀπ' οὐρανοῦ, οἷά τε μίλτος,
 Γινώσκειν τότε μῆνιν ἐπουρανίου Θεοῖο,
 Εὐσεβέων ὅτι φύλον ἀντίτιον ἐξολέουσιν ¹.

Le dernier vers équivaut à une signature ; mais les premiers n'en sont pas moins en rapport avec les indications de Plutarque. Dans l'impossibilité d'élucider complètement son texte, citons quelques vers encore relatifs à plusieurs des villes dont il nous dit que la ruine était annoncée :

Καὶ Σίμων ἄμμος ἅπασαν ὑπ' ἥιονεσσι καλύψει.
 Δῆλος δ' οὐκέτι δῆλος, ἄδηλα δὲ πάντα τὰ Δήλου.
 Καὶ Σύβαρις πίεσται, καὶ Κύζικος, ἥνικα γαίης
 Βρασσομένης σεισμοῖσι κατὰ πίπτωσι πόλεις.
 Ἡξει καὶ Ροδίοις κακὸν ὕστατον, ἀλλὰ μέγιστον.
 Τλήμον Λαοδίκεια, σὶ δὲ τρώσει ποτε σεισμὸς
 Πρηνίξας, στήσει δὲ παλιν πόλιν εὐρυάχυσαν.
 Καὶ σὺ, Κόρινθε τάλαινα, τέχνη ποτ' ἐπόψει ἄλωσιν ².

Nous nous arrêtons : il faudrait citer trop de noms propres, indiquer la répétition des mêmes oracles en différents livres, rapporter les passages de Strabon, livre I et livre XII, concernant les oracles

¹ Sed cum disruptis Itala tellure cavernis,
 Manibus ex imis ad cœlum flamma redibit,
 Exuretque urbes multas, hominesque necabit,
 Æthereos implens cinere et fuligine campos,
 Et minio similes guttæ labentur ab alto :
 Tunc homines noscant præsentem numinis iram,
 Et merito, quoniam genus occidere piorum.
 (Liv. IV, v. 127.)

² Totaque littoreis Samus obducetur arenis,
 Et Delus, non jam Delus, delebitur omnis.
 Occidet et Sybaris et Cyzicus, oppida quando
 Succutient magni, terra trepidante, tremores.
 Et Rhodiis veniet clades postrema sed ingens.
 Et te Laodicea miserrima, terra vacillans
 Affliget, magnamque iterum componet in urbem :
 Tuque olim captiva gemes, miseranda Corinthe.
 (Liv. IV, v. 141.)

relatifs à la ville de Suze, à l'île de Chypre; ceux du même auteur, livre VI, sur Cyzique et Sybaris; de Pausanias dans ses *Corinthiennes*, chapitre VII, relatifs à Rhodes, etc., comparaisons qui demanderaient à être complètement établies, et qui ne peuvent l'être que dans un travail complet lui-même sur la matière. Nous ne savons quel serait son degré d'utilité. Nous voulons indiquer seulement combien d'oracles reçus des païens se retrouveraient dans nos livres, moyennant une recherche plus attentive, et montrer ainsi une des sources auxquelles les néosibyllistes puisèrent leurs inspirations.

Il est une autre sorte d'oracles qui, indépendamment des indications de l'histoire, se reconnaissent à leur forme épigrammatique, et d'autant plus facilement, que, reproduits dans les différents livres, leur répétition est la preuve qu'ils ont été recueillis de différents côtés en même temps. Nous allons en fournir des exemples.

§ 3. Des oracles en jeux de mots.

Ἔσται καὶ Ῥώμη ῥύμη, καὶ Δῆλος ἄδηλος,
Καὶ Σάμος ἄμμος... (Liv. VIII, v. 163.)

eux de mots qui se trouvent reproduits à plusieurs reprises.

Ἔσται καὶ Σάμος ἄμμος, ἐστίται Δῆλος ἄδηλος,
Καὶ Ῥώμη ῥύμη...
Σμύρνης δ' ὀλλυμένης... (Liv. III, v. 363.)

Καὶ Σάμον ἄμμος ἄπασαν ὑπ' ἡϊόνισσι καλύψει.
Δῆλος δ' οὐκέτι δῆλος, ἄδηλα δὲ πάντα τὰ Δῆλου. (Liv. IV, v. 91.)

Ces oracles étaient bien connus. Tertullien (*de Pall.*, n° 2), y fait allusion : « Cum inter insulas nulla jam Delos, arenæ Samos, et sibylla non mendax. » Lactance en fait mention dans son VII^e livre, chapitre 25 : « Cum caput illud orbis occiderit, et ῥύμη esse cœperit quod sibyllæ fore aiunt; » Pallade également dans la *Vie* de sainte Mélanie. Le jeu de mots Δῆλος ἄδηλος se trouve dans Callimaque, *Hymne sur Délos*, vers 53.

Mais ce ne sont pas les seuls oracles qu'il soit possible de reconnaître dans les livres sibyllins. Etienne de Urbibus et Servius sur le III^e chant de l'*Énéide*, v. 700, relatent comme un oracle d'Apollon le vers suivant :

Μὴ κίνει Καμάρι ἀν' ἀκίνητος γὰρ ἀμείνων¹.

Pausanias, dans sa *Phocide*, chapitre xii*, semble faire allusion aux vers suivants, lorsqu'il parle de l'oracle qui annonçait à Ilion ses malheurs, à l'Europe et à l'Asie des malheurs dont Sparte serait l'origine.

Ἴλιον, οἰκτεῖρω σε· κατὰ Σπάρτην γὰρ Ἐριννὺς
βλαστήσει περικαλλὲς αἰείφατον ἔρνος ἄριστον,
Ἀσσίδος Εὐρώπης τε πολυσπερὲς οἶδμα λιποῦσα·
Σοὶ δὲ μάλιστα γόους, μόχθους, στοναχάς τε φέρουσα
Θήσει· ἀγήρατον δ' ἔξει κλέος ἐσσομένοισι².

Nous n'entendons pas dire que cet oracle est antérieur à la guerre de Troie, mais qu'il a dû être recueilli comme ancien par les néo-sibyllistes. Il ne saurait du moins y avoir de doutes pour le suivant :

Οἶδα ἐγὼ ψίμμων τ' ἀριθμούς, καὶ μέτρα θαλάσσης,
Οἶδα μυχοὺς γαίης, καὶ τέτταρον ἡέροντα·
Καὶ μερόπων ὄντων τε, καὶ ἐσσομένων, νεκύων τε·
Οἶδ' ἀριθμούς ἄστρον, καὶ δένδρεα, καὶ πόσα φύλα
Τετραπόδων, νηκτῶν τε, καὶ ὀρνίθων πεττεινῶν³.

puisque c'est celui-là même qui fut répondu à Crœsus par l'oracle de Delphes, d'après le récit d'Hérodote (liv. I, n° 47.)

¹ Ne Camarinam agita : minus hæc immota nocebit.
(III, v. 736.)

² Ilion, heu ! miseresco tui : nam crescet Erinny
Spartana, insignis facie, celebrandaque fama,
Europæ atque Asiæ germen commune malorum ;
Sed tibi cum primis gemitus lacrymasque ciebit,
Æruminisque tuis æternum clara feretur.
(Liv. III, v. 414.)

Novi ego arenarum numeros, certamque profundi
Mensuram, terræque sinus, et tartara cæca ;
Quot fuerint homines, quot sint, quot deinde futuri ;
Astra polo quam multa micent, quot silva virescat
Frondebis, et quot sint pisces, volucresque, feræque.
(Liv. VIII, v. 361.)

§ 4. Oracles tirés de l'Évangile.

Καὶ δώσουσι θεῶ ῥαπίσματα χερσὶν ἀνέγκοις,
Καὶ στόμασι μιαιοῖς ἐκπτύσματα φαρμακόμεντα.
Δώσει δ' εἰς μίστιγας ἀπλῶς ἀγνόν τότε νῶτον·
Αὐτὸς γὰρ κόσμῳ παραδώσει παρθένον ἀγνήν.
Καὶ κολαφιζόμενος σιγῇσει, μή τις ἐπίγνῃ,
Τίς, τίνος ὢν, πόθεν ἦλθεν, ἵνα φθιμένοισι λαλήσει.
Καὶ στέφανον φορέσει τὸν ἀκάνθινον· ἐκ γὰρ ἀκανθῶν
Τὸ στέφος ἐκλεκτῶν ἀγίων αἰώνιον ἔξει.
Πλευρά τῃ νύξουσι καλαμῷ διὰ τον νόμον αὐτῶν.
Ἐκ καλῶν γὰρ σειομένων ὑπὸ πνεύματος ἄλλου
Προσκλήματα ψυχῆς ἐτρέφη, ὀργῆς καὶ ἀμοιβῆς·
Ἀλλ' ὅτε ταῦτά γε πάντα τελειωθῇ, ἅπερ εἶπον,
Εἰς αὐτὸν τότε πᾶς λύεται νόμος, ὅστις ἀπ' ἀρχῆς
Δόγμασιν ἀνθρώπων ἐδόθη διὰ λαὸν ἀπειθῇ¹.

Rien de moins prophétique que de telles prophéties ; il y en a vingt, trente exemples pareils ; Lactance en a rempli ses pages.

Citons encore le suivant, dans lequel la main de l'auteur chrétien se trahit par la glose plus encore que par le texte.

Χαῖρ', ἀγνή θύγατερ Σιών, καὶ πολλὰ παθοῦσα.
Αὐτὸς σου βασιλεὺς ἐπιβάς ἐπὶ πῶλον ἐσάγει,
Πρῶτος πᾶσι φρονεῖς, ἵνα τοι ζυγόν, ὄνπερ ὑπῆμεν,

. . . Ora Dei colaphis ferientur, et illi
Sputa venenatis aspergent impia labris.
Ipse autem plagis dorsum præbebit inultus,
Virgineum mundo dignatus tradere corpus,
Osque silens colaphis, ne quis sciat unde, vel a quo.
Quisve sit, ad gelidos portans bona nuntia manes.
Intextent olli spinis diadema cruentis,
Et spinis æterna manet nam laurea justos :
Et calamo fodient costas, formidine legis ;
Namque graves animorum æstus, vindicta furorque,
Ut calami temere impulsu, plerumque moventur.
Quum vero fuerint gesta omnia, carmine quæ sunt
Dicta mihi, tum lex omnis solvetur in illo,
Apta rudi quoudam fuerat quæ tradita genti.

(Liv. viii, v. 288.)

Δούλον, δυσδίακτον, ἐπ' αὐχένι κείμενον ἄρη,
 Καὶ δεσμούς ἀθέους λύση, δεσμούς τε βριχίους.
 Αὐτόν σου γίνωσκε Θεόν, Θεοῦ υἱὸν εἶντα ¹.

§ 5. Préjugés, mœurs, usages et événements contemporains.

Si les livres sibyllins sont véritablement nuls comme prophéties, ils ont leur importance comme peinture fidèle, sinon complète, des préjugés, des mœurs et des usages du temps où ils furent composés. Suétone, Tacite, Dion-Cassius nous entretiennent des rumeurs populaires qui coururent en ce temps sur la fuite de Néron et son retour prochain avec des armées innombrables, au moyen desquelles il s'emparerait de nouveau de l'empire, et accomplirait les plus atroces vengeances.

En comparant les récits de Dion-Cassius, de Dion-Chrysostome, d'Eusèbe, d'Aristide, relatifs aux divers malheurs dont la ville de Rome fut atteinte pendant le second et le troisième siècle de l'ère chrétienne et la fin du premier, et les terreurs qui la préoccupèrent, aux peintures que nos sibyllistes ont laissées de sa destruction, il est facile de voir que leurs vaticinations prétendues, ne sont que de l'histoire versifiée d'une façon plus ou moins heureuse, plus ou moins poétique.

Le temps était aux suppositions littéraires : les œuvres de Mercure Trismégiste, de Phocyléide, les poésies actuelles d'Orphée, de Musée ; en religion, les faux Évangiles, les faux Actes des Apôtres, les Voyages de saint Paul, et tant d'autres ouvrages apocryphes, admis comme authentiques par certains Pères de l'Eglise, et à plus forte raison par beaucoup de chrétiens, n'ont point une autre date. Eh bien ! il s'en reflète çà et là quelques passages, des idées, des aperçus. L'hérésie seule, l'hérésie formelle en est absente ; nous sommes heureux de pouvoir l'affirmer contre la plupart des sibyllographes.

Salve, casta Sion, et multum passa puella !
 Ecce venit rex ipse, venit tibi, vectus asello,
 Prodens se cunctis mitissimus, ut juga demat
 Intoleranda, diu cervicibus indita nostris,
 Injustasque adimat leges, violentaque vincla.
 Hunc agnosce tuum, natum de numine, numen.

(Liv. VIII, v. 324.)

Nous ne disons pas le préjugé, l'erreur, les vaines espérances, mais l'hérésie : le gnosticisme, qui était la grande hérésie du temps.

Il nous faudrait de longues pages, de nombreuses citations, pour justifier complètement cet avancé; nous nous contenterons de moins, nous en tenant à quelques indications.

1° Le retour de Néron.

Ἦξει δ' ἐκ περάτων γαίης μητροκτόνος ἀνὴρ,
Φεύγων, ἡδὲ νόφ' ὀξύστομα μερμηρίζων,
Ὡς πᾶσαν γαῖαν καθελίῃ, καὶ πάντα κρατήσῃ,
Πάντων τ' ἀνθρώπων φρονιμώτερα πάντα νοήσῃ,
Ἡς χάριν ὦλετό τ' αὐτός, εἰλεῖ ταύτην παραχρῆμα,
Ἄνδρας τ' ἐξολήσει πολλούς, μεγάλους τε τυράννους¹.

Cette même prophétie se trouvait déjà au même livre, vers 34 — 100 — 136 — 216 — au III^e, vers 63; au IV^e, vers 116 — 13^e. Elle reviendra au VIII^e, vers 71 — 153, etc. Il est remarquable que le sibylliste Lactance la tourne en dérision. « Unde illum quidam deliri credunt esse translatum ac vivum reservatum, Sibylla dicente matricidam profugum a finibus esse venturum. » (*De morte persecut.* cap II.)

C. F. Sueton. de *Neron.* Cap. XL et LVII. — Tacit. I, 2. — II, 8. — Cass. LXIV, 6.

2° Ruine de la ville de Rome.

Ἦξει σοὶ ποτ' ἄνωθεν ἴση, ὑψαύχενε Ῥώμη,
Οὐράνιος πληγὴ, καὶ κάμψεις αὐχένα πρώτη,
Κάξεδαφισθήσῃ, καὶ πῦρ σε ὅλην θαπανήσῃ,
Κεκλιμένην ἐδάφουσιν εἰς, καὶ πλοῦτος ὀλείται,
Καὶ σὰ θεμεθλα λύκοι καὶ αλώπεκες οἰκήσουσι,
Καὶ τότε ἴσῃ πανέρημος ὅλως, ὥς μὴ γεγονῦια².

¹ Terrarum veniet longinquo e cardine matris
Occisor, fugiens sese curasque sequaces :
Omnes qui terras vastabit, et omnia subdet,
Mortales inter cautissimus unus; et ipsam,
Qua cecidit quondam, victor quum ceperit urbem,
Interimet multosque viros, magnosque tyrannos.
(Liv. v, v. 362.)

² Par tibi de cœlo clades incumbet, et altum
Flectes prima caput, sublimis vertice Roma.
Strata jacebis humi, flammis consumpta, tuoque

Cette même prédiction avait déjà été faite en termes moins véhéments au v^e livre, vers 161 ; au vii^e, vers 108.

3^e Des emprunts. Il y a beaucoup de vers et de demi-vers d'Homère, d'Hésiode, du faux Orphée, du faux Phocyléide ; on trouve même un fragment de 93 vers de celui-ci, inséré au ii^e livre, vers 56 à 149.

. Οὐ γὰρ ἀνίαις
 Τειρόμενοι θνήσκον, ἀλλ' ὡς δεδμημένοι ὕπνω¹. (Liv. I, v. 70.)
 Θνήσκον δ' ὡς ὕπνω δεδμημένοι... (Hésiode, Œuvr., v. 116.)
 Αὔξεσθε, πληθύνεσθ', ἐργάχεσθ' ἐπὶ γαίης². (Liv., I v. 57.)
 Αὐξάνεσθε καὶ πληθύνεσθε... (Genes., I, 22.)
 Εἶδος καὶ μέγεθός τε φύνη· φωνὴ δ' ἐμὶ ἔσται³, (Liv. I, v. 310.)
 Εἶδος καὶ μέγεθός τε φύνη... (Odys., ζ, v. 152.)

Les Eggori, enfants de Seth, selon le livre d'Adam, fils de Dieu, selon le livre d'Enoch, inventeurs des arts, géants des premiers siècles du monde, se retrouvent au i^{er} livre, vers 97 :

Ἄλλοι δ' ἄλλα ἕκαστα μεμηλότε τεχνώνοντο,
 Γρύγοροι ἀλφηστῆρες, ἐπωκυμῆς μετέχοντες
 Ταύτης, ὅττι φρεσσὶν ἀκοίμητον νόον εἶχον,
 Ἄπλητόν τε δέμας· στιβαροὶ μεγάλαι τ' ἐπὶ εἶδει
 ἦσαν ὁμῶς⁴.

Nous nous arrêtons à ces indications recueillies dans la première

Exæquata solo : simul omnis gaza peribit,
 Inque tuis degent vulpesque lupique ruinis :
 Usque adeo vacua, et tanquam non nata, manebis.
 (Liv. viii, v. 37.)

1 Neque enim gravibus tum corpora curis
 Conficiebantur, placidoque simillima somno.
 2 Crescite, multiplicata genus, durumque per artem
 Exercete solum.
 3 Corporis et species, et lingua erit omnibus una.
 4 Arti quisque suæ vacat impiger et studia urget,
 Unde Repertores fuerunt Vigilesque vocati,
 Quod nihil arrectas posset deflectere mentes.
 Membra simul valida, et formis procera tremendis
 Corpora.

moitié du 1^{er} livre seulement ; tout le reste se prêterait à des observations analogues.

Il y a dans l'ensemble peu d'inspiration poétique, à peine quelques étincelles de génie, aucune vue d'avenir ; les auteurs vivent de réminiscences et d'emprunts, ils y ajoutent ce qui se dit et ce qui se fait de leur temps, puis il n'y a rien au delà. Ils posent *le nec plus ultra* à la fin du siècle commencé.

§ 6. Du peu de crédit des sibylles aux premiers siècles chrétiens.

Telle était donc la matière que les Pères de l'Eglise trouvèrent mise en œuvre ; non pas compacte, rangée et numérotée comme elle l'est de nos jours, mais par fragments, façonnés de toutes mains, sans rapport et sans liaison entre eux. Très-peu y firent attention ; quelques-uns se contentèrent de saluer la Sibylle, en passant, dans quelque tablette chronologique ; plusieurs lui adressèrent une parole de dédain ; trois ou quatre seulement s'engagèrent d'une manière sérieuse sur son terrain, et pourtant pas sans réserve. Quant aux simples fidèles, ceux qui lui accordèrent quelque crédit, reçurent de leurs coreligionnaires le nom peu flatteur de sibyllistes : tout ceci ressortira de l'exposé que nous allons faire. Montrons auparavant que la Sibylle était exclue des réunions chrétiennes. « *Mirror vos, Patres sancti, tamdiu de aperiendis sibyllinis dubitasse libris, perinde quasi in christianorum ecclesia, non in templo deorum omnium tractaretis. Agite igitur, et castimonio pontificum, cæremoniisque solemnibus juvate principem necessitate publica laborantem ; inspiciantur Libri : quæ facienda fuerint celebrentur.....* » Lettre d'Aurélien au sénat dans la guerre des Marcomans. (Vopisc. de Aurel. cap. XVIII.)

On ne lisait donc pas les prophéties de la Sibylle *dans une église de chrétiens*. Mais pourquoi cette exclusion ? Sans doute parce que la fraude était manifeste à tous les yeux. Les païens la reprochaient aux chrétiens, Origène nous en fournira la preuve ; saint Augustin en fait mention et ne la conteste pas. (*Faust.* liv. I, ch. xv et xvi — *Cité de Dieu*, ch. XLVI.) « *His testimoniis revicti ethnici eo solent confugere ut aiant non illa esse carmina sibyllina, sed a nostris conficta atque composita,* » dit Lactance (*Institut.* liv. IV, ch. V.) Constantin fait le même aveu devant le saint sénat, (ch. XIX.) et se justifie fort mal d'un pareil reproche : « Beaucoup de personnes,

dit-il, tout en convenant que la sibylle d'Erythrée fut une prophétesse, n'ajoutent aucune foi à cette prophétie; il parle du fameux acrostiche, prétendant qu'elle a été forgée par quelqu'un des nôtres, et mise sur le compte de la sibylle. »

Mais alors pourquoi user de témoignages si contestables et si contestés ? Saint Augustin a donné le mot de l'énigme : c'est que parmi ceux qui ne croyaient pas aux prophéties bibliques, il s'en trouvait peut-être qui croiraient à celles-là. (*Faust.* liv. XIII.) La discussion comprise de cette façon ne serait pas loyale, nous en convenons ; mais si un ou plusieurs docteurs ont été de bonne foi, si les autres n'ont entendu faire qu'un argument *ad hominem*, où est le reproche ? Or il y avait des païens, et parmi eux des esprits de premier ordre, qui prenaient au sérieux les vaticinations de la Sibylle. « Neque patiar Sibyllam non cecinisse, dit Varron, (*Rustic.* lib. I, cap. I) quæ, dum viveret, prodessent hominibus, sed etiam quæ, cum periisset ipsa, et id etiam ignotissimis quoque hominibus : ad cujus libros, tot annis post, publice solemus redire, quum desideramus quid faciendum sit nobis ex aliquo portento. » Nous avons cité un passage de Plutarque dans le même sens ; voici une nouvelle preuve : « Le même phénomène, dit Pausanias (*Corinth.* II.), en parlant d'un violent tremblement de terre arrivé pendant le règne d'Auguste, causa la plus grande désolation dans les villes de Carie et de Lycie. Mais l'île de Rhodes, principalement, éprouva de si fortes secousses, que la prédiction de la Sibylle sur la destruction de la ville se trouva accomplie ; ὥστε καὶ τὸ λόγιον τετελείσθαι Σίβυλλη τὸ ἐς τὴν Ῥόδον ἔδοξεν. »

Nous avons rapporté cette prophétie, elle est consignée plusieurs fois dans nos livres, et c'est là peut-être que Pausanias l'avait prise : il écrivait cent-soixante après J.-C.

Nous regrettons vivement d'être obligé de réduire à de si petites proportions une question qui est nôtre ; mais la vérité l'est plus encore, et nous l'acceptons telle quelle. Si nous nous trompons, ce serait une erreur, et non un mensonge.

CHAPITRE II.

TÉMOIGNAGES DES PÈRES DE L'ÉGLISE.

§ 1. Premier siècle chrétien.

1° Saint Paul. On lit en saint Clément d'Alexandrie, au vi^e livre des *Stromates*, le passage suivant : « Outre la prédication de Pierre, l'apôtre Paul vous le déclare en ces termes : *Prenez même les livres des Grecs, interrogez les sibylles, vous verrez comme elles enseignent l'unité de Dieu et annoncent les choses à venir* ¹. »

Un pareil témoignage de l'apôtre saint Paul serait d'un grand poids dans la balance, de nature même à terminer la question, s'il était incontestable. Mais où se trouve-t-il? Nulle part dans les écrits du grand apôtre. Où saint Clément lui-même l'a-t-il pris? Probablement dans quelqu'un des livres supposés qui avaient cours de son temps. Et d'ailleurs, on le sait de reste, les *Stromates* ne sont point un livre doctrinal, mais un recueil de toutes choses, erreurs et vérités; une énigme, dont le mot n'est pas donné, et sur laquelle il est impossible de savoir la pensée de l'auteur. Le titre qu'il y a mis, l'indique suffisamment : *Stromates* veut dire une tapisserie, et encore mieux une marqueterie, c'est à dire des pièces de toute couleur juxtaposées. Pour couronnement de ce passage, saint Clément invoque avec le même aplomb les prophéties du faux Hystaspe, dont le témoignage, beaucoup plus clair que celui de nos prophètes, beaucoup trop clair, prédit après coup la vie du Christ, l'établissement de l'Église, les persécutions qui l'attendent et les progrès de l'Évangile. Nous reviendrons sur cet ouvrage d'une si remarquable étrangeté.

Il est vrai que l'apôtre saint Paul citait volontiers les auteurs païens, même sans les indiquer, parce qu'il s'en rapportait à la science littéraire de ceux à qui il parlait. Ainsi ces paroles de son Épître à Tite :

Κρῆτες ἀεὶ ψεύσαι, κακὰ θηρία, γαστέρες ἀργαί,

Cretenses semper mendaces, malæ bestiæ, ventres pigri, appartiennent

¹ Δηλώσει πρὸς τῷ Πέτρῳ κηρύγματι, ὁ ἀπόστολος λέγων Παῦλος· Λάβετε καὶ τὰς

nent à Epiménide de Crète. Le Τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμεν, ipsius namque genus sumus, du livre des *Actes*, est tiré des *Phénomènes* d'Aratus. Cet autre passage de la lettre aux Ephésiens, non est nobis colluctatio..... semble être emprunté au x^e chapitre des *Lois* de Platon. Saint Clément, qui nous fournit ces remarques, ajoute : l'apôtre s'est sains servi *plus d'une fois* du témoignage des poètes grecs, οὐ γὰρ ἐνταῦθα μόνον; et lorsque, dans sa lettre aux Corinthiens, il veut parler de la résurrection des morts, il emploie jusqu'à un iambe tragique :

Φάγωμεν καὶ πίωμεν·
 Αὔριον γὰρ ἀποθνήσκομεν.
 Manducemus et bibamus,
 Cras enim moriemur.

Saint Clément ne dit pas d'où cet iambe est tiré ; mais ses indications montrent du moins que saint Paul a bien pu faire à quelque ancienne poésie que nous n'avons plus une allusion maintenant inapercevable. Toutefois, elle n'est pas dans les termes posés par l'auteur des *Stromates*, et son témoignage, encadré comme il l'est de citations apocryphes ou hétérodoxes, cesse d'avoir aucune valeur, et ne peut être l'objet d'une discussion.

2^e Saint Clément romain. On lit dans les *Réponses ad Gentes*, ouvrage attribué à saint Justin, martyr, *Réponse à la LXXIV^e question*, ce passage : « La fin du présent état, est le jugement des impies par le feu, selon les écrits des prophètes et des apôtres et même de la *Sibylle*, d'après le bienheureux Clément dans sa première Épître aux Corinthiens. » Ici deux questions se présentent à traiter : d'abord le témoignage de saint Clément romain, et ensuite celui de saint Justin.

Il nous reste de saint Clément romain une lettre aux Corinthiens, qui a toujours joui du plus grand respect, et qui a pris rang, dès les premiers siècles, parmi les monuments les plus vénérés; il ne s'y trouve rien de semblable; plus un fragment de lettre, rejeté, contesté, admis également dès la plus haute antiquité, d'une valeur beaucoup moindre comme doctrine et comme style, sur lequel nous ne voulons pas rouvrir des débats qui ne trouveraient pas de juges, et qui ne dit rien non plus.

Toutefois, saint Irénée semble confirmer les paroles de saint Jus-

ἑλληνικὰς βίβλους, ἐπίγνωτε σίβυλλας, ὡς δηλοῖ ἓνα Θεὸν καὶ τὰ μέλλοντα ἔσσεσθαι καὶ τὴν Ὑστάτην λαβόντες, ἀνάγνωτε...

tin, (*Hæres.* liv. III, ch. III), en disant que saint Clément parle du feu préparé au démon et à ses anges. Mais est-il possible d'élever une discussion sur un texte perdu de la manière la plus absolue, et contesté dès l'origine, non-seulement en ce point, mais d'une manière générale? D'autant plus que la citation paraît porter à faux; car s'il n'est pas question de la Sibylle dans les lettres de saint Clément romain, il en est question dans les *Constitutions Apostoliques*, liv. V, chapitre VII, ouvrage qui lui est attribué, et il y en est fait mention de la manière qui vient d'être dite. Mais les *Constitutions Apostoliques* ne sont pas de saint Clément, ou ne sont plus telles qu'il les avait laissées dès l'origine : c'est un point maintenant hors de cause, et sur lequel nous rouvririons tout aussi inutilement la discussion. Nous nous contenterons de citer leur témoignage, et de le discuter en particulier.

Les *Réponses aux questions* ne sont pas elles-mêmes de saint Justin, ou bien elles ont été interpolées depuis, puisqu'on y trouve cités saint Irénée et Origène, qui vécurent, l'un 30, l'autre 80 ans après saint Justin, et la mention des manichéens, qui lui sont postérieurs de plus d'un siècle. Il est donc encore impossible d'établir une discussion sur ce point. Beaucoup de critiques les attribuent à Théodoret.

3° Les *Constitutions apostoliques*. La question d'âge et d'authenticité prime toutes les autres; or les *Constitutions* ne sont pas de saint Clément, et ne datent ni du premier ni du second siècle. Toutefois, voici leur témoignage. Après les paroles que nous venons de rapporter, suivent ces onze vers sibyllins :

Ἀλλ' ὅταν ἤδη πάντα τέφρῃ σποδόεσσα γένηται,
 Καὶ πῦρ κοιμίσσῃ Θεὸς ἄσπετον, ὅσπερ ἀνῆψεν·
 Ὅσπερ καὶ σποδιὴν αὐτὸς Θεὸς ἔμπαλιν ἀνδρᾶ
 Μορφώσῃ, στήσῃ δὲ βροτοὺς πάλιν ὡς πῆρος ἦσαν.
 Καὶ τότε δὴ κρίσις ἔσται· ἐφ' ἣ δικάσει Θεὸς αὐτοὺς,
 Κρίνων ἔμπαλιν κόσμον. Ἔσοι δ' ὑπὸ δυσσεβήσιν
 ἡμάρτων, τοὺς δ' αὐτὴ χυτὴ πάλι γαῖα καλύψει.
 Ἔσοι δ' εὐσεβέουσι, πάλιν ζήσουντ' ἐπὶ γαίᾳ,
 Πνεῦμα Θεοῦ δόντος, ζωὴν δ' ἅμα καὶ βίον αὐτοῖς
 Εὐσεβέσι· πάντες δὲ τότε ἔϊσονται χάριν αὐτοῖς.
 Ὡ μακαριστὸς, ἐκείνον ὃς ἐς χρόνον ἔσσειται ἀνὴρ¹.

¹ Sed postquam in tenues mutari cuncta favillas

Dans toutes les éditions, ces vers terminent le **iv^e** livre sibyllin. Avec de la bonne volonté, on peut les ramener à un sens orthodoxe, en interprétant la seconde sépulture des damnés de leur descente en enfer, et en supposant que la terre de la seconde vie des saints, est la terre des vivants, c'est-à-dire le ciel. Mais on ne peut se dissimuler que l'apparence a une couleur de millénarisme ou de judaïsme assez prononcée. Saint Clément romain aurait-il accepté un pareil texte? Il est permis d'en douter. Et l'aurait-il accepté comme divin, lorsqu'il suit, à une demi-page d'intervalle, un autre texte qui prophétise le retour prochain de Néron-Antechrist? Nous le croyons moins encore. Une muse plus chrétienne a corrigé les onze vers précédents par des additions qui se lisent au manuscrit de la Bibliothèque royale de Bavière, dit M. Alexandre. Soit, mais les *Constitutions Apostoliques* sont plus anciennes que ce manuscrit.

3. Hermas. Hermas fait mention de la Sibylle en son livre du *Pasteur* (Liv. 1, vis. 2); de cette fois le témoignage est incontestable, mais c'est une simple mention dans un livre étrange : « Qui vous a donc remis ce livre dans le cours de votre vision, et que pensez-vous de ce personnage? — Je crois que c'est une Sibylle. »

§ 2. Deuxième siècle.

1. Saint Théophile d'Antioche. Parmi les Pères du second siècle, quatre seulement ont allégué l'autorité de la Sibylle : Théophile d'Antioche, saint Justin, Athénagore et saint Clément d'Alexandrie.

Théophile d'Antioche ne paraît pas avoir eu connaissance de nos livres sibyllins. Les quatre-vingt-sept vers qu'il rapporte en plusieurs fragments dans sa lettre à Autolycus, n'appartiennent à aucun d'eux et ne sont connus que par lui, si ce n'est que Lactance

Fecerit, accensosque sibi sopiverit ignes,
Humana specie cinerem Deus ossaque rursus
Induet, ac proprio vivos in corpore sistet.
Et tunc judicii tempus, quo judicet orbem
Omnipotens. Quicumque malæ se crimine fraudis
Polluerint, injecta iterum tellure tegentur :
Contra iterum in terris vivent pietatis amici,
Dante Deo flatum, vitam victumque beatissimum
Atque piis, actum sibi jam gratantibus ævum.
O nimium felix, illam qui vivet in horam !

en cite deux ; mais il semble les lui emprunter, parce qu'il les fait précéder des mêmes paroles.

Théophile raisonne ainsi dans cet ouvrage (II Part. n° 3) : « Vous parlez de générations divines, c'est-à-dire de fécondité parmi les dieux, vous rendez-vous bien compte d'un pareil phénomène ? Et de plus, s'il y eut autrefois des dieux engendrant et des dieux engendrés, il doit en être encore de même présentement, autrement la faculté aurait été infirme et débile en eux, puisqu'elle devait prendre fin. Car, s'ils n'engendrent plus, c'est qu'ils sont vieux et ne le peuvent plus, ou morts sans qu'il en reste. Mais s'ils engendrent encore et ne meurent pas, quelle multitude de dieux nous allons avoir ; il y en aura beaucoup plus que d'hommes, ainsi que le dit la Sibylle :

Εἰ δὲ θεοὶ γεννῶσι καὶ ἀθάνατοι γὰρ μένουσι,
Πλείονες ἀνθρώπων γεγενημένοι οἱ θεοὶ ἦσαν,
Οὐδὲ τόπος στῆναι Σηητοῖς οἷα ἂν ποθ' ὑπῆρξεν¹.

L'auteur ajoute, même livre n° 36 : « Les prophètes dont nous venons de vous entretenir, furent parmi les Hébreux des hommes illettrés, des bergers, des gens du peuple. Mais la Sibylle elle-même, qui fut la prophétesse des Grecs et des nations infidèles, adresse ces paroles au genre humain, dès le commencement de sa prophétie. » Suivent quatre-vingt-quatre vers sur l'unité de Dieu et la vanité de l'idolâtrie, après lesquels viendront des citations empruntées à Eschyle, à Pindare, à Euripide, à Archilochus, et autres auteurs païens, pour montrer la beauté de la vertu, et établir en même temps que la raison seule a su apercevoir la laideur du vice et deviner les châtimens qu'il mérite. C'est de la littérature chrétienne à l'usage des païens, et empruntée à leurs auteurs favoris. Nous reviendrons sur ce beau fragment de poésie, que les éditeurs modernes ont justement placé en tête des livres sibyllins.

2. Saint Justin, martyr. Saint Justin fut un des savants les plus érudits de son siècle ; à ce titre, il ne pouvait ignorer ce qui courait le monde sous le nom des sibylles ; un des apologistes les plus déclarés du christianisme, et à ce titre, il ne pouvait manquer de

¹ Si prolem generare immortalesque daretur
Esse deos, numero plures mortalibus irent,
Nec standi locus aut spatium terrestribus esset.
(Proëm., v. 36.)

faire usage de toutes les ressources de sa science et de son talent, pour défendre la religion qu'il aimait. Aussi, dans trois de ses ouvrages, a-t-il invoqué l'autorité des sibylles.

Il dit dans sa première *Apologie*, n° 20 : « la Sibylle et Hystaspe ont eux-mêmes enseigné que tout ce qui existe, sera détruit par le feu. » Il ne se pose pas à lui-même cette question, ces autorités sont-elles infaillibles, ou seulement dignes de confiance ? mais il pose celle-ci aux païens : Vous ne les poursuivez pas cependant pour crime d'impiété, pas plus que les stoïciens, enseignant les mêmes doctrines, et prétendant de plus que les dieux seront réduits en cendres ; pourquoi nous persécutez-vous, nous qui n'allons pas si loin, et qui proclamons un Dieu immortel et immuable ?

L'auteur s'engage un peu plus dans son *Discours aux Grecs*, sans cependant sortir de l'argument *ad hominem*. Le texte est long, nous l'abrégerons, mais sans en perdre un seul trait : « Il vous serait facile de reconnaître la vraie religion, en consultant, je ne dirai pas les prophéties, mais quelque chose qui y ressemble : les enseignements de l'antique Sibylle, soit art ou inspiration ; celle qu'on dit native de Chaldée, et fille de l'historien Bérosee. Ne demandons pas de quelle manière elle vint à Cuines, où elle est censée avoir prononcé ses oracles. Je me souviens qu'on me montra en ce pays une grotte immense, très-digne d'ailleurs d'attention, dans laquelle les traditions locales la font séjourner. Et avant de passer outre, laissez-moi vous rappeler que beaucoup d'écrivains en ont parlé, entre autres Platon dans *Phèdre*, et qu'il va même, à cette occasion, jusqu'à attribuer aux *devins* un rayon de l'esprit divin. N'aurait-il pas eu la Sibylle en vue, lorsqu'il écrivait ce qui suit dans son *Ménon* : « Le nom de *divins* conviendrait mieux à ceux que nous appelons *devins* : tels que les personnages habiles qui gouvernent avec adresse les sociétés, et ceux qui, dans la plus complète aliénation des sens, disent pourtant des choses vraies et merveilles. » Ceci nous paraît bien convenir à la Sibylle ; d'autant plus, qu'à la différence des poètes, qui polissent à loisir leurs expressions, il ne lui était pas donné de revenir sur ses oracles, la mémoire s'éteignant en elle avec l'inspiration. C'est ce que nous disaient, d'après les traditions de leurs ancêtres, ceux qui nous montraient la grotte où elle parla, le tombeau de bronze, où ils croient qu'elle repose, et les autres curiosités locales. Ils rejetaient sur cette cause et sur l'ignorance ou l'inintelligence des copistes, le

désordre de ses vers et leur défaut de mesure. Mais vous êtes trop sages, ô Grecs, pour vous laisser rebuter par de tels motifs, et vous arrêter à des défauts de style. Examinez plutôt ce qu'elle dit de l'avènement de Notre Sauveur Jésus-Christ, ce Verbe de Dieu, revêtu de l'humanité, qui nous a rappelés à la religion de nos premiers parents, si misérablement délaissée, à l'instigation du démon, pour le culte de vaines et fausses divinités. Et si le mot de création vous cause de la répugnance, rappelez-vous les enseignements d'autorités que vous aimez à suivre, entre autres ce vers répondu par un de vos oracles à quelqu'un qui demandait un hymne au Tout-Puissant, et qui fait partie d'un chant que vous connaissez :

Ὅτι πρῶτον πλάσας μερόπων, Ἀδάμ δὲ καλίσσας ¹.

Si donc, ô Grecs, vous ne préférez pas au salut vos vains préjugés sur des divinités impossibles, croyez à l'antique Sibylle, dont les enseignements, répandus par tout l'univers, vous éclaireront sur la vanité des idoles et la rédemption par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Vous y verrez le récit anticipé de ses actions, et cette étude vous préparera à celle de prophéties plus augustes et plus saintes ².

Le même Père dit dans sa 11^e *Apologie* : « Par l'inspiration et à l'instigation des mauvais démons, la peine de mort a été prononcée contre ceux qui liraient les livres d'Hystaspe, de la Sibylle ou des prophètes ³, afin de détourner par la crainte, et mieux retenir dans l'erreur, ceux qui pourraient à cette lecture s'instruire dans les bonnes doctrines. Mais le but n'a pas été atteint, car, non-seulement nous les lisons sans crainte, mais encore nous vous les offrons, avec le désir de vous les faire accepter. Et si nous le persuasions seulement à quelques-uns, nous tiendrions le succès pour assez important. »

On le voit, la critique littéraire du docte apologiste ne va pas au delà de celle de son siècle, et fût-elle allée plus loin, il aurait encore eu des raisons pour ne pas le devancer.

3. Athénagore. « Vous qui placez au rang des dieux des hommes

¹ Quem primum finxit mortalem, dixit Adamum.

² Ἔσται γὰρ ὑμῖν ἀναγκαῖον προγύμνασμα ἢ τούτων γνώσις τῆς τῶν ἱερῶν ἀνδρῶν προφητείας.

³ Κατ' ἐνέργουσι δὲ τῶν φαύλων δαιμόνων, θάνατος ὀρίστη κατὰ τὰς Ὑστάσπου, ἢ Σίβυλλης, ἢ τῶν προφητῶν βίβλους ἀναγιγνωσκόντων ..

souillés de crimes, une Sémiramis, cruelle et impudique; vous qui adorez des colombes, sous prétexte de la métamorphose de Derceto en ce volatile, suivant les fables de Ctésias, comme si c'était chose possible; vous qui appelez dieux ceux qui ont exercé la tyrannie sur la terre: car, ainsi que le dit la sibylle dont parle Platon: « Quand « fut arrivé le dixième âge, après que les nations primitives eurent « été détruites par le déluge, alors régnèrent Saturne, Titan, Japhet, « que les hommes appelèrent fils du ciel et de la terre, parce qu'ils « étaient les plus puissants de tous. » Vous qui en avez placé d'autres au ciel pour la seule force de leurs bras, témoins Hercule et Persée,... avez-vous donc le droit de nous appeler athées, nous qui adorons le Dieu créateur de toutes choses? » (*Plaidoyer pour les chrétiens*, n° 30.)

La citation sibylline que fait ici notre auteur, se compose de six vers, qui se lisent au m^e livre, 408 — 413. On le voit, il raisonne dans le sens de ses adversaires, et la citation n'est que de la littérature.

4. Clément d'Alexandrie. Saint Clément parle souvent de la Sibylle, s'appuie sur son autorité, et cite beaucoup de vers sibyllins. Cependant il est impossible de savoir sa pensée à cet égard; en effet, s'il faut le prendre au mot relativement à la Sibylle, il faudra l'y prendre partout, et alors il deviendra d'une hétérodoxie très-prononcée en beaucoup de points. Il relate, au m^e livre de ses *Stromates*, sans le blâmer, en le commentant même, un long passage de l'évangile des Egyptiens, contenant un entretien peu digne, immoral même et gnostique en apparence entre Jésus-Christ et Salomé. En un autre, au même livre, il affirme que les Grecs recevaient la justification par le moyen de la philosophie. Au vi^e, il dit que Dieu enseigna aux païens le culte du soleil, de la lune et des astres, *ainsi que le porte la Loi*, pour que les païens ne demeuraient pas sans religion et sans Dieu : ἔδοκεν δὲ τὸν ἥλιον καὶ τὴν σελήνην καὶ τὰ ἄστρα εἰς θρησκείαν ἃ ἐποίησεν ὁ Θεὸς ταῖς ἔθνεσιν, φησὶν ὁ Νόμος...

En fait d'histoire, on y voit Numa pythagoricien, cent trente ans avant la naissance de Pythagore; Sémiramis, reine d'Egypte; Ananie, fils de Josias; Jérémie, fils du grand-prêtre Helcias; on y lit que Moïse s'appelait Joachim avant son adoption, et qu'il s'appelle Melchi depuis qu'il est au ciel, etc. Ces quelques exemples suffiront pour montrer le cas qu'il faut faire des *Stromates*. Cet ouvrage n'est pas tel que saint Clément a dû le faire. Il y manque des annotations

marginales, ou bien il y a des interpolations. Sixte de Sienne suspecte le passage que nous avons rapporté relativement au témoignage de saint Paul ¹. Grabbe remarque que plusieurs autres sont mal orthographiés, et qu'il suffit d'un changement de ponctuation, pour les ramener à un sens plus raisonnable ².

Dans tout ce farrago, quelle est donc la pensée de l'auteur? Souvent il loue, quelquefois il blâme. Déjà nous l'avons vu parler peu respectueusement de la *tourbe des sibylles*; ailleurs³, après avoir cité vingt ou trente devins des plus réputés dans l'antiquité, ceux-là même dont il rapportera plus tard les témoignages en concurrence avec ceux de la Sibylle, il leur jette à la face cette injure : Vous êtes tous des voleurs et des filous; ce que vous savez, vous l'avez appris dans nos livres; en ce que vous devinez, il n'y a que du charlatanisme : ἀλλ' οἱ μὲν κλέπτει πάντες καὶ λησταί.

Après ces observations, il nous suffira d'indiquer, sans traduction ni commentaire, les passages de saint Clément relatifs à la Sibylle. Outre ceux dont nous avons fait mention, l'on trouve au 1^{er} livre des *Stromates* trois vers sibyllins, tout païens, qui ne sont pas dans nos livres modernes; c'est le commencement d'un discours de la Sibylle aux habitants de Delphes, lors de son arrivée dans leurs murs.

Au même livre, saint Clément relate, d'après Plutarque, et sans aucune observation critique, la survivance de la Sibylle, dont l'âme s'envole dans la lune, et dont les dépouilles terrestres inspirent encore les aruspices et les augures.

Dans son *Exhortation aux gentils*, il cite deux autres passages sibyllins, l'un de quatre vers, qui se lisent au commencement de notre quatrième livre (vers 4-7), dans lesquels la Sibylle déclare Phœbus un dieu vain, ses oracles menteurs et les idoles impuissantes; le second se lit au cinquième livre (vers 483-487) et s'adresse à Isis et à Sérapis, qui y sont fort peu respectés. L'auteur croyait-il à l'inspiration de la Sibylle, dont il allègue le témoignage? Il ne semble pas se l'être demandé; mais le trait était acéré et le glaive avait un double tranchant : si le coup a porté, le surplus n'importait guère.

¹ Voy. *Biblioth. sancta*, lib. II, verbo Sibylla.

² Voy. *Spicileg.* I, p. 67. — Walckenaër a pareillement annoté quelques interpolations dans cet ouvrage (voy. *Diatrise de Aristob.* XI).

³ Voy. I, *Stromat.*

§ 3. Troisième siècle.

Le troisième siècle nous présente également quatre docteurs qui ont daigné faire attention à la Sibylle : Tatien, Tertullien, Origène et Arnobe.

1. Tatien. Il ne prononce qu'un mot à ce sujet : c'est son nom parmi ceux des auteurs qui ont suivi Moïse et précédé Homère, afin de montrer que Moïse est le plus ancien de tous les écrivains. (*Contre les Grecs*, n° 41.) Nous faisons la Sibylle moins ancienne.

2. Tertullien. « Quum inter insulas nulla jam Delos, arenæ Samos et Sibylla non mendax. (*De Pallio*.) Nous savons à quels oracles ces paroles font allusion.

« Nec prætermittam potiora testimonia divinarum litterarum, quibus fides pro antiquitate superior debetur. Ante enim Sibylla, quam omnis litteratura exstitit. Illa scilicet sibylla, veri vera vates, et cujus vocabula dæmoniorum vatibus induistis. Ea senario versu in hunc sensum de Saturni prosapia et rebus ejus exponit : « Decima, « inquit, genitura hominum, ex quo cataclysmum (*sic*) prioribus accidit, regnavit Saturnus, et Titan et Jamfetus, terræ et cœli fortissimi filii : » (*Ad. Nat* lib. II.)

L'auteur explique ce passage de la naissance et de la mort des prétendues divinités des nations, dans le même sens qu'Athénagore et Théophile d'Antioche, et conclut par ces mots : « Qui natos non possunt negare, mortuos credant ; qui mortuos confitentur, deos non putent. » Le long résumé de l'antique théogonie auquel ces trois écrivains font allusion, se trouve en notre III^e livre sibyllin (vers 108-137). S'il n'est pas aussi ancien qu'ils l'ont cru, ni même authentique, il est du moins fidèle. C'est la fable traduite sous forme d'histoire ; tentative tant de fois renouvelée depuis, et toujours en vain.

Tertullien ne dit rien de plus des sibylles.

3. Origène est beaucoup moins explicite encore. Dans son livre *Contre Celse*, il fait à deux reprises mention des sibylles, en répondant à cet adversaire, qui en avait parlé le premier ; mais il évite de s'engager. La réponse est, du reste, suffisante, puisque l'objection ne va pas au fond de la question : « Celse, dit-il, compte parmi nous des sibyllistes, parce qu'il aura, sans doute, entendu

appliquer ce nom à ceux qui croient aux prophéties de la Sibylle par ceux qui n'y croient pas ¹. » (liv. v, n° 61.)

Le second passage est plus long, mais ne nous révèle pas davantage la pensée d'Origène. Voici l'objection, les paroles sont de Celse : « Et la Sibylle, dont quelques-uns d'entre vous allèguent l'autorité, si vous lui aviez donné le titre de Fille de Dieu, il y aurait eu du moins quelque apparence ; mais voilà qu'après avoir inséré beaucoup de blasphèmes dans ses écrits, vous le donnez à celui qui a terminé une vie peu honorable par une mort honteuse ! Encore si c'était à Jonas dans le ventre de la baleine... »

Voici la réponse : « Il dit, je ne sais pourquoi, que nous aurions mieux fait d'appeler la Sibylle fille de Dieu plutôt que Jésus, et ajoute que nous avons inséré beaucoup de blasphèmes dans ses écrits ; qu'il montre donc ce que nous avons inséré. Et il le ferait, s'il avait à produire des exemplaires plus purs que les nôtres, dans lesquels ne se trouveraient pas les prétendues altérations ; mais il ne désigne même pas les impiétés dont il entend parler. C'est encore ainsi qu'il allègue, non deux ou trois fois, mais à chaque instant, les infamies de la vie de Jésus, sans s'expliquer plus au long. Que répondre à un adversaire qui jette ainsi ses accusations au vent, sans daigner en préciser une seule ? » (liv. vii, n° 56.)

4. Arnobe. Arnobe en dit bien moins encore : « Si, quo tempore Sibylla præsaga oracula illa depromens, fundebat vi, ut dicitis, Apollonis plena, ab impiis esset cæsa atque interempta latronibus, numquid Apollo diceretur in ea esse occisus ? » (*Adv. Gent.* lib. i.)

Le siècle suivant nous fournira de plus amples témoignages.

§ 4. Quatrième siècle.

Eusèbe de Césarée, Lactance, saint Ambroise, dit-on, saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme, saint Augustin, ont parlé des sibylles, mais non de la même sorte. L'empereur Constantin est venu s'adjoindre d'une manière très-malheureuse à ces grands docteurs. Nous exposerons, en tâchant d'être bref.

1. Eusèbe. Dans sa *Préparation Evangélique*, ouvrage d'une éru-

¹ Ὁ Κέλσος εἶπε δὲ τίνας εἶναι καὶ σιβυλλιστάς· τάχῃ παρακούσας τινῶν ἐγκαλούντων τοῖς οἰομένοις προφητικῇ γεγονέναι τὴν Σιβυλλαν, καὶ σιβυλλιστάς τοις τοιούτοις καλεσείτων.

dition si vaste et si surabondante, Eusèbe ne parle qu'une seule fois de la Sibylle, et c'est en citant le passage de Josèphe relatif à la tour de Babel. L'occasion ne lui manqua pas cependant ; il recueillit de Porphire une multitude d'oracles favorables au christianisme : il raconte l'incendie du temple de Jupiter Capitolin, dans lequel périrent les oracles sibyllins. Dans son premier livre, il expose les origines du monde ; dans les neuvième et dixième, il montre l'histoire des Juifs écrite par des historiens étrangers à la nation. Un tel silence est éloquent.

Voici le passage de Josèphe : « Relativement à cette tour et à la confusion des langues, la Sibylle elle-même en parle en ces termes : « Lorsque les hommes n'avaient encore qu'un seul langage, ils entreprirent de bâtir une tour très-haute, comme pour monter au ciel, mais les dieux firent souffler un vent impétueux, qui renversa la tour, et donnèrent à chacun un langage différent, « d'où il arriva que la ville prit le nom de Babylone ¹. »

Cette expression, les dieux firent souffler un vent impétueux, οἱ δὲ θεοὶ ἀνέμους ἐπιπέμψαντες ἀνέτρεψαν τὸν πύργον, sous la plume d'un écrivain juif, est nécessairement un emprunt textuellement reproduit. Or notre sibylle moderne, à laquelle le passage semblerait appartenir, dit au contraire *Dieu* et *l'Éternel* :

Ἀλλ' ὅπότεν μεγάλῳ Θεοῦ τελίωται ἀπειλαί,

 Αὐτίκ' ὁ Ἀθάνατος μέγλην ἐπέθηκεν ἀνάγκην
 Πνεύμασιν ².

D'où il arrive que le Juif monothéiste parle comme un païen, et que la sibylle polythéiste parle comme un Juif. Théophile d'Antioche, Athénagore, Lactance, citent les vers de notre sibylle à ce sujet. Eusèbe rapporte les passages analogues, mais en prose, d'Eupolème et d'Abydène. Le dernier éditeur des sibylles croit que le passage versifié est un des plus anciens, un de ceux qui ont dû être écrits en Egypte au temps des Ptolémées, et que c'est là qu'his-

¹ Voy. Antiq. I, ch. vi.

² Sed cum certa minas implerint fata severas,
 Quas populis Deus increpuit.
 Tunc immortalis jussum fatale voluntas
 Imposuit ventis.

(Liv. III, v. 97.)

toriens et polémistes ont puisé. Nous ne différons qu'en un point de cette manière de voir : c'est que le juif Aristobule est l'auteur du tout, prose et vers, et que lui seul a égaré tout le monde (voy. Euseb. *Préparat.* liv. ix, ch. xiv et xvii. — Lactant. *Divin. Inst.* liv. i, ch. xiii et xiv.)

Nous renvoyons à la fin du chapitre ce que nous avons à dire du *Discours* de Constantin.

2. Lactance. Lactance est de tous les Pères celui qui a le plus souvent usé, nous dirions même qu'il a abusé du témoignage des sibylles. La première moitié de son livre des *Divines Institutions* ferait supposer qu'en citant les sibylles, il ne croyait pas à leur autorité ; la seconde moitié, dans laquelle il prodigue les témoignages, est de nature à dissiper la première illusion, de sorte que sa pensée la plus intime reste une énigme. La première moitié est digne de lui, la seconde est farcie de citations dont la fausseté blesse les yeux les moins clairvoyants : c'est l'Evangile, trait pour trait, mot pour mot, traduit en vers sibyllins. Que croyait donc le docte Lactance, à qui s'adressait-il, et à qui prétendait-il imposer sa croyance ?

Il serait trop long de recueillir, ou même d'analyser ce qu'il dit des sibylles et ce qu'il leur emprunte.

Lactance n'est point un philosophe qui démontre ; il n'y a chez lui ni la haute raison qui prédomine, ni la puissance qui règne : c'est le doux et suave orateur qui plaide et qui séduit, le littérateur habile et savant qui veut plaire pour se faire lire, et se faire lire pour s'insinuer. Nous ne saurions mieux le comparer qu'à Chateaubriand, lorsqu'il composa son *Génie du Christianisme*. Même bnt, même harmonie, même futilité dans le fonds, moyens identiques, erreurs théologiques de part et d'autre, et peut-être aussi même séduction et même succès.

A qui sait lire, Lactance dévoile sa pensée dès le début : « Tous les prophètes, dit-il, que l'esprit divin anima de son souffle, nous entretiennent d'un seul objet, la miséricorde du Seigneur envers les justes, et sa justice à l'égard des impies. Ce témoignage nous suffit à nous chrétiens ; mais comme il ne touche pas les philosophes de la gentilité à chevelure et à contenance de sages, il faut bien que nous trouvions pour eux d'autres raisons et d'autres arguments..... Parlons d'abord des sibylles, dont nous entretiennent plusieurs écrivains, et des écrivains d'un grand poids, tels que Aristo de

Chio, et Apollodore d'Erythrée, parmi les Grecs ; Varron et Fenes telle, parmi les Latins. »

Partant de là, les oracles, les sibylles, Homère, Platon, Mercure-Trismégiste, Hystaspe, Epicure, Cicéron, Virgile, Lucilius, Pythagore, Plaute, Aristote, Lucrèce, Zénon, Perse et Horace, viendront à tour de rôle sous sa plume, pour démontrer l'Évangile.

Toutefois, ce ne sera pas sans de puissants correctifs. S'il consent à appeler divin ou quasi divin le témoignage de Mercure, des oracles et des sibylles, il commencera par leur faire avouer qu'il n'y a qu'un seul Dieu :

« Αὐτοφυής, ἐδιδάκτος, ἀμήτωρ, ἀστυγελικτος,
Ὀνόμα μὴδὲ λόγῳ χωρούμενον,
Ex se ortus, non edoctus, sine matre, inconcussus
Nomen ne verbo quidem capiendum,

dont eux, les anges, ne sont qu'une faible portion,

. μινρὰ δὲ Θεοῦ μερίς ἄγγελοι ἡμεῖς,
Modica autem portio Dei angeli, nos. »

Les anges, et ceux-ci en particulier, une portion de Dieu ! Non, c'est trop : ils ne sont que des démons, condamnés au feu de l'enfer.

« Δαίμονες οἱ φοιτῶσι περὶ χτῶνα καὶ περὶ πάντων
Ἀκάρκτοι, δέμνεται ὑπὸ παταῖαί μάλιστα Θεοῖς.
Dæmones qui ventitant circa terram et circa mare
Indefessi, domantur sub flagello Dei ¹. »

Et quant aux sibylles elles-mêmes, il ne recommandera point leur témoignage autrement que par les témoignages des auteurs profanes.

Après ces précautions, l'auteur se mettra résolument en marche à travers les champs fécondés par la mythologie, mais sans perdre une occasion de faire flageller le polythéisme par la main de ses propres défenseurs, et de le railler lui-même avec un sel toujours plein d'atticisme, mais pénétrant : « Stultus autem Marcus Tullius, qui C. Verri adulteria objecit : eadem enim Jupiter, quem colebat, admisit ; qui P. Clodio sororis incestum, at illi Optimo Maximo eadem fuit et soror et conjux. »

¹ Divin. Institut., lib. 1, cap. 7.

Son argumentation platt, séduit, entraîne ; les citations des sibylles, d'Homère, d'Horace, de Virgile, de Platon, de Mercure, viennent diaprer ses pages délicieuses, comme des fleurs brillantes dans un champ de verdure, ou des perles et des diamants sur une étoffe précieuse.

Ainsi marchent ses trois premiers livres ; et dans le troisième, dont l'argumentation est nerveuse et serrée, la Sibylle ne reparait plus.

L'auteur aurait dû s'en tenir là ; le surplus est misérable, et misérablement raisonné. Exemple : « His testimoniis quidam revicti, solent eo confugere, ut aiant, non esse illa carmina sibyllina, sed a nostris ficta atque composita. Quod profecto non putabit, qui Ciceronem Varronemque legerit, aliosque veteres, qui Erythræam sibyllam cæterasque commemorant : quarum ex libris ista exempla proferimus : (ce qu'il fallait prouver) qui autores ante obierunt quam Christus secundum carnem nasceretur. » (*Instit.* Lib. iv, cap. xv.)

Et encore si l'auteur avait été sobre de citations sibyllines ! mais tout l'Évangile y passe, et tout néophyte qui l'avait lu, pouvait le reconnaître. Si c'est de la bonne foi, il devint insensé au iv^e livre de son ouvrage ; si c'est de la ruse, elle était maladroite. Nous croyons que c'était de la bonne foi : Lactance s'était fait un système, dont la pensée l'inspire, par lequel il commence et auquel il revient en terminant son livre : Les sibylles, Hystaspe et Mercure sont des prophètes véridiques, mais des prophètes inspirés par le diable ; « Hæc ita futura esse, cum prophetæ omnes ex Dei spiritu, tum etiam vates ex instinctu dæmonum cecinerunt. » (*Divin. inst.* ch. xviii, liv. vii.)

Resterait à s'arranger avec la Sainte Écriture, qui déclare positivement que le démon ne connaît pas l'avenir, et à lever quelques autres objections assez graves ; mais une intelligence qui a pu admettre le millénarisme, est capable de plus d'une extravagance.

3. Saint Ambroise. Saint Ambroise viendrait à propos, selon l'ordre chronologique, pour nous consoler de pareilles rêveries, si le témoignage que nous allons citer, et qui se lit parmi ses ouvrages, était de lui, mais il est moins important : c'est celui du diacre Hilaire (in *Epist.* i ad *Corinth.* cap. ii, v. 12.) « Spiritus mundi hic est per quem arripiuntur fanatici, qui sine Deo sunt. Est enim inter mundanos spiritus potior : unde solet conjecturis quæ mundi sunt

divinare, quem Pythonem appellant. Hic est qui per Sibyllam locutus est, sensum nostrum secutus, locum volens inter cœlestes habere. »

4. Saint Grégoire de Nazianze. Mais le docte saint Grégoire de Nazianze, si justement nommé le Théologien, nous dédommagera du silence de saint Ambroise. Après avoir immolé sans pitié Orphée, Hésiode, Homère, Musée et Linus, il ajoute :

Ἐρμῆς ὁ τρισάριστος ἐμοῖς ἐπέεσσιν ἀρίγοι,
 Οὐδ' ἐθέλων, σταυρὸν δὲ σέβει μέτρισι Σίβυλλα.
 Τῆς μεγάλης θεότητος ἐλκυνόμενοι φελέεσσιν
 Οὐδέν ἐπιστρέφομυ, καὶ εἰ τινος ἄσπον ἴκοιντο,
 Οὐ θέθεν¹.

Mais quoi ! si ce sont des prophéties et qu'elles ne viennent pas de Dieu, où en est la source ? La source en est dans nos livres sacrés, répond le grand docteur ; c'est là qu'ont puisé ceux d'entre les païens qui ont aperçu quelques rayons de la divine lumière :

. . . . Βίβλων δὲ παραβλέψαντες ἐμεῖο
 Οἱ μὲν γὰρ καὶ πάμπαν ἀλαμπίες οἱ δ' ὀλίγον τι
 Ἀστεροπὴν πάλλουσαν ἐσέδρακον ὥκα ὕμμερθεν².

C'est la thèse que nous soutenions tout à l'heure. Et c'est bien de nos modernes sibylles que le docte évêque de Nazianze entend parler, car ce qu'il vient de dire de la croix, s'applique à merveille au trop fameux acrostiche ou à ce vers du VI^e livre :

Ὡς ἔβλον ὦ μακχριστὸν, ἐφ' ᾧ Θεὸς ἐξεταγύσθη³.

N'avait-il pas sous les yeux ou du moins présents à la pensée les vers cités par Théophile d'Antioche, lorsqu'il écrivait ceux-ci

¹ Versibus his nolens faveat ter maximus Hermes,
 Prisca crucis numeris veneretur signa Sibylla.
 Numinis excelsi stimulat si ambo sagittis,
 Ocuis anticipent aliis contingere verum,
 Non valde moveor, nec enim divinitus id fit.

² At quia nostra oculis legere volumina limis :
 Namque alii prorsus caligant carcere cæco :
 At quidam ad tempus lucem videre micantem.
 O lignum felix, in quo Deus ipse pependit.

Ἄνθρωποι θνητοί, καὶ τέκτονες, οὐδὲν ἐόντων,
Μέχρι τινος ψεύσθησι καὶ ἡμαρτίοισιν ὀνείροις¹.

Théophile avait dit :

Ἄνθρωποι θνητοί καὶ σάρκιοι, οὐδὲν ἐόντες,
Πῶς τυχέως ὑψοῦσθε, βίου τέλος οὐκ ἐπορῶντες².

(Voy. Greg. Naz., Lettre à Nemes.)

C'est ainsi que saint Grégoire suit presque partout pied à pied la Sibylle dans tout ce qu'elle dit de l'idolâtrie. Il n'y a de différence, que celle d'un terre à terre perpétuel avec l'élévation d'un esprit accoutumé à la beauté des formes et à la noblesse du langage. La Sibylle, toujours peu éloquente, s'adresse aux idolâtres; l'évêque de Constantinople, d'une main plus ferme, traîne aux gémonies les dieux qu'ils adorent.

C. F. *Sibyll. Proœm.* — Liv. III, vers. 8 — 20 — v, vers. 75 — 85 et Greg. Naz. *ad Nemes.*

5. Saint Jérôme. Saint Jérôme, en ses *Chroniques*, mentionne la sibylle d'Erythrée sous le règne de Romulus, et deux fois la Samienne, qu'il appelle Hérophile, sous le règne de Numa, et sous celui de Tullus-Hostilius.

Il dit dans son traité *Contre Jovinien*, livre 1^{er} : « Quid referam sibyllas Erythræam atque Cumanam et octo reliquas ? Nam Varro decem fuisse autumat ; quantum insigne virginitas est, et virginitatis præmium divinatio ! quod si æolici genere sermonis sibylla Σοφοῦλη appellatur, recte concilium Dei sola scribitur nosse virginitas. » Le saint docteur unit ici deux idées, celles de sibyllisme et de virginité, que la réalité sépare d'un grand intervalle. Les pythies n'étaient guère chastes, et nos sibylles s'accusent elles-mêmes des plus affreux désordres.

6. Saint Augustin. Saint Augustin n'a jamais eu d'idées bien arrêtées au sujet des sibylles. Il en parle souvent, mais toujours en hésitant, quelquefois même peu respectueusement ; plusieurs fois, il prend soin d'avertir que c'est d'après le témoignage d'autrui.

¹ Mortales homines, horum autoresque fabrique
Quæ nihil sunt, semperne insomnia falsa sequentes,
.

² Mortales homines, o qui caro, qui nihil estis,
Vosne adeo efferri, neque finem cernere vitæ !

Ainsi dans son oraison *Contra quinque hæres.*, il parle trois fois de la Sibylle, mais d'après Lactance. Au xviii^e livre de sa *Cité de Dieu* chapitre xxiii^e, il analyse Lactance, et recueille les témoignages sibyllins relatés par celui-ci relativement aux détails de la Passion du Sauveur. A l'occasion du fameux acrostiche, dont il parle si longuement au même lieu, il avoue qu'il l'avait lu d'abord sans y faire attention, mais qu'il en fut beaucoup plus frappé, lorsqu'il l'eut trouvé dans un livre écrit en langue grecque, que le proconsul Flaccien lui affirmait être l'ouvrage de la sibylle d'Erythrée : « Cum de Christo colloqueremur, græcum nobis codicem protulit, carmina esse *dicens* sibyllæ Erythræ. »

Assurément un peu de critique, quel qu'en fût le résultat, ferait grand plaisir au lecteur en pareil cas; mais le saint docteur ne s'en est jamais préoccupé. Lorsqu'il cite, au même ouvrage, un trait de l'ingénieuse fiction d'Apulée intitulée *l'Ane d'or*, la métamorphose en âne d'un jeune homme, qui retrouve sa forme en broutant des roses, il se contente de dire : Vrai ou faux, tel est le récit d'Apulée. « Eodem tempore (scilicet Ezechiaë, Romuli et Osiaë) nonnulli sibyllam Erythræam vaticinatam *ferunt*. Sibyllas autem *Varro prodidit* plures fuisse, non unam. » *Cité de D.*, ch. xxiii, liv. xviii.) « Hoc (Numa) regnante Romæ, et apud Hebræos initio regni Manasse, a quo impio rege propheta Isaïas perhibetur occisus, Samiam fuisse sibyllam *ferunt*. » (Ibid. ch. xxiv.)

« Jam profecto sic vivis ut sis dignus baptismo salutari remissionem præteritorum accipere peccatorum. Nam omnino non est cui alteri præter Dominum Christum dicat genus humanum :

Te duce si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetua solvent formidine terras,

quod ex Cumæo, id est ex sibyllino carmine se fassus est transtulisse Virgilius (non, Virgile n'a pas dit cela, ni songé à ce qu'on lui fait dire) quoniam *fortassis etiam illa vates aliquid de unico Salvatore in spiritu audierat*, quod necesse habuit confiteri. » (*Épître* cclviii, à *Martian*.)

Telles sont les incertitudes du grand docteur, lorsqu'il n'est livré qu'à lui-même. Si on le presse, il rejettera les sibylles au second plan, et daignera à peine y faire attention. Écoutons-le dans son *Exposition* de *L'Épître* aux Romains : « L'apôtre annonce qu'il a été élu pour prêcher l'Évangile de Dieu, promis à l'avance par ses pro-

phètes. (*Rom.* 1, 2). Il dit *ses prophètes*, pour marquer la différence qui existe entre les véritables prophètes et ceux qui ne le sont pas, tels que les prophètes des nations, par exemple la Sibylle, dont le poète a parlé en ces termes :

Ultima Cumæi jam venit carminis ætas.

Or, l'apôtre voulant établir une comparaison entre prophètes et prophètes; et surtout entre l'Écriture sainte et les écritures des nations, qui peuvent bien contenir des témoignages applicables au Sauveur, il a ajouté dans le discours adressé aux Athéniens, dont il est fait mention au livre des *Actes*, *in scripturis sanctis*, afin de mieux déterminer aussi la différence qu'il faut mettre entre écritures et écritures. »

Écoutons-le encore dans sa *Concorde* des Évangélistes (ch. xix et xx) : « S'ils prétendent que la sibylle qui chanta les destins de Rome, était remplie de l'esprit divin, comment ne conviendraient-ils pas que celui qui a annoncé la conversion de Rome et l'éversion de ses simulacres, et qui l'a accompli comme il l'avait annoncé, est encore plus dieu..... Qu'ils cherchent donc dans leurs sibylles ou dans quelque autre de leurs prophètes, s'il est annoncé que le Dieu des Hébreux, le Dieu d'Israël deviendra le Dieu de toutes les nations. »

Fauste, le manichéen, va le forcer à prendre un parti plus décisif. L'hérésiarque disait : Vos écritures juives ne signifient rien pour les païens avant leur conversion, puisqu'ils n'y croient pas, et sont inutiles après; cherchez donc vos preuves dans les écritures profanes.

« Que nous importent, répond le docteur chrétien, les vaticinations de la Sibylle, d'Orphée ou de tel autre écrivain païen? On ne les connaît dans aucune église, tandis que les prophéties des Hébreux sont répandues par tout l'univers. » Plus loin, il ajoute : « Le témoignage que la Sibylle, ou les sibylles, ou Orphée, ou tel autre ont rendu au vrai Dieu, n'est pas à dédaigner, sans doute, mais il faut en user avec prudence, car c'est une arme à deux tranchants, « quippe qui suos congenitiles populos idola et dæmonia colenda partim docere ausi sunt, partim prohibere ausi non sunt. » Mais l'acrostiche l'a séduit. Quoiqu'il n'en prenne rien sous sa responsabilité, il en parle cependant très-longuement et avec affection. Nous l'avions lu d'abord, dit-il, en mauvais vers et de mauvais latin, lorsque l'illustre Flaccien, homme consulaire, aussi éloquent que savant, nous le montra dans un manuscrit grec, contenant les poésies

sies de l'Erythréenne elle-même, disait-il, et traduit par lui en meilleurs termes. Là-dessus il relate les vers, marque l'acrostiche, composé des mots ΙΗΣΟΥΣ. ΧΡΕΙΣΤΟΣ. ΘΕΟΥ. ΥΙΟΣ. ΣΩΤΗΡ; compte les vers correspondants, au nombre de 27, ce qui est le carré de 3 multiplié par lui-même. Il excuse le traducteur, qui n'a pas trouvé moyen de remplacer dans la langue latine la lettre γ de la langue grecque, et fait observer que les initiales des cinq mots grecs forment le sigle ΙΧΘΥΣ, un poisson, véritable image de Jésus-Christ, qui a abîmé sa divinité dans l'océan de notre humanité, sans la diminuer aucunement ni la perdre.

Tout cela est fort ingénieux, digne de l'esprit subtil et mystique du grand docteur, et d'ailleurs connu et vulgaire en ces siècles, mais ne prouve nullement que l'acrostiche n'est pas une prophétie rétrospective. D'ailleurs, il n'est pas complet comme cela; Constantin y ajoutait un mot qui n'est pas superflu, ΣΤΑΥΡΟΣ, la croix. Les Latins ont rendu ce sigle d'une manière plus abrégée et tout aussi complète par le chiffre $\overset{+}{\text{IHS}}$.

APPENDICE AU DEUXIÈME CHAPITRE.

Constantin et le Concile de Nicée.

Cet hommage de saint Augustin envers les sibylles était le chant du cygne. Ce n'est pas qu'on n'en trouve encore de loin en loin quelques mentions dans les écrivains des cinquième et sixième siècles. Ainsi Sozomène (liv. II, chap. 1), en parlant de l'invention de la croix par sainte Hélène, rappelle ce vers :

O lignum felix, in quo Deus ipse pependit,

que les païens eux-mêmes, dit-il, avouent être sibyllin: Pallade, dans la *Vie* de sainte Mélanie, rappelle le jeu de mots Ῥώμη ῥώμη , qu'il dit pareillement être sibyllin. Saint Optat, saint Prosper, saint Jean de Damas et plusieurs autres docteurs ont nommé accidentellement les sibylles, mais leur témoignage cesse d'avoir de l'importance, tant à cause de leur âge, que parce qu'ils n'ont pas prétendu lui en donner eux-mêmes.

Il nous reste à examiner un témoignage beaucoup plus consi-

dérable, que nous n'avons pas rangé parmi les écrits des Pères, parce qu'un tel rang ne convient pas à son auteur, mais qui ne doit pas être passé sous silence : le *Discours* de Constantin au saint Sénat.

Il faut, pour l'apprécier, se souvenir qu'Eusèbe, qui l'a recueilli, ou du moins dans les ouvrages duquel il se trouve intercalé, n'avait personnellement que peu de confiance dans les sibylles; mais qu'il ne pouvait faire moins pour un ami tel que Constantin, auquel il accordait tant de dévouement et d'admiration; ensuite, que ce discours ne fut point *prononcé* devant le concile : le grand empereur y mit plus de dignité et de convenance. Eusèbe a conservé les paroles protectrices, respectueuses et mesurées par lesquelles il fit l'ouverture de la sainte assemblée. Le *Discours* est un essai de littérature philosophique et chrétienne, revu, traduit et corrigé, car l'empereur ne savait pas le grec, ou tenait à passer pour ne pas le savoir, communiqué à la réunion des évêques. Il aurait été superflu, dangereux peut-être aux Pères, de dire ce qu'ils en pensaient; mais ils ne durent pas en penser beaucoup de bien, car ce *Discours*, égal à un livre par sa longueur, est généralement faible de science et de logique. Le latin y est même fort mal traduit en langue grecque, comme on peut s'en convaincre en comparant le texte de Virgile à la version impériale, et notamment le *tu, modo nascenti puero*, et les six vers qui suivent, lesquels se trouvent ainsi rendus : « Lune porte-lumière, adore le nouveau-né, qui introduit la race d'or en place de celle de fer. Celui-ci, régnant, assoupira la douleur de tous les ulcères des mortels et les gémissements des impiétés. »

Mais nous n'entendons pas faire ici de la littérature, ni suivre l'auteur dans ses commentaires exégétiques, théologiques et mystiques. Son travail ne nous appartient que par rapport à l'acrostiche et à la iv^e églogue, qu'un seul mot a fait considérer comme prophétique et extraite des livres sibyllins, quoique rien ne soit plus vain qu'une pareille supposition. Il suffira d'indiquer nettement le sujet que le poète avait en vue, pour faire tomber d'un seul coup les commentaires auxquels elle a donné lieu, soit de la part de Constantin, soit de la part de quelques docteurs qui se sont hasardés avec trop peu de réflexion sur ses traces.

Et d'abord, pour élucider la question, éclairons la position politique de l'auteur de la iv^e églogue.

L'an 713 de Rome, 3^e du triumvirat, Auguste, victorieux de Brutus et de Cassius, donna les terres delà le Pô à ses soldats; le vété-

ran Claudius et le centenier Arius eurent les domaines de Virgile. Asinius-Pollion, Alfenus-Varus et Cornelius-Gallus les lui firent rendre. Virgile, payant la dette de la reconnaissance, célébra Pollion dans les églogues III^e et IV^e, Varus dans les VI^e et IX^e, Gallus dans la X^e. Dans sa prudence, il loua Auguste toujours, et ne perdit aucune occasion de pleurer le meurtre de César. Il remplit le IV^e livre de ses *Géorgiques* des louanges de Gallus; mais lorsque celui-ci eut été obligé de mettre fin à ses jours à la suite d'une conspiration contre Auguste, il les retrancha, et les remplaça par la fable d'Aristée.

L'an 714, arriva le consulat de Pollion et de Domitius-Calvinus. Auguste vit avec dépit Asinius-Pollion, qu'il considérait presque comme un rival, arriver au consulat; il s'en vengea par une mordante satire, à laquelle des amis imprudents conseillaient à Pollion de répondre. Je me garderai bien, dit le consul, d'écrire contre celui qui peut *proscrire*.

La IV^e églogue a pour objet la naissance d'un enfant, arrivée en la même année. Cette naissance n'est pas, comme on l'a supposé, celle de Marcellus, alors dans la fleur de l'adolescence, ni celle d'Asinius-Gallus, fils de Pollion, déjà âgé de plusieurs années, ni de Saloninus, autre fils de Pollion, né cette année même, comme l'a supposé Servius. Oser décerner la succession d'Auguste à un fils de Pollion! Le poète se serait fait chasser de la cour de l'un, et désavouer par l'autre.

Car c'est bien un futur monarque du monde, celui qui s'assiera à la table des dieux, s'y mêlant aux héros, le *magnum Jovis incrementum*, dont l'univers entier, ébranlé sur son axe, salue la naissance. C'est donc un fils d'Auguste; et ainsi seulement peuvent s'expliquer cette *table des dieux*, cette *descendance de Jupiter*, l'invocation adressée à la *chaste Lucine* et le *règne d'Apollon*.

Le passage suivant de Suétone va éclaircir ces mystères: «*Cœna quoque Augusti secretior in fabulis fuit, quæ vulgo δαδερζθρος, in qua deorum dearumque habitu discubuisse convivas, et ipsum pro Apolline ornatum, non Antonii modo epistolæ singulorum nomina amarissime annumerantis, exprobrant, sed et sine auctore notissimi versus:*

Cum primum istorum conduxit mensa choragrum,
Sexque deos vidit, mollia, sexque deas.

Impia, dum Phœbi Cæsar mendacia ludit,
 Dum nova divorum cœnat, adulteria :
 Omnia se a terris tunc numina declinarunt,
 Fugit et auratos Juppiter ipse thronos. »
 (Octav., cap. LXX.)

Or, Auguste eut un fils de Livie, cette même année 714° de Rome; ce fils fut nommé à sa naissance Drusus-Germanicus; il mourut peu après, et ainsi ne répondit point à l'horoscope tracé par le poète courtisan. Le mariage de Livie, alors dans le sixième mois de sa grossesse et femme légitime de Tiberius-Claudius-Neron en même temps qu'amante d'Auguste, la naissance de Drusus, porté d'abord avec solennité chez son père selon la loi, et rapporté avec la même solennité au palais de celui qui l'était selon la nature, causèrent assez de scandale dans Rome, pour que le fait ne dût pas être ignoré des scoliastes de Virgile. Constantin seul, qui avait passé sa vie dans les camps, pouvait ne pas l'avoir appris.

Mais l'expiation du péché, le *scelus nostrum*? Il ne s'agit pas de péché, les Romains de ce temps ne savaient ce que c'était que *péché*; il s'agit de la mort de César, pour lequel le timide poète demande pardon, comme il le demandera de nouveau au 1^{er} livre des *Géorgiques*, par l'épisode

. solem quis dicere falsum
 Audeat.

Et le *Chant cuméen* sur la rénovation du monde! Le chant cuméen reste ce qu'il était à cette époque, un souvenir, un préjugé : Virgile n'avait pas lu le *chant cuméen* ; il avait été brûlé quarante-quatre ans auparavant, et le poète en avait alors trente-trois; il n'avait pas lu davantage le *Chant érythréen*, n'étant pas quindecimvir, et l'eût-il lu, il aurait dû garder le silence. Tout ceci repose sur les préjugés qui avaient cours alors relativement au grand siècle, nommé aussi année platonique, après lequel les événements se reproduiraient tels qu'ils avaient été d'abord; idée représentée par l'emblème d'un cercle, dont le dernier degré ramène au premier, ou plus ingénieusement encore, par l'hiéroglyphe du serpent qui se mord la queue.

Constantin ne se trouvait pas suffisamment honoré de la pourpre impériale, il ambitionnait aussi les palmes de la littérature. Il aimait à poser comme orateur devant une cour adulatrice. Les questions

qu'il traitait de préférence, étaient celles de la théologie et de la polémique chrétienne, nous dit son historien ¹. En tant que littérature, son œuvre a encore quelque mérite dans un rang secondaire; mais la pensée en est souvent défectueuse, et il est à regretter que de grands docteurs, tels que Lactance et saint Augustin, se soient égarés en ce point avec lui, et peut-être sur ses traces, nous venons de le dire.

Nous ne pouvons quitter le sujet, sans indiquer une autre bévue de l'impérial exégète : il suppose que le poète aurait eu connaissance de la mort du Sauveur, lorsqu'il écrivit son églogue ², mais quedes raisons de prudence l'obligèrent à parler en termes voilés, afin de ne pas alarmer les ombrageuses susceptibilités de la cour impériale et du sénat. Or, Virgile mourut dix-neuf ans avant la naissance de Jésus-Christ; ce qui constitue un anachronisme de soixante-dix ans par rapport au consulat de Pollion.

Ce que l'empereur dit de l'acrostiche, n'est pas plus exact. Il affirme que Cicéron avait eu connaissance de cette pièce, l'avait traduite en latin et insérée dans ses ouvrages : *ἡμολόγηται γὰρ Κικέρωνα ἐν τετυχηκότῃ ποιήματι, μετενεγκεῖν τε αὐτὸ εἰς τὴν Ῥωμαίων διάλεκτον, καὶ συντάξαι αὐτὸ τοῖς ἑαυτοῦ συντάγμασι*. Or, dans le dernier ouvrage sorti de sa plume, le traité de la *Divination*, Cicéron convient qu'il n'a pas lu les livres de la Sibylle, puisqu'il dit, *s'il s'y trouve quelque chose de semblable*, « hoc si est in Libris, in quem hominum, aut in quod tempus est? » Il parle même avec un profond dédain de la forme acrostiche, et démontre qu'une telle manière d'écrire des vers, dénote la réflexion et l'art, mais nullement l'inspiration prophétique. Le traité de la *Divination* fut écrit entre le 15 mars 710 de Rome, où César fut assassiné, puisqu'il y est fait mention de la tentative de Cotta, pour lui faire déferer la couronne, peu de temps auparavant, et le 7 décembre 711, où il fut assassiné lui-même par ordre d'Antoine.

Il est apparent que l'empereur avait traduit l'acrostiche du latin en langue grecque, car il omet le 9^e vers, correspondant à la lettre E du mot Christ, qui se trouve ordinairement ailleurs, et presque toujours dans les inscriptions, mais qui ne peut s'ajouter dans la langue latine. Dès la plus haute antiquité, les chrétiens écrivaient ΧΡΕΙΣΤΟΣ, soit pour allonger respectueusement la lettre Ι, contre le

¹ Voy. Euseb. Vie de Constantin, liv. iv, ch. 29.

² Ἠπίστατο γὰρ, οἶμαι, τὴν μακαρίαν καὶ ἐπώνυμον τοῦ Σωτῆρος τελευταίην.

vœu de la grammaire, soit pour quelque autre raison mystique ; toutefois l'usage n'était pas universel, puisque le faux Épiphane, dans son traité des *Mystères des nombres*, veut que ce nom saint s'écrive par sept lettres ; mais cette observation même semble affirmer l'usage contraire.

On ne trouve aucune trace de cette poésie dans les trois premiers siècles chrétiens. Clément d'Alexandrie lui-même, qui a compilé tant de choses bonnes et mauvaises sur les oracles, les sibylles et les origines du christianisme, n'a pas connu celle-ci. Constantin est le premier qui en ait parlé ; c'est lui qui a mis l'acrostiche en lumière. Était-il aussi ancien qu'il l'a cru ?

L'acrostiche se compose de trente-quatre vers, formés sur les initiales ΙΗΣΟΥΣ ΧΡΕΙΣΤΟΣ ΘΕΟΥ ΥΙΟΣ ΣΩΤΗΡ ΣΤΑΥΡΟΣ. Le *Dies iræ*, qui en est une imitation, souvent une traduction plus heureuse et plus poétique que le modèle, en donne un sens à peu près complet. L'acrostiche fut conservé dans la liturgie de beaucoup d'églises jusqu'aux treizième et quatorzième siècles et même postérieurement ¹. Lorsqu'enfin on songea à le remplacer par une hymne plus harmonieuse, le cardinal Malabranca ², auteur de la nouvelle séquence, y inséra dès le commencement un *Teste David cum Sibylla*, qui, ayant fort déplu depuis à la critique, a été, pour cette raison, retranché dans plusieurs diocèses, mais qui était du moins un souvenir d'origine ³.

¹ Voy. Coussemaker, De l'Harmonie au moyen âge. Paris, 1852. On trouve encore l'acrostiche dans l'office de la fête de Noël au Bréviaire de Bourges édité en 1522.

² Le cardinal Latinus Malabranca, neveu du pape Nicolas III, fut promu au cardinalat en 1278.

³ L'acrostiche est une reproduction des passages suivants : Ps. II, 9. — Is., XXXIV, 4 ; XL, 4. — Soph., I, 15. — Eccles., XII, 14. — Matt. XXIV, 29. — Marc., XIII, 24. — II, Petr., III, 7. — Apoc., II, 27 ; VI, 14.

CHAPITRE III.

PRÉLIMINAIRES AUX NÉOSIBYLLINS.

§ 1. Du nombre des livres sibyllins.

Sauf deux témoignages équivoques, que nous allons examiner, il n'a été signalé jusqu'ici que quatorze livres sibyllins. Douze sont connus et publiés; il manque les neuvième et dixième, que personne ne dit avoir vus. Mais s'il est vrai, suivant la pensée du dernier éditeur des Sibylles, et comme d'ailleurs le sujet s'y prête si bien, qu'on doive diviser en trois le huitième, la publication est complète, et il ne faut espérer rien au delà.

D'après Suidas, la seule sibylle de Chaldée aurait composé vingt-quatre livres de prophéties. Mais il ne dit pas s'il faut entendre par là des traités complets, ou seulement des pièces détachées. D'ailleurs, cet écrivain mérite peu de confiance.

Servius (*ad Æneid.* III, 445) semble porter à cent le nombre des livres sibyllins : « Sane sciendum, omnia responsa Sibyllæ plus minusve centum contineri sermonibus. » Le docte cardinal Angelo Mai s'est laissé surprendre à l'apparence de ce texte : « Libros XXIV unius sibyllæ memoratos vidimus, summamque omnium fuisse circiter centum, » dit-il dans sa préface des livres sibyllins (*Præfat. ad edit. princip. libri XIV*). Mais ce n'est pas cela que Servius a voulu dire. Il suffit de continuer la lecture de son texte, pour le mieux comprendre. Il s'agit d'un discours entendu de cent points différents, parce qu'il sort de la caverne par cent issues diverses : « Sane sciendum omnia responsa Sibyllæ plus minusve centum contineri sermonibus : unde Virgilius ait :

Quo lati ducunt aditus centum, ostia centum;
Unde ruunt totidem voces responsa sibyllæ. »

Nous allons dire comment et à quelle époque les huit premiers livres furent rendus publics. L'existence à la Bibliothèque du Vatican des quatre derniers, publiés récemment par le cardinal Mai, était signalée depuis longtemps à l'attention de l'Europe savante. Fabricius les avait mentionnés dans sa *Bibliothèque grecque* (tom. I), et, avant lui, Conrad Gessner dans sa *Bibliothèque universelle*. Le

Père Ceilier (tom. I, chap. v), et d'autres encore sans doute, avaient annoté ces indications dans leurs ouvrages.

§ 2. Éditions diverses et exemplaires manuscrits.

La 1^{re} édition parut à Bâle, en 1445, chez Jean Oporin, par les soins de Sixte Birken (Xystus Betuleius), d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Augsbourg, apporté récemment de Venise. L'année suivante, Sébastien Châteillon, professeur à Genève, en fit paraître une traduction en vers latins à la même librairie. Dans l'intervalle, Marc-Antoine Antimaco, professeur de langue grecque à Ferrare, avait collationné l'édition de Birken avec un manuscrit plus complet qu'il possédait lui-même. Il envoya le résultat de son travail à Oporin, avec une préface anonyme, qu'on prit pour son propre ouvrage; et cet envoi donna lieu à une troisième édition, grecque-latine, publiée à neuf années de là, en 1555, au même lieu par les soins de Sébastien Châteillon, avec la préface, les variantes et quelques corrections d'après le texte de Lactance. La même année, Oporin édita, sous le format in-folio, les mêmes oracles dans la collection des *Orthodoxa*, puis de nouveau en 1569. Ils avaient été insérés dès 1563 dans le supplément à la *Bibliothèque des Pères* de Bini, d'où ils sont passés tels quels dans les autres *Bibliothèques des Pères*. Il serait inutile de les désigner en particulier, puisque c'est toujours la reproduction du même texte.

Dans le même temps, Jean Opsopée, de Bretten, dans le Bas-Palatinate, préparait pour la France une édition enrichie de nouvelles remarques et de nombreux commentaires, que la mort l'empêcha de mettre jour, mais qui parut enfin à Paris, sans nom d'imprimeur en 1599. Celle-ci était restée jusqu'à ce jour la meilleure sous tous les rapports; car il faut faire moins d'attention à celle que Servais Galle, ministre à Harlem, donna à grand fracas au public en 1688, à Amsterdam, avec de longues et fastidieuses dissertations contre le catholicisme, les Jésuites et en particulier le P. Crasset, qui s'était chargé sans nécessité de défendre les Pères de l'Église, qui n'ont guère besoin de l'être, et qui s'en était tiré avec peu de science et d'adresse. Quelques éditions avaient été données à l'étranger, notamment une en Angleterre.

En 1817, le cardinal Mai édita le xiv^e livre à Milan, d'après un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne; puis de nouveau, en

1828, à Rome, dans le m^e tome de la *Nouvelle collection d'auteurs anciens*, le même xiv^e livre avec les trois précédents, suivant les deux manuscrits de la Bibliothèque du Vatican.

Il existe maintenant dix manuscrits connus, ou du moins signalés, mais aucun ne contient les xiv livres ¹; et nous croyons qu'en effet les quatre derniers n'avaient pas fait partie de la collection primitive. C'est un travail *sui generis*, de peu de valeur, sorti d'une seule et même plume, et postérieur, sinon au recueil primitif, du moins à chacune des pièces dont il se compose.

Enfin une dernière édition, dont le 1^{er} volume a paru en 1841, puis une première partie du second en 1853, a été donnée par M. Alexandre, à Paris, chez Didot; la seconde partie contiendra des dissertations sur la matière. C'est un travail à défier le zèle et la science des Bénédictins; ils n'ont jamais fait œuvre de patience plus complète et plus attentive.

L'opinion de tant d'éditeurs savants et laborieux sur l'ouvrage même qu'ils donnaient au public, ne peut manquer de peser d'un grand poids dans la balance; nous l'indiquerons donc brièvement. Tous ont admis l'existence de sibylles et de livres sibyllins parmi les païens; mais aucun d'eux ne s'était posé cette question: Les sibylles dont les noms ont été fameux dans l'antiquité, sont-elles des personnages réels, ou des êtres de raison, sur le compte desquels les prophètes d'occasion ont mis leurs imaginations? Aucun ne se l'est demandé, parce qu'aucun n'avait besoin de la solution pour le travail qu'il entreprenait.

Birken et Châteillon n'ont pas même conçu l'ombre d'un doute sur l'identité des poésies modernes avec celles qui étaient connues et admises parmi les païens. Ils y ont trouvé les indications données par les Pères de l'Eglise, et s'en sont tenus à ce premier aperçu. Opsopée, portant son examen plus avant, y a reconnu des ouvrages supposés pendant les premiers siècles de l'Eglise, et l'a démontré dans une savante préface; la démonstration, du reste, n'était pas difficile. Galle partage entièrement l'opinion d'Opsopée. Le cardinal Mai convient que c'est l'avis presque unanime des critiques modernes, et ne s'en écarte pas: « Qui adhuc supersunt sibyllini libri, eos omnes primis christianæ Ecclesiæ seculis fuisse compositos, critici cuncti prope consentiunt; » (*Prefat.*, tom. III, *Nov. Collect.*) mais

¹ Voy. *Χρησμοί Σιβύλλιακοί*, curante Alexandre, novi Edit. Admonition.

il ajoute, ce qui est vrai, qu'il s'y trouve, mêlés ça et là, des fragments d'antiques oracles purement païens. Le dernier éditeur a porté la démonstration au complet dans les notes multipliées et savantes dont il a enrichi le texte.

§ 3. Les sibylles au moyen âge.

Le moyen âge, qui effleura toutes les matières, ne devait pas manquer de sibylliser aussi un tant soit peu. Cependant l'esprit inventif ne porta guère ses vues de ce côté, soit que le sujet parût trop sacré, soit que les notions recueillies par les Pères, seul thème alors connu, ne fussent pas suffisantes. Nous n'avons rencontré sur notre route que deux fictions véritablement neuves. La première est l'entretien de la sibylle de Cumès avec le roi Tarquin; la seconde, un *Onus Eclesiæ* dont nous parlerons ensuite.

L'auteur de la première suppose que cent chevaliers romains eurent une même vision la même nuit; celle de neuf soleils de diverses couleurs. Sur ce, le roi Tarquin envoya une députation à la sibylle, qui fut reçue à Rome avec de grands honneurs. Les chevaliers l'attendaient à l'entrée de la ville; ils commencèrent par la complimenter sur sa beauté incomparable; mais elle refusa de parler en ce lieu, les conduisit sur le mont Aventin, précédant le monarque, qui avait eu lui-même une vision différente. Là, elle expliqua les neuf soleils de neuf grands changements, qui devaient s'accomplir dans le monde; ce qui nous conduit jusqu'au sixième siècle, époque probable de l'invention. Il serait facile, peut-être, de retrouver l'auteur; nous ne l'avons pas cherché. Le roi Tarquin avait vu une vierge portée sur les nuages, et tenant un fils entre ses bras. La sibylle lui expliqua sa vision de la naissance du Messie et lui parla comme un évangéliste. Elle le laissa à la fondation des nouveaux royaumes chrétiens.

Ce sujet a été commenté et versifié en latin et en français par beaucoup d'auteurs. La vaticination se retrouve dans le *Liber Mirabilis*, considérablement allongée, probablement de la main de Savonarole, et conduite jusqu'au milieu du XV^e siècle ¹. Le roi Tarquin entendit parler alors des Sarrasins, des rois de France, de la loi sa-

¹ On la lit aussi à la suite des œuvres de Bède, où elle mène jusqu'à la fin du monde, qui aurait dû arriver vers le milieu du XVI^e siècle.

lique, et autres choses qu'il ne dut guère comprendre. Puis de transcriptions en transcriptions, son nom à lui-même s'est altéré, et Tarquinus est devenu pour plusieurs écrivains *Tracanus*, *Augustus* et *Trajanus*.

Au *Liber-Mirabilis*, le compilateur écrit en prose. Le même récit se trouve versifié au manuscrit n° 277, fol. 160, de la Bibl. imp. La sibylle s'y appelle en grec Tiburtine, en latin Albunée, elle est fille de Priam. L'auteur, Guillaume Herman, la nomme Buleam, du nom de son métier. Peut-être est-ce une faute de copiste, et avait-il écrit Balaam comme Vincent de Beauvais, qui en parle aussi dans son *Miroir historial*, (liv. xx, ch. xx.)

Il furent dis sibiles
Gentils dames nobiles
Ki orent en lur vie
Esprit de prophecie

Sibile erent nomees
E sages apelees
Tutes femes savantes
Ki erent devinantes
La premiere fu nee
En Perse la citee
La secunde en Libie
E la tierce en Delfie.

La disme sibilla
En maint lius conversa
En grieu fu apelee
Tiburtina Albunee
En latin lapelerent
E Buleam nomerent.

Ceste dist prophecie
Del fiz sainte Marie

A Rome fu mandee
Pur sa grant renommee
Li reis Tracanus.

(Regine sibile. Manusc. 277.)

La vaticination sibylline intitulée *Onus Ecclesiæ*, se conserve à la Bibliothèque de Saint-Georges-le-Majeur de Venise, et est divisée en

sept âges, comme la durée supposée de l'Église. Boissart ¹ en rapporte un fragment. L'auteur a dû s'inspirer des travaux de Joachim, abbé de Flore, si ce n'est Joachim lui-même. Elle commence à l'empire d'Auguste : « Postquam Taurus pacificus (Auguste), sub levi mugitu mundi climata concludet, illis diebus Agnus cœlestis (le Messie) veniet. » Nous nous bornons à ce léger échantillon. L'oracle est court, mais il a trouvé des commentateurs, qui en ont fait un livre. Nous avouons ne pas le comprendre partout, nonobstant le commentaire, et nous ne savons, par exemple, s'il faut prendre à la lettre l'indication relative à la taille du Messie, « habens pedes triginta duos, sexque pollices. » Ce détail indique déjà une date postérieure au viii^e siècle, s'il est vrai qu'on n'a compté par piedset pouces que depuis Charlemagne.

Jean Tzetzes, au xii^e siècle, et Zonare, dès le ix^e, mentionnent un recueil sibyllin qui existait à la Bibliothèque impériale de Constantinople, et dans lequel tous les empereurs qui devaient monter sur le trône, étaient annoncés, avec accompagnement de figures emblématiques.

Iriarte, n^o 2450, signale un semblable recueil à la Bibliothèque impériale de Madrid. Greith, *Spicilegium Vaticanum*, p. 106, indique parmi les manuscrits de la Bibliothèque Christine ², « Sibyllæ verba et carmina, sibyllæ Cumanæ prædictiones, sibyllæ Erythræ vaticinia, sibyllæ Hispanicæ vaticinia, sibyllæ Tiburtinæ præsagia. »

Un auteur plus modeste, n'osant pas vaticiner lui-même, recueillit du moins les indications de Lactance, et les arrangea en dix sixains hexamétriques, qu'il attribua, comme il lui convint, chacun à chacune des dix sibylles. Oporin publia ce petit travail à la suite de l'édition princeps, sous la seule désignation, qu'il les avait extraits d'un manuscrit très-ancien.

L'auteur n'est pas encore connu présentement, mais il doit être ancien en effet, puisque ses oracles ont été admis pour les inscriptions des sibylles de Lorette, sauf un seul, relatif à la Cumane, emprunté à Stratonice, et qu'ils ont servi de base à des travaux analogues. C'est ainsi que font vaticiner chaque sibylle en particulier Benoît-Arrias Montanus, dans ses *Humanæ salutis Monumenta*, Antuerpiæ, 1571 ; Cœlius Rhodiginus (Louis Richieri de Rovigo), dans ses *Anti-*

¹ Voy. De Divinat., art. Erythr.

² Duménil, Hist. de la poésie scandinave, p. 87.

quarum Lectionum, libri xvi, Venetiis, 1516; Thomas Garzoni, dans son *Il Serraglio degli stupori del mondo*, divisé en dix appartements, dont l'un est consacré aux sibylles; Stratonice, évêque de Cumes, dans ses *Collectanea*; Ruilius, Lælius Cleopassus, etc.; et sauf la forme que chacun a cru devoir donner au même oracle, tous s'accordent à peu près pour le fond; il en est de même relativement aux inscriptions qui se lisent sur les monuments. Ainsi, à Lorette, c'est le sixain suivant pour l'Erythréenne :

Cerno Dei Natum, qui se demittit ab alto,
Ultima felices referent cum tempora soles,
Hebræa quem Virgo feret de stirpe decora.
In terris multum est teneris passurus ab annis :
Magnus erit tamen hic divino carmine vates,
Virgine matre satus, prudenti pectore verax.

A Sienne :

De excelso cœlorum habitaculo prospexit Deus humiles suos; et
nascetur diebus novissimis de Virgine hebræa in cunabulis terræ.

A Amiens :

Erythrée de science munie
Dyt au dernier âge que Deyte
Se humiliroit et que seroit unie
Divinité avecq humanité
Ipostatique estant ceste unite
Dont Messyas agnel qui tout pucelle
Gisans sus fain puis sa nativité
Seroit nourry et sa mere pucelle.

Les poëtes firent intervenir les sibylles dans les mystère

Vere pande jam sibylla,
Quæ de Christo præscis signa.
(Mysterium futuarum Virg. ap. Wrigt.)

Hélye, suz l'autorité
Devons entendre sebile
Qui fut royne moult nobile
Et dist qu'un naistroit de fame
Sans corrupcion sans diffame
Lequel Dieu et home seroit
Mort et passion souffreroit.
(Mystère de la Nativ. de N. S. J. ap. Jubinal¹.)

Voy. Duméril, Histoire de la poésie scandinave, p. 87.

On les introduisit même dans les offices de quelques diocèses :

Si non suis vatibus,
Credat vel gentilibus
Sibyllinis versibus
Hæc prædicta.
(Prose de Noël.)

Les beaux arts s'emparèrent aussi du sujet, et furent généralement mieux inspirés que la poésie. On vit les sibylles peintes ou sculptées en marbre dans les plus beaux monuments. Elles étaient à Beauvais sur une vitre et sur la porte latérale de la cathédrale, du côté du nord ; à Amiens, dans la plupart des églises paroissiales et conventuelles, et peintes à fresque dans une des chapelles de la cathédrale¹ ; à Rome, dans les fresques de l'église Sainte-Marie-de-la-Paix, dues au pinceau de Raphaël ; à Auch, sur les vitraux de la cathédrale ; à Sens également sur les vitraux de la cathédrale, dus à Jean Cousin² ; Le célèbre graveur Jean de Bry se surpassa lui-même, pour graver les sibylles qui accompagnent le texte du traité de la *Divination* de Jacques Boissart. On voyait les sibylles peintes dans la cathédrale de Sienne. La Cumane est représentée dans une fresque magnifique à la Bibliothèque du Vatican. Les sibylles qui environnent la sainte Casa de Lorette, demeurent à la sculpture, ce que celles de Raphaël sont à la peinture : c'est-à-dire l'œuvre capitale ; elles immortaliseront le ciseau du chevalier della Porta.

Antoine de Monchi, Democharès de son beau nom, entretenait encore, le vendredi saint 1563, les Pères du concile de Trente, des oracles sibyllins relatifs à la Passion du Sauveur.

§ 3. Travaux et opinions d'auteurs plus modernes.

Qui donc a fait un livre, sans y parler des sibylles ? Nous ne saurions tout compter ; mais nous nous occuperons plus spécialement des travaux sérieux, et nous ne mettrons pas au nombre tant d'articles de commande, qui se lisent dans les dictionnaires, bibliothèques et autres ouvrages plus ou moins encyclopédiques. Nous devons pourtant discerner quelques auteurs qui ont pris la peine d'étudier la question, soit pour l'exposer, soit pour se former à

¹ Voy. Mém. de la Soc. des Ant. de Picardie, t. VIII, année 1846.

² Voy. Alfred Maury, Essai sur les légendes, p. 230.

eux-mêmes une opinion. En première ligne, le savant Onuphre-Panvini, qui recueillit dans son petit traité *De Sibyllis* un grand nombre de passages des auteurs grecs et latins. Il ne paraît pas avoir connu les livres modernes, et ne doute de rien. Jacques Bois-sart, qui parle très-longuement des sibylles dans son traité *De Divinatione*, a beaucoup plus de savoir, d'art et de discernement. Il étudia les livres modernes et leur fit de longs emprunts; il est riche et se fait lire avec bonheur : mais que pense-t-il? L'attribution qu'il fait à chaque sibylle de morceaux choisis çà et là, est purement arbitraire. Gaspard Peucer, dans son traité *De Divinatione*, touche à peine la question, ne connaît pas les livres modernes, et ne doute de rien. Sixte de Sienne, dans sa *Bibliotheca sancta*, livre II, relate sans critique quelques témoignages des Pères, et paraît n'avoir connu en plus que les *Collectanea* de Stratonice.

Le savant jésuite Possevin, dans son *Apparat sacré*, admet les sibylles comme de divines prophétesses. L'autorité des Pères et des auteurs profanes le séduit. Il accepte le prétendu témoignage de saint Paul en leur faveur. Il admire Pierre-Garcias Galarza, qui a pris la peine de conférer les oracles des sibylles avec l'Écriture sainte, et en a montré l'admirable harmonie, ce qui n'était pas difficile, puisque l'une est le texte, et les autres la traduction. Mais quand il vient à considérer les huit livres sibyllins, il convient de bonne grâce que c'est une rapsodie pleine de puérilités, d'erreurs et de fautes, presque en tout postérieure au premier siècle de l'ère chrétienne. Il ajoute même, qu'au lieu de tout imprimer, il aurait été plus expédient de choisir peu de choses de beaucoup, et encore d'annoter les parties conservées. Les huit livres se trouvent ainsi mis à néant comme prophétie. Restent encore les sibylles, leurs auteurs prétendues, mais qui, dépouillées de leur ouvrage, n'ont plus de raison d'être; *nomen sine re*.

Le P. Pierre Canisius, dans son traité de *B. Virgine Maria*, relate les oracles choisis pour le temple de Lorette, qu'il a recueillis, dit-il, d'un très-ancien manuscrit. Tous ces auteurs ont écrit avant la fin du seizième siècle. Une critique plus sévère commence avec le dix-septième, sur les traces du P. Possevin. Baronius, dans son *Apparat*, n° XIX à XXVII, avait aussi admis sans aucune critique les témoignages des anciens, et sans s'occuper des modernes sibyllins, qu'il semble ignorer; mais Casaubon s'élance bientôt sur ses traces (*Exercit. XVI ad Baronii prolegom.*) et, sans aller jusqu'au fond de

la question, démontre du moins que tout ce qu'on allègue au sujet des sibylles, est plein d'incertitudes. Il existe une opinion faite, mais pas de preuves. Si ce qu'on présente comme sibyllin, est authentique, il faut mettre les sibylles avant les prophètes, et expliquer ceux-ci par celles-là. Le paganisme, *temps d'ignorance*, suivant la parole de saint Paul, devient la source de la lumière.

Dupin, dans ses *Dissertations préliminaires sur la Bible*, rejette absolument l'autorité des livres sibyllins, mais sans toucher à la question des sibylles : il démontre toutefois, 1° qu'on ne sait rien de positif sur leurs personnes; 2° que les livres conservés à Rome avant ou après l'incendie du Capitole, ne pouvaient avoir rien de commun avec les oracles connus et cités par les Pères de l'Eglise; 3° que ces derniers sont les mêmes que nous avons maintenant; 4° qu'ils ont été tirés de l'Evangile, et composés vers l'an 150 de l'ère chrétienne. Cette conclusion est celle à laquelle tout le monde arrive, à deux ou trois exceptions près, et cependant elle est fautive dans sa généralité, puisque les livres sibyllins n'ont point été fondus d'un seul jet, comme on est porté à le croire après un examen superficiel.

Dom Ceillier, dans son *Histoire générale des Auteurs sacrés* (tom. I, liv. II, ch. 5), avec une science en apparence plus précise et des allures moins tranchantes, arrive cependant aux mêmes conclusions, ou peu s'en faut. Il considère aussi les livres sibyllins comme l'œuvre d'un seul et même auteur. Le P. Richard, dans son *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques* (art. Sibylles) ne dit rien de plus que ce que tout le monde savait avant lui, et de même tant d'autres, qu'il devient inutile de citer. Les résumés de la science d'autrui n'apprennent pas grand'chose, et les appréciations générales se trouvent presque toujours à côté de la vérité. Blondel (*Sibyl.* liv. II, ch. VII), Dodwel (*Prælect. Cambd.*), désignent pour auteur aux livres sibyllins Hermas ou Montan. Semler (*Nouv. Observ.*) les attribue à Tertullien; Huet, aux gnostiques; Heumann (*Fabricii Bibliot.* tom. I), aux hérétiques.

Mais il n'est pas d'opinion plus singulière, peut-être, que celle du savant Thomas Hyde, dans son *Histoire de la Religion des anciens Perses*; il croit que la Sibylle est le signe zodiacal de la Vierge, et voici ses raisons : Chez les Arabes et les Perses, on dit *sumbula*, un épi, pour désigner le signe de la Vierge; or ce signe coïncide avec le temps de la moisson, et les Chaldéens et les Phéniciens ont

dû en tirer *sibylla* de cette sorte : En hébreu, *sibboleth* signifie un épi ; le féminin des mots en *eth* étant toujours en *a*, il est facile d'en déduire *sibbola*, la glaneuse qui ramasse l'épi. Dans les sphères de l'Orient, la Vierge céleste tient toujours en effet un épi à la main. Mais comme les Grecs ne savaient guère l'arabe ni l'hébreu, ils ont changé de place la double lettre, et *sibbola* est devenu *sibylla*.

La virginité prétendue des sibylles n'est pas plus difficile à expliquer : les peuples de l'Orient, cherchant au ciel leurs indications et présages, la vierge zodiacale devient pour eux un *ἑκυμα* ; or, de la vierge *merveilleuse* à la vierge *vaticinante* il n'y a qu'un pas ; mais comme les vierges vaticinantes sont toutes folles, maniaques, extatiques, et que les folles et les maniaques ne se marient point, il s'ensuit que la Sibylle demeure vierge. « Ne itaque in mysteriosis sibyllarum tenebris diutius hæreatur, in mythologiam veterem urinando, fabularum involucro diu tectas margaritas exspiscati sumus, et ex fictionum umbris clariorem veritatis lucem, ut spero, eduximus. » (*Hist. rel. vet. Pers.*, cap. xxxii.)

C'est une étymologie à ajouter à celles que nous avons indiquées ; avec celle de Guillaume Herman, c'en est deux. Mais arrivons aux écrivains qui ont traité d'une manière spéciale la question des sibylles.

§ 5. Travaux et opinions des critiques.

1° Schmidt. — Erasme Schmidt, professeur de langue grecque et de mathématiques à Wittemberg, fit paraître, en 1618, une dissertation tripartite sur les sibylles. Après avoir défendu faiblement, et en fuyant, les sibylles dans une première thèse, de la même manière les livres sibyllins dans une seconde, il arrive tout à coup dans une troisième à cette conclusion inattendue : donc les livres sibyllins sont des livres divins : « Ex quibus omnibus et aliis plurimis constat, « sibyllina oracula non esse conficta a christianis, sed ipsas sibyllas, « et præcipue Erythræam, auctorem agnoscere. »

Cette conclusion cesse pourtant de surprendre, quand on voit le parti que l'auteur, luthérien fervent et militant, de bonne foi ou par ordre, sait en tirer contre l'Église romaine. Par exemple, cette *Étoile* du second livre, qui doit briller d'un grand éclat aux approches de la fin du monde, est un emblème prophétique de Martin Luther. La

vente de la Liberté dont il y est fait mention, est une manière de dire pour *la vente des Indulgences*, qui se pratique dans l'Église romaine. *L'idolâtrie* dont il nous entretient, n'a jamais été plus flagrante que dans le culte papistique des images. Qui ne conviendra que le *grand Siècle*, annoncé à la ville céleste, μέγας αἰὼν ἑσχατικός ἔσται ἐς πόλιν οὐρανίον, est le premier siècle jubilaire luthérien, qui vient de se terminer sous les heureux auspices du sérénissime électeur de Saxe, Jean-Georges, le David, le Josaphat, l'Ézéchias, le Josias du protestantisme (*textuel*)? Est-ce que la Rome moderne, avec ses pontifes corrompus, ses femmes-pontifes, n'est pas la Babylone, la reine efféminée de la Sibylle? Alexandre VI, et vous Lucrèce et César Borgia, vos ombres ne pouvaient manquer d'être évoquées à cette occasion. Qui ne verrait, dans ces paroles sibyllines, ἦν σοι καὶ βασιλεὺς στόμα δύσμορον ἐξέειπεν¹, l'impur baiser de la mule du pape? Qui ne reconnaîtrait les quinze rois de Rome annoncés par la Sibylle et par le prophète Daniel, en son XII^e chapitre, dans les quinze tyrans qui sont montés sur le siège apostolique, depuis et y compris Alexandre V, jusqu'à Léon X inclusivement, le bourreau de l'illustre martyr Jean Hus; celui sous le gouvernement duquel *saint Luther* a été suscité de Dieu, en 1517, pour réformer l'Église; et dans son successeur, Adrien VI, le détestable prince annoncé par la Sibylle, comme devant porter le nom de la mer Adriatique? A la vérité, la Sibylle avait dit que celui-ci serait étranglé avec une corde de lin²: λίνον αὐτὸν ὀλεῖται; mais si Alexandre VI ne s'est pas pendu comme Judas, le *bienheureux Luther* l'a étouffé sous des feuilles de papier barbouillé d'encre; or le papier est fait de chiffons, qui sont faits de lin. Donc la Sibylle était divinement inspirée, et Erasme Schmidt est son interprète. *Arcades ambo*. « O beatum linum, quo Deus ad tam illustre
« opus in Ecclesia usus est! O beatos nos, si deinceps eodem lino
« eumdem porro urgeamus, premamus, pessumdemus, opprimamus! Possem alia similia plura proferre; sed temporis denegatum spatium; jam nec licet, nec libet. I nunc, et nega libros sibyllinos quos hodie habemus vere fatidicos esse. »

2° Wagner. — « Apollinis se sororem dicit. Si ergo Apollinis, qui est dæmon, ergo non Domini vates. »

¹ In te etiam miserum reges os commacularunt.

² Le dernier éditeur des sibylles a eu tort de corriger ceci; les raisons qu'il allègue ne suffisent pas.

« Intrepide affirmare ausim Sibyllam, si hodie viveret, pro lamia habitam, et secundum Carolinam, imo Mosaicam constitutionem, igni adjudicatum, atque combustum iri. Quod severius, sed ratione solida nixum iudicium cum pace venerandæ antiquitatis latum velim. » (*Inquisitio in sibyll.* Tubing., 1664.)

L'auteur établit que les oracles n'avaient de divin que l'apparence. Il discute la question de l'existence des sibylles, et ne la résout pas. S'il y en a eu, leurs oracles étaient démoniaques ; nous venons de dire à quel supplice il aurait condamné leurs personnes.

3^o Blondel. — (*Des sibylles célébrées tant par l'antiquité païenne que par les saints Pères*, par David Blondel, à Charenton. M. DC XXXXIX.) L'auteur se propose de démontrer la supposition des livres sibyllins, et s'en tire assez bien, quoique d'une façon ergoteuse. Il commente les principaux passages des Pères relatifs à ce sujet, d'une manière assez respectueuse pour un protestant ; s'arrête longuement au discours de Constantin, et commente malheureusement la IV^e églogue. Enfin il arrive à cette conclusion imprévue, qu'Hermias est l'auteur des huit livres, ou peut-être Montan. Cette première partie de son livre contient 128 pages in-4^o. Le surplus, c'est-à-dire les deux tiers, est consacré à combattre les croyances de l'Eglise romaine sur le purgatoire. Il y a de la science réelle, un raisonnement serré en apparence, mais partout noyé dans le sophisme. Galle viendra délayer tout cela dans les flots de sa bile.

4^o Crasset. — Le P. Jean Crasset, jésuite, releva imprudemment le gant (*Dissertation sur les oracles des sibylles*) ; il n'était pas de force à le défendre. Il réfute pied à pied Blondel sur la question des Pères de l'Eglise, sans perdre trop de terrain ; mais quand vient celle des livres modernes, qu'il discute dans sa deuxième partie, il recule de poste en poste, se laisse toujours forcer, et convient que tout est supposé, même ce qu'il essaie de défendre. Il se tire du combat par cette conclusion : « J'en passerai partout où l'on voudra, pourvu qu'on m'accorde ce que j'estime avoir prouvé par des raisons et par des témoignages invincibles, qu'il y a eu des sibylles avant Notre-Seigneur, qui ont prédit sa venue, et qui ont marqué les principales circonstances de sa vie et de sa mort, et de son dernier avènement, qui est la fin que je me suis proposée dans cet ouvrage. » *Telum imbelles, sine ictu.*

5^o Galel. — Ce livre mit Servais Galle, ministre d'Harlem, dans une

grande colère. Il y répondit dans un gros volume in-4° (*Dissert. de Sibyll.* Amstel, MDCLXXXVIII), rempli de science mal digérée, diffuse, farcie d'invectives, d'injures, et ne prouvant rien que ce qui était déjà admis : Il y a eu des sibylles. Elles sont au nombre de dix. Nous ne savons rien d'aucune d'elles. Il ne nous en reste rien. Les livres modernes sont une production apocryphe des deux premiers siècles chrétiens.

6° Pierre Petit. — Deux autres adversaires traitaient la question a d'autres points de vue : le médecin Petit, et le savant Isaac Vossius. (Petri Petiti, *Philosophi et doctoris medici parisiensis de Sibylla*, libri III. Lips. MDCLXXXVI). L'auteur veut prouver qu'il n'y eut jamais qu'une sibylle, celle d'Erythrée ou de Cumès, qui est la même, et qu'elle n'a reçu différents noms, qu'à cause de son séjour en différents lieux. Le livre est savant, habilement conçu, et bien mené à sa fin. Pierre Petit a d'autant plus l'air d'avoir raison, qu'il était plus près de la vérité, n'en étant séparé que de l'épaisseur d'une sibylle. Il se montre pourtant passablement crédule au fait de la divination en général et de l'extase en ce genre particulier. Il dépense, du reste, plus de science profane que chrétienne, et convient, comme tout le monde, que nos livres sibyllins sont un ouvrage controuvé.

7° Vossius. — Le petit traité de Vossius, *De Sibyllis*, dont les sibylles n'occupent qu'une faible partie, ne laissa pas d'attirer une grande attention. L'auteur y soutenait une thèse neuve, en lui donnant une grande apparence de raison, et d'ailleurs le nom du savant chanoine de Windsor était à lui seul une démonstration : les livres sibyllins auraient été composés, sur les prophéties bibliques, par les Juifs d'Alexandrie, trois siècles environ avant la naissance du Messie, et ils étaient connus à Rome au moins vingt ans avant cet événement.

Dans le cours de sa discussion, l'auteur citait les sept vers suivants, dans lesquels il trouvait par malheur une prophétie du triumvirat :

Αὐτὰρ ἐπεὶ Ρώμῃ καὶ Αἰγύπτου βασιλεύσει,
 Εἰς ἓν ἰθύνουσα, τότε δὴ βασιλεία μεγίστη
 Ἀθανάτου βασιλῆος ἐπ' ἀνθρώποισι φανείται.
 ἦξει δ' ἄγνος ἀναξ, πάσης γῆς σκῆπτρα κρατήσων
 Εἰς αἰῶνις πάντας, ἐπειγομένοιοι χρόνοι.

Καὶ τότε Λατίνων ἀπαραίτητος χόλος ἀνδρῶν,
Τρεῖς Ῥώμην οἰκτρῇ μοίρῃ καταδηλίσσονται ¹.

Les deux vers suivants, qui prophétisent immédiatement la fin du monde, seraient venus contrarier son système; il ne les cita point.

Mais Pierre Petit lui fit une réponse à laquelle il ne s'attendait guère, et qui est le plus victorieux de tous les arguments *ad hominem*. On la trouve surajoutée à son traité *de la Sibylle*. Vous reconnaissez, lui disait-il, que ces vers prophétisent le triumvirat, vous proclamez qu'ils étaient connus à Rome vingt ans auparavant, et vous dites qu'ils ont été fabriqués par les Juifs d'Alexandrie; or, ils ne sont pas tirés de la sainte Ecriture, donc les Juifs d'Alexandrie étaient prophètes. Prophètes pour prophètes, j'aime mieux ma Sibylle.

En affirmant que ces vers étaient connus à Rome vingt ans avant l'événement, Vossius s'appuyait sur une donnée qui n'est guère solide : savoir, que l'univers était dans l'attente du grand événement accompli par la naissance du Messie au sein de la nation juive. Il allègue en preuve la iv^e églogue de Virgile et le témoignage de Josèphe. Josèphe, il est vrai, l'affirme, mais le blasphème abominable qui termine sa phrase, doit rendre suspecte l'assertion qui la commence : « Ce qui porta principalement les Juifs à s'engager dans la guerre contre les Romains, dit-il au iii^e livre de sa *Guerre des Juifs*, ce fut l'ambiguïté d'un passage de l'Écriture, dans lequel il est dit qu'on verrait à cette époque un homme sorti de leur pays, τις ἀπὸ τῆς χώρας αὐτῶν, donner des lois à l'univers. » Voilà bien le passage d'Isaïe (ii, 3), *De Sion exhibit lex, et Verbum Domini de Jerusalem*, combiné avec le terme des *Semaines* de Daniel, mais oïez encore une ligne : « Les Juifs l'interprétèrent en leur faveur; mais les plus habiles y furent trompés, car cet oracle concernait Vespasien, qui fut créé empereur, tandis qu'il était encore en Judée. » Que dire

¹ Roma sed Ægypto postquam dominabitur, unum
In populos inolita jugum, tum sancta per omnes
Exsurget populos magni dominatio regis.
Custus enim princeps, qua tellus cumque patescit,
Sceptra per omne geret, sæclis properantibus, ævum.
Tum Romanorum chorus, implacabilis, atrox,
Tres Romam infando partiti fœdere perdent.

(Sibyll. iii, v. 46.)

du Vespasien-Messie, du Juif qui le proclame tel, et de la foi qu'il mérite? Cependant, à vingt-cinq ans de là, Tacite (*Annal*, liv. II) reproduit le passage dans les mêmes circonstances : « Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum litteris contineri eo ipso tempore fore et valesceret Oriens, *profectique ex Judæa rerum potirentur.* » Vingt-cinq ans plus tard encore, Suétone le reproduit à la même occasion (*Vita Vesp.*) « Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio, esse in fatis ut, eo tempore, *Judæa profecti rerum potirentur.* » Voilà bien trois témoignages qui n'en font qu'un, et ce seul témoignage est celui d'un Juif blasphémateur? Méritait-il tant de confiance?

8° Fréret. — La question en était restée là en France, lorsque Fréret crut devoir la rappeler à l'attention du monde savant. Dans un mémoire plein de science, de recherches, d'une discussion serrée, vigoureuse (*Mém. de l'Acad. des Inscr. tom. xxiii*) il établit que les oracles gardés par les païens, n'avaient rien de commun avec ceux allégués par les Pères; que ceux-ci avaient été supposés dans le cours des deux premiers siècles, et que la collection qui nous reste, est une compilation formée de morceaux de toute espèce, assez mal assortis, et dont l'âge est facile à reconnaître aux désignations qui s'y trouvent consignées. L'auteur n'avait fait qu'indiquer ce point à des recherches ultérieures plus approfondies et plus détaillées.

9° Fabricius. — Du côté de l'Allemagne, Fabricius traitait aussi savamment et plus longuement la même question dans sa *Bibliothèque des auteurs Grecs*. L'auteur ne laisse presque rien à désirer sous le rapport bibliographique : il est peu de travaux, même minimes sur la matière, qu'il ne relate ou qu'il n'indique, peu d'éditions totales ou partielles en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, peu d'oracles produits comme sibyllins qu'il ne cite; et ses recherches ont encore été augmentées depuis des travaux de Wolfgang Jæger et de Hales. La partie de la critique est plus faible : Fabricius accepte les appréciations de Blondel, d'Opsopée, de Petit, de Galle, sans se rendre assez compte par lui-même sur le texte sibyllin. Il prend le contre-pied de Vossius, moins savant que lui, mais d'un instinct littéraire beaucoup plus sûr. Voici ses conclusions, toutes acceptables, moins la dernière : 1° Rien de certain sur la personne des sibylles. 2° Les oracles sibyllins répandus parmi les païens, étaient controuvés. 3° Il ne nous reste rien des oracles attribués à la Cumane. 4° Rien de l'Erythrénne. 5° Rien d'aucune

sibylle. 6° Les oracles maintenant connus, ont été supposés pendant les deux premiers siècles de l'Eglise. 7° Leurs auteurs y ont inséré beaucoup d'oracles profanes. 8° Ces auteurs étaient des chrétiens, et non des Juifs.

10° Birgerus Thorlacius. — Birger Thorkelin, professeur de langue latine à l'université d'Hanau, reprit la question en 1815, et essaya de la présenter sous un nouveau jour. Dans un premier mémoire, intitulé *Libri sibyllistarum veteris Ecclesiæ crisi, quatenus monumenta christiana sunt, subjecti*, l'auteur redéfait le travail du compilateur, en démontant pièce par pièce les divers morceaux de poésie dont se composent chacun des livres du recueil. Ensuite, comparant ces pièces une à une avec les mœurs, les usages, les préjugés, les doctrines et les événements contemporains, puis avec l'Ecriture sainte et les livres apocryphes, il tâche d'en déduire la pensée qui les a inspirés, et arrive à conclure que l'hymnologie, la peinture des mœurs, le récit des événements, les moralités, les chants bibliques, la prière, les aspirations de l'espérance, les élévations à Dieu y tiennent plus de place que la prédiction proprement dite. Il prétend que les premiers chrétiens n'avaient pas d'autre but, que de s'édifier mutuellement par ces chants sacrés. Malheureusement le système pêche par sa base; mais le travail contient çà et là des aperçus neufs et d'une vérité apparente, qui méritent de fixer l'attention.

Un second mémoire, intitulé *Doctrina Christiana, qualem libri sibyllini exhibent*, parut en 1817, et fut reproduit dans les *Miscellanea Hauniensia*. Il ne vaut pas le premier, quoiqu'il ait été fait également à bonne intention : l'auteur est meilleur philologue que bon théologien. Le cardinal Maï, qui ne connaissait que celui-ci, lui a accordé un éloge trop peu tempéré : « *Alteram vero in Miscellaneis hafniensibus magna cum voluptate et fructu legi; propterea quod et his carminibus justum pondus honoremque attribuit, eaque ab imperitorum neglectu vindicat, et theologis philologisque demonstrat quatenus ex hoc genere christianarum antiquitatum proficere possint.* » (*Præfat. tom. III Script. veter. nov. collect.*) Nous ne sommes pas aussi satisfait.

Il y a ceci de remarquable, que les *Mémoires* de Thorkelin aboutissent à un hymne pour l'ouverture du jubilé luthérien de 1817, comme ceux de Schmidt à un hymne pour la clôture de celui de 1617. Les sibylles forment ainsi le trait d'union à deux cents ans

d'intervalle entre deux élucubrations littéraires sorties de mains protestantes.

En fait d'écrivains modernes, elles ont été généralement beaucoup mieux traitées par les auteurs protestants que par les auteurs catholiques.

Elles étaient juives.

Le docte Visconti n'eut pas de peine à démontrer que le système de Thorkelin n'était qu'un paradoxe ingénieux, soutenu à bonne intention, mais enfin un paradoxe ; et c'est le dernier écrit sorti de sa plume (*Voy. Journal des Sav.* Mai 1818.)

Tels sont jusqu'ici les travaux les plus importants sur la matière ; il en est un grand nombre que nous n'avons pas mentionnés, parce que la science y est d'emprunt, ou le sujet trop peu approfondi¹.

CHAPITRE IV.

LES QUATORZE LIVRES SIBYLLINS.

§ 1. Date de la collection.

Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer avec précision l'époque à laquelle fut formé le recueil actuel des vers sibyllins. Le compilateur dit simplement dans sa préface : « S'il n'est pas sans quelque utilité de consacrer ses veilles à étudier les livres de la Grèce profane, puisqu'on en retire d'utiles enseignements, à plus forte raison les véritables sages devront-ils accorder leur attention aux écritures divines, nous entendons celles qui ont rapport à Dieu et au salut, puisqu'ils en retireront un enseignement doublement utile, pour eux-mêmes et pour autrui. C'est ce motif qui nous a déterminé à recueillir et à placer dans un ordre méthodique, parce

¹ Voy. Henri de Valois, *Remarques sur l'Hist. ecclés. d'Eusèbe.* — Gérard Vossius, *Traité des poètes grecs.* — Tenneguy Lefèvre, *Vies des poètes grecs.* — Jean Boccace, *Les Femmes illustres.* — Sébastien Barradius, *Concorde de l'histoire évangélique.* — Riccioli, *Chronologie réformée.* — Dom Calmet, *Dict. de la Bible.* Bergier, *Dict. théologique, etc.* — Nous avons rencontré sur notre route les noms, mais seulement les noms de Daniel Closen, Jean Marckius, Jean Christophe Salbach, etc.

qu'ils seront à l'étude et à la connaissance des saintes lettres un accessoire utile, les oracles vulgairement connus sous le nom de sibyllins, jusqu'ici épars et sans ordre, afin qu'ils se présentent avec plus de valeur, lorsqu'ils seront vus dans leur ensemble. »

L'auteur ajoute peu après une courte histoire des dix sibylles, qu'il avoue avoir empruntée de Lactance, mais en y joignant des détails de sa façon, tels que l'étymologie tirée de la langue latine, *σιβυλλα δὲ Ῥωμαϊκῇ λεξι;* le titre de quindecimvir donné à Lactance, qui ne le posséda jamais : *Φιρμιανός, οὐκ ἀθρύμαστος φιλόσοφος, καὶ ἱερεὺς τοῦ προλεχθέντος Καπιτωλίου γένόμενος.* Ces détails, et quelques autres, ainsi qu'un grand nombre d'expressions, lui ont été empruntés par le scoliaste de Platon sur *Phèdre*. Photius, dans ses *Anphiloches*, Suidas et Hesychius les reproduisent également, mais tous en les abrégant, ce qui paraît dénoter la source commune à laquelle ils ont puisé. Or, Photius écrivait avant la fin du neuvième siècle, le scoliaste de Platon lui est antérieur, et Hesychius est mort en 609; d'où il suit que le compilateur des oracles sibyllins aurait pu vivre vers la fin du sixième siècle.

Cependant il est difficile de le rapprocher beaucoup de Lactance, car il aurait su que l'auteur des *Divines institutions* ne fut jamais prêtre du Capitole. Il passa sa jeunesse en Afrique, d'où il fut appelé à Nicomédie comme professeur de rhétorique, et c'est là qu'il reçut la lumière de l'Évangile, dit saint Jérôme, dans ses *Historiens ecclésiastiques*¹.

Le sixième siècle de l'ère chrétienne est donc celui qu'il faut assigner comme date la plus probable; le dernier éditeur des Sibylles l'a pensé également. (Voy. *Ἀνώνυμοι πρόλογος*, p. 10, note 6.)

§ 2. Courtes annotations sur les livres sibyllins.

Ce serait un trop long travail de colliger les erreurs et les puérités contenues dans les livres sibyllins; mais nous devons en présenter au moins un léger aperçu, en faveur de ceux qui n'auraient pas encore renoncé à toute idée d'inspiration. La Sibylle fait dériver le mot grec *ἄδης*, le tombeau, du nom hébreu d'Adam, sous prétexte qu'Adam y descendit le premier. Elle oublie Abel et beaucoup d'autres encore, sans aucun doute.

¹ Voy. Alexandre, *Sybill.* t. I, pag. 9, notes.

. τοὺς δ' αὖ ὑπεδῆξατο ἕδης.
 Ἀθην δ' αὖτ' ἐκάλισσαν, ἔπει πρῶτος μέλειν Ἀδάμ
 Γενεόμενος θανάτιον, γαῖα δέ μιν ἀμφεγάληψε ¹.

Des quatre lettres du nom grec d'Adam, quoiqu'il soit hébreu et n'en compte que trois en cette langue, elle déduit les noms des quatre points cardinaux : l'Orient, l'Occident, le Nord et le Midi.

Αὐτίς δὲ Θεός ἐστ' ὁ πλάσας τετραγράμματον Ἀδάμ,
 Τὸν πρῶτον πλασθέντα, καὶ οὖνομα πλήρωσεντα
 Ἀντολίην τε δύσιν τε μεσημερίαν τε καὶ ἄρκτον ².

Mais ceci n'est que de la cabale, bien connue d'ailleurs, et à laquelle plusieurs Pères de l'Eglise, saint Augustin entre autres (*Tract. IX et X in Joann.*), ont daigné faire assez d'honneur, pour l'accueillir eux-mêmes dans leurs doctes écrits. La Sibylle, à qui ce trait plaisait beaucoup, puisqu'elle l'a inséré jusqu'à trois fois (II, v. 195 et VIII, v. 317), nous en avait donné un avant-goût au 1^{er} livre, v. 141 et suivants, en s'amusant à compter longuement, par syllabes et par valeur numérale des lettres le nom conventionnel de Dieu, qui, selon elle, est de 1697. La langue parlée ne possède, ni dans le grec ni dans l'hébreu aucun nom divin formé de neuf lettres, et celui-ci n'a pu être retrouvé ni deviné. Les alchimistes y ont lu ἀρσενικόν, qui remplit bien les conditions : 9 lettres, 4 syllabes dont les trois premières de deux lettres, cinq consonnes, en tout, 1697.

Elle suppose que le nom de Jésus équivaut à 888, ce qui peut être vrai en langue grecque, mais ne l'est point dans la langue hébraïque, à laquelle le mot appartient.

Ὅκτώ γὰρ μονάδας, τόσας δεκάδας δ' ἐπὶ ταύταις,
 Ἡδ' ἐκχιοντάδας ὅκτώ, ἀπιστοκόροις ἀνθρώποις
 Οὖνομα δηλώσει ³.

¹ Orcus eos cepit, græco qui nomine dictus
 Est Ades, quod primus eo descenderit Adam,
 Expertus mortis legem, terraque repostus.
 (I, v. 80.)

² Ipse etiam finxit manibus tetragrammaton Adam,
 Impositum civem terris, qui nomine solo
 Occasus ortusque refert boreamque notumque.
 (III, v. 24.)

³ Quatuor hunc elementa notant vocalia, et unus

Elle prédit que Rome sera détruite de fond en comble l'an 948 de sa fondation, parce que c'est le nombre de son nom. Si le nom de Rome avait appartenu à la langue grecque, que serait-il arrivé ?

Τρίς δὲ τριηκοσίους καὶ τεσσαράκοντα καὶ ὀκτώ
Πληρώσεις λυκάδαντας, ὅταν σοι δύσμορος ἔξη
Μοῖρα βιαζομένη, τὸν οὖνομα πληρώσασα¹.

Cette date tombait à l'an 195 de Jésus-Christ, deuxième de Septime-Sévère. Ailleurs elle assigne une autre date, 244 ans 6 mois après la bataille d'Actium, ce qui nous reporte à l'an 213 de l'ère chrétienne (XII, v. 234.)

Elle prophétise trois fois la fin du monde par le retour de Néron-Antechrist, aussitôt après la mort de Lucius-Vérus et de Marc-Aurèle. (C. f. liv. V, v. 51 — 144 — 360 —; VIII, v. 65—168; — III, v. 52 et suiv.)

Elle commet jusqu'à trois fois la même erreur de chronologie relativement à la fondation de la ville de Rome, qu'elle retarde d'un siècle, en plaçant la dictature de César l'an 620. (C. f. liv, XI, v. 272; — XII, v. 12; — XIII, v. 46.)

Elle place le mont Ararat en Phrygie :

Ἔστι δὲ τι Φρυγίης ἐπὶ ἡπείροιο μελαίνης
Ἡλίδατον τανύμηκας ὄρος· Ἀραράτ δὲ καλεῖται².

Elle borne la durée du déluge à quarante-un jours :

Καὶ τότε δὴ τοι Νῶε δικαιοτάτος ἀνθρώπων
Ὅγδοος ἐξῆλθεν, δις εἴκοσι καὶ μίαν ἡμέραν
Πληρώσας ὑδάτεσσι, Θεοῦ μεγάλου διὰ βουλᾶς³.

Consona bina sonus : summa est, quam rite docebo.
Quippe octo monadas, totidem decadas, totidemque
Centurias implet, quod gens incredula discat,
Nomen adorandum. (I, v. 328.)

¹ Quadraginta annos complebis terque trecentos
Et super his octo, quum te justissima tandem
Fata tuo miseram completo nomine perdent.
(VIII, v. 148.)

² Est mons in Phrygiæ nigræ felicibus arvis,
Arduus, alta petens, Ararat cognomine dictus.
(I, v. 261.)

³ Prodiit octavus, cultor fidissimus æqui,

Elle transforme Magog en une montagne d’Ethiopie, la plus haute, sans doute, puisque les fleuves de ce pays y prennent leur source, et coulent de là dans deux directions opposés.

Αἱ, αἱ σοι, χώρα Γῶγ ἔδῃ Μαγῶγ, μέσον οὖσα
Λιθιόπων ποταμῶν, πόσον αἵματος ἔχουμα δεῖξῃ¹.

Elle fait dompter par Tibère les Babyloniens, les Perses et les Mèdes, qui vécurent pendant tout son règne dans une paix profonde avec l’empire. Le récit est trop long, pour que nous le rapportions. (Voy. liv. v, v. 20.)

Elle fait dériver le nom des Antonins du mot *Adonai*.

Τὸν μέγα τρεῖς ἄρξουσιν πανύστατον ἡμῶν ἔχοντες,
Οὐνομα πληρώσαντες ἐπουρανίῳ Θεοῖο,
Οὐτὸ κράτος καὶ νῦν καὶ τοὺς αἰῶνας ἄπαντας².

Elle enseigne plusieurs opinions qui ne se produisirent qu’au second siècle, telle que celle qui concerne le retour de Néron-Antechrist, et parmi lesquelles il y en a de fort peu orthodoxes, par exemple, celle qui concerne l’abréviation de la durée des peines de l’enfer aux prières de la sainte Vierge. Origène partagea cette dernière : Dieu devait, disait-il, terminer après quelques siècles les supplices des damnés et fermer l’enfer. Saint Augustin lui en fait reproche au xvii^e chapitre de son xxi^e livre de la *Cité de Dieu*. Le même Père nous apprend, au xxix^e chapitre du xx^e livre du même ouvrage, que des chrétiens, par une fausse interprétation de ces paroles de l’Apôtre saint Paul aux Thessaloniens, « le mystère d’iniquité commence » et suivantes, s’imaginaient que Néron avait été enlevé vivant de ce monde, et reparaitrait en même temps qu’Hénoc et Élie à la fin des siècles. (C. f. liv. II, v. 313-330 — VIII, v. 355.)

Quum bis vicens in aquis atque insuper unam
Noë diem egisset : sic fata suprema ferebant.
(I, v. 280.)

‘ Heu tibi Gog, tractusque Magog, qui dividis amnes
Æthiopum medius, quantum tibi sanguinis instat!
(III, v. 319.)

• Post hunc regnabunt tres ultima tempora habentes,
Implebuntque Dei cœlestis nomina, cujus
Et nunc est et semper erit suprema potestas.
(VIII, v. 65.)

§ 3. Le Proœmium.

Le Proœmium placé en tête des livres sibyllins par Oporin dès la seconde édition, et qui y a justement été conservé depuis, se compose de 87 vers empruntés à Théophile d'Antioche, dans son livre à Autolycus. Il présente une lacune au milieu, dont il est impossible d'apprécier la longueur. Elevé de style et de pensées, simple et concis dans sa marche, il célèbre dignement l'unité et les grandeurs de Dieu, montre l'inanité de l'idolâtrie, la beauté de la justice et les récompenses éternelles qui l'attendent. Lactance en cite quelques vers, saint Clément en rapporte aussi plusieurs dans ses *Stromates* et dans son *Exhortation aux Gentils*, ce qui prouve que cette belle pièce de poésie était très-répandue. Mais de quelle date est-elle, et de quelle main? Les opinions des critiques se partagent. Un Juif seul pouvait dire, ce semble :

Ὅτι Θεὸν προλιπόντες ἀληθινὸν ἀνάον τε
δοξάζειν, αὐτῷ τε ζῆναι ἱεράς ἐκατόμβας ¹.

L'auteur déclare que Dieu ne peut être *engendré*; il insiste sur cette pensée, en disant qu'il ne peut naître à la manière des hommes. Ceci peut frapper à la fois l'idée païenne et le dogme fondamental du christianisme. D'un autre côté il semble faire en terminant un emprunt à l'Apocalypse :

Ζωὴν κληρονομοῦσι, τὸν αἰῶνος χρόνον αὐτοὶ
Οικοῦντες Παραδείσου ὁμῶς ἱριθιλέα κήπον,
Δαινύμενοι γλυκὺν ἄρτον ἀπ' οὐρανοῦ ἀστερόεντος ².

Saint Jean dit en l'Apocalypse : Τῷ νικῶντι δώσω αὐτῷ φαγεῖν ἐκ τοῦ ξύλου

¹ *Æterno quoniam veroque auctore relicto,
Cui decuit laudes et sanctas ferre hecatombas.
(Proœm., v. 20.)*

² *Hi vitam accipient hæredum jure, per omne
Tempus inerrantes Paradisi mollibus hortis,
Et dulcem Cœli panem stellantis edentes.*

τῆς ζωῆς, ὁ ἔστιν ἐν μέσῳ τοῦ Παραδείσου τοῦ Θεοῦ¹; mais est-ce un emprunt ou simplement une similitude? Le dernier éditeur des Sibylles a supposé que l'auteur était un chrétien judaïsant de la fin du premier siècle ou du commencement du second. Cette opinion est conciliante, mais est-elle vraie? Pour nous, il nous semble qu'un chrétien aurait formulé plus nettement sa foi, ou l'aurait manifestée même à son insu. En tant que chrétienne, cette pièce de poésie serait légèrement répréhensible; en tant que juive, elle ne l'est pas, et la fin nous semble très-conforme aux idées judaïques sur le règne temporel du Messie.

§ 4. Premier livre.

Le premier livre se compose de 400 vers, et se divise naturellement en deux parties, qui semblent ne pas être de la même main. La 1^{re} de 325 vers, contient les origines bibliques du genre humain : la création, la chute de l'homme, le déluge, la tour de Babel, et par dessus le déluge de Deucalion. La deuxième expose les traits principaux de la vie et de la mort du Sauveur. La construction grammaticale ne présente pas d'interruption, mais cette énorme lacune historique l'indique, et la 1^{re} partie n'est qu'un commencement de poème historique, fait de main juive, mais tellement mêlé de souvenirs mythologiques, qu'elle a dû être composée par un littérateur auquel la mythologie n'était pas moins familière que les traditions bibliques. Le souvenir qu'il y donne aux *Egregori*, le montre en même temps cabaliste.

Ces *Egregori* ne sont pas les géants du vi^e chapitre de la Genèse : l'auteur réserve ceux-ci pour l'édification de la tour de Babel, avec le nom tout païen de Titans, et la qualification d'enfants de la Terre. Ce souvenir païen n'est pas isolé : le Styx, l'Érèbe, le Tartare, l'Olympe, et l'Achéron, viennent l'égayer de leurs tristes fleurs, mêlées de plusieurs *Sabaoth* judaïques; toutes choses qui n'étaient pas encore inventées du temps de la Sibylle, car celle-ci est la bru de Noé, elle était dans l'arche avec lui, et raconte le déluge comme elle l'a vu de ses yeux. Nous venons de dire qu'il n'a duré pour elle que 41 jours.

¹ Vincenti dabo edere de ligno vite, quod est in Paradiso Dei mei. (Apoc., II, 7.) Vincenti dabo manna absconditum. (Ibid., 17.)

Ἡ γενεὴς ἑκτῆς πρῶτον γένος, ὧ μέγα χάρμα,
 Ἡς ἔλαχο μετέπειτα, ἵτ' ἐκφυγὼν αἰπὺν ὄλιθρον,
 Πολλὰ κλυθωνισθεῖς' ἅμ' ἐνῶ πόσει καὶ θαέρουσιν,
 Ἡδ' ἐκυρῆ Σ' ἐκυρῆ, ὁμολύμοισι τε παθοῦσα¹.

Constantin, dans son *Discours* au saint S'nat, fait mention de ce passage, et l'attribue à l'Erythréenne. Si un tel témoignage n'en constate pas l'authenticité, il en constate du moins l'existence au commencement du iv^e siècle. Cependant, le dernier éditeur des Sibylles croit le livre postérieur aux sept autres, et suppose qu'il n'a été placé en première ligne, que parce qu'il contient les origines du genre humain; nous le croirions plus volontiers antérieur au christianisme, du moins la première partie.

Nous ne la quitterons pas, sans annoter une circonstance importante : savoir, que Noé connaissait le rire sardonique plus d'un millier d'années avant la fondation de la ville de Sardes, et qu'il en parla aux hommes antédiluviens, comme s'ils avaient pu le comprendre.

Σαρδόνιον μείδημα γελίσσετε, ὅποταν ᾗξη
 Τοῦτο, λέγω, τὸ Θεοῦ φοβερὸν καὶ ἐπηλυτον ὕδωρ¹.

La seconde partie nous montre le temple de Jérusalem détruit, les Juifs emmenés en captivité, les révoltes et les guerres intestines qui vinrent désoler ensuite le pays, et en particulier les restes de la malheureuse nation; sans parler encore de la seconde Jérusalem construite par Adrien, ni du temple d'idoles élevé au lieu du crucifiement. Or cependant, l'auteur est chrétien, il versifie les principaux traits de la vie et de la passion du Sauveur; il sait même le symbole des apôtres, dont il expose un article, en l'accompagnant de sa glose.

¹ O ævi sexti gens prima! o magna voluptas,
 Qua perfusa fui, postquam discrimina mortis
 Effugi, jactata meo cum conjuge, necnon
 Et socer et socrus, glos utraque, levir uterque.
 (I, v. 287.)

² Non fletis, duri, inter vos! ridetis, inepti!
 Sardonium risum ridebitis, horrida quando
 Illa repens effusa ruet divinitus unda.
 (I, v. 182.)

. Ὅπότεν Ἀἰδωνέος οἶκον
 Βήσεται, ἀγγέλων ἐπανάστασιν τεθνηϊῶσιν¹.

Aurait-il manqué de parler de ces dernières et importantes circonstances, si elles avaient déjà été accomplies; d'autant plus qu'il indique le déicide commis par la nation juive, comme la cause de ses malheurs? On peut donc placer la composition de ce fragment, auquel il manque un commencement, dans les trente premières années du II^e siècle ou à la fin du premier.

§ 5. Deuxième livre.

Rien de plus mêlé que le second livre. Il débute par une courte invocation, qui semble le rattacher au premier, dont il n'est pas cependant la continuation. Elle doit appartenir au compilateur.

Le récit commence au 6^e vers, d'une manière abrupte, par les foudres et les tempêtes qui suivront on ne sait quoi, et ouvriront le dixième âge du monde par la ruine de Rome aux sept collines. Il y a une interruption après le 20^e vers. Au 21^e, commencent les malheurs de la fin du monde et les signes du dernier jugement; puis, au 56^e, un fragment de Phocylide, qui se prolonge jusqu'au 149^e, et interrompt d'une manière malheureuse le récit de la sibylle. Elle en était à comparer les luttes des martyrs avec celles des jeux isélastiques institués par Trajan² :

Καὶ τότε γὰρ μέγας... ἀγὼν ἐισελαστικός ἔσται
 Εἰς πόλιν οὐρανίον, οἰκουμένικὸς δὲ τε πᾶσιν
 ἔσσεται ἀνθρώποισιν, ἔχων κλέος ἀθανασίας³.

¹ Perfossusque latus calamo, tres unde per horas
 Nox tenebrosa die medio monstrosaue fiet;
 Tunc hominum generi magnum Salomoniam signum
 Templā dabunt, stygias ipso penetrante sub umbras
 Ut jucunda ferat defunctis omina vitæ.

(1, v. 375.)

² Voy. Plin. Lit. 119 et seq.

³ Tunc etenim certamina erunt iselastica magna
 Per terras, quis ovans cœli ingrediatur in arcem.
 Omnis ubique pari studio immortalia propter
 Præmia contendet populus, victoria quando
 Accendit præclara animos.

On remarquera dans ces vers le mot *œcuménique*, qui ne peut non plus remonter plus loin que le second siècle.

Des luttes des martyrs, elle se retrouve aux signes du jugement, à l'Antechrist. Elle assaisonne ses descriptions de sentences littéralement traduites de l'Évangile, telles que celles-ci : « Bienheureux les serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera vigilants ; malheur en ces jours aux femmes enceintes et à celles qui allaiteront. » L'embrasement du monde termine le tableau.

Sur les ruines fumantes, apparaissent Michel, Gabriel, Raphaël, Uriel, ange de la cabale et du livre d'Hénoc, auquel plusieurs manuscrits ajoutent Eromiel, Saniel et Hazaël, également cabalistiques ; ils font la résurrection, et conduisent les hommes au jugement. L'enfer s'ouvre, les méchants y descendent ; beaucoup demandent grâce, mais en vain : la grâce était donnée pendant les sept derniers siècles du monde, surajoutés, à la demande de la Vierge, en faveur des pécheurs pénitents.

Les saints, purifiés dans un bain de feu par la main des anges, habiteront désormais un monde renouvelé, une terre rajeunie, sur laquelle ils seront toujours heureux. Ils prieront pour les damnés ; Dieu exaucera la prière, et ceux-ci reviendront habiter avec les saints.

Cette opinion a été condamnée dans Origène, et se trouve là comme pour indiquer la date de la composition du livre. Tout ceci sent les idées juives sur le règne temporel du Messie, beaucoup plus que le millénarisme.

Mais la Sibylle ! que deviendra-t-elle au milieu de tous ces damnés ? Elle immiséricordieuse, adultère, scandaleuse, sans foi et sans loi, sciemment et volontairement coupable de tous les crimes ! Elle demande grâce, l'obtiendra-t-elle ? Cette chute, on ne peut plus disgracieuse, nous éloigne considérablement de la bru de Noé, des idées des Pères sur l'inspiration divine des sibylles et en particulier de celle de saint Jérôme, qui croit que le don de prophétie fut la récompense de leur virginité.

Outre l'interruption que nous avons signalée et le long fragment de Phocylide, ce II^e livre doit encore être divisé après le vers 154, où commence la description de la fin des temps, événement annoncé par la naissance d'enfants à cheveux blancs.

Ἐκ γενετῆς παῖδες πολιοκρόταφοι γηγᾶντες¹.

¹ Infantes canis nascentur crinibus... (v. 155.)

Ce dernier morceau de poésie est complet en son genre, il coule d'un seul trait jusqu'à la fin. L'auteur ne signale encore que deux ordres dans l'Eglise, des prêtres et des diacres, ce qui indique une haute antiquité; mais il leur adresse des reproches qui ne conviendraient qu'à des temps beaucoup plus modernes. A une pareille époque, ils ne peuvent provenir que d'un ennemi de l'Eglise, et l'auteur doit être un origéniste. Il se trahit, de plus, à d'autres traits comme Juif de nation.

Ἰδ' ὅποσοι δολίοις καὶ ἀναιδέσιν ἀμφιπροσώποις
Πρεσβύτεροι, γεραιοὶ τε δίκονες εἰσορόωσιν,
Αἰδόμενοι κρίνουσ', ἀδίκως ἐτέρουσι ποιῶντες,
Ψευδαπάζεται, φήμῃσι πεπειθμένοι, αὐτὸρ ἑόντες
Παρδαλίων τε λύκων ὀλωότεροι, ἔδῃ κέκιστοι¹.

§ 6. Troisième livre.

Le III^e livre compte 828 vers. Il se compose de deux fragments qui ne sont ni de la même main, ni de la même époque.

Le premier a 96 vers, et est coupé par deux lacunes. Il commence par une introduction de 8 vers, qui le rattache à quelque autre poésie, peut-être au *Proœmium*, mais non aux livres précédents, dont il n'est pas la continuation.

Les 88 vers qui suivent, sont probablement une substitution. L'auteur est chrétien. Sa première pensée se porte vers l'idolâtrie, dont il démontre la vanité; la seconde, vers les crimes dont l'univers est inondé. Il passe de là à la naissance du Messie, après la conquête de l'Égypte par les Romains; puis, à la fin du monde, car le Messie est venu clore la série des siècles, *ἐπαιγομένοιο χρόνοιο*. Le signe qui précédera cette suprême catastrophe, sera le règne de trois princes associés,

Τρεῖς Ῥώμην οἰκτρη μοίρῃ καταδιχάζονται².

1 . . . Et qui duplici sub fronte decentes
Presbyteri, sanctoque diaconus ore verendus,
Quæ damnant aliis, ipsi fecere priores,
Fidentes famæ, et pardis pejora lupisque
Pectora gestantes ovium sub pelle dolosa.
(II, v. 264.)

2 Tres Romam infando partiti fœdere perdent.
(III, v. 52.)

Nous ne saurions dire pourquoi l'idée de cette trinité humaine, portant un nom que les Grecs prenaient pour le nom de Dieu même, *Antonini*, *Adonai*, s'adjoignait dans leur esprit à celle de la fin du monde ; mais elle se reproduit à plusieurs reprises. Après le règne simultanément des trois Antonins, que l'auteur a vu, puisqu'il en parle, mais dont il n'a pas vu la fin, le retour de Néron-Antechrist et les plus épouvantables catastrophes ; puis le règne de la femme apocalyptique ¹, vieille et veuve, qui recueillera toutes les richesses de l'univers, et les jettera dans la mer ; la chute des astres, l'enroulement du ciel sur lui-même *καθάπερ βελίον* ², l'incendie universel et le jugement général.

Le second poème, qui eut d'abord une autre introduction, se compose de trois chants. L'auteur est un Juif d'Alexandrie, contemporain de Ptolémée-Philometor : les indices les plus clairs ne permettent pas de s'y tromper.

Théophile d'Antioche cite 12 vers du 1^{er} chant, qui en a 198. Josèphe en rapporte un passage à l'appui du récit biblique relatif à la tour de Babel. (*Ant.*, I, ch. vi.) Eupolème et Abydène, cités par Eusèbe (*Præpar.*, ix, chap. xiv et xvii), semblent y avoir emprunté le même détail, si toutefois ce n'est pas l'inverse, car il est difficile de déterminer l'âge de ces deux auteurs ; toutefois, ils ont de commun avec la sibylle cette particularité extrabiblique, du renversement de la tour par les vents. Aussitôt après, l'auteur, qui commence à ce point son récit, se jette dans la théogonie d'Hésiode, qu'il prend pour de l'histoire, et expose à sa façon. Il indique pour le nom divin de Jupiter une plaisante étymologie, qui serait une puérilité, si elle n'était une raillerie à l'adresse des idolâtres.

Τοῦνεκά οἱ Δι' ἐπωνομάσανθ', ὅτι οἱ διαπέφυθη ³.

Après le règne des dieux, vient l'histoire non moins fabuleuse des peuples antiques, au milieu desquels le peuple juif prend une trop grande place. L'histoire de Rome commence, et celle de ses déprédations aussi ; mais Rome n'ira pas plus loin, elle va succomber :

¹ Voy. Apoc. ch. xvii et xviii.

² Voy. Is., xxxiv, 4. — Apoc. vi, 14.

. . . Sed enim nisu regina secundo
Fetum enixa marem, clam, nec mora, misit alendum
In Phrygiam, quo juratos tres ire ministros

μετὰ δ' ἔσσεται ἀνδράσι κείνοις πτόμα; puis celle des Lagides, qui se continue jusqu'au septième prince de ce nom, et s'arrête,

Ἄχρι πρὸς ἐβδομήτην βασιληΐδα, ἧς βασιλεύσει
Αἰγύπτου βασιλεὺς, δὲ ἀφ' Ἑλλήνων γένος ἔσται¹.

L'auteur lui-même s'arrête, pour reprendre haleine, ne pouvant aller plus loin; seulement il jette en deux vers une vague prophétie sur le glorieux avenir de sa nation, qui devait commencer aussitôt, et qui ne commença point du tout. Les Juifs battaient des mains à toutes les révolutions qui éclataient en Asie, à tous les malheurs qu'ils venaient accabler leurs oppresseurs, parce qu'ils en espéraient toujours leur délivrance, et croyaient y voir poindre l'aurore de leurs glorieuses et temporelles destinées. Dieu avait d'autres desseins.

Arrivé à ce point, où l'histoire lui manque, notre auteur se replie sur lui-même, et recommence ses oracles à la chute des Titans. Il donne un souvenir à toutes les grandes révolutions des peuples primordiaux, reprend l'histoire de la nation juive à la vocation d'Abraham, et la continue jusqu'à la reconstruction du temple après le retour de la grande captivité. Là s'arrête le premier chant.

Le second commence par une nouvelle invocation, de huit vers comme la première, et se compose de 184 vers en tout. On y voit d'abord un abrégé des prophéties de Jérémie et d'Isaïe, d'Ézéchiël et autres prophètes juifs contre Babylone, l'Égypte, l'Éthiopie, la Libye; puis un résumé des tremblements de terre qui ont renversé un grand nombre de villes d'Europe et d'Asie; une prédiction contre Rome, qui rendra trois fois plus de richesses à l'Asie, qu'elle ne lui en a ravi, et en recevra vingt fois plus de maux qu'elle ne lui en a fait; les prophéties païennes en jeux de mots dont nous avons parlé, et enfin la peinture d'un siècle d'or pour l'Asie et l'Europe, sans doute lorsque la Judée sera reine de l'univers.

De là nous retournons aux conquêtes d'Alexandre, à celles de Cyrus, puis à la guerre de Troie et à Homère, qui a employé pour la chanter, le plagiaire qu'il est, les vers même de notre sibylle,

Cum puero jussit : dixerunt hinc Δία Græci
Translatum infanтем. (III, v. 137.)

. . . Proles dum septima regnet
Ægypti regum qui græca ab origine surgent.
(III, v. 192.)

ceux que nous lisons ; puis viennent un grand nombre de détails locaux sur les villes et les républiques de la Grèce et de l'Asie-Mineure, et enfin le *delenda Carthago* du rigide Caton.

Il y a quelques passages qui paraissent avoir été ajoutés par une main plus moderne ; cependant comme il est difficile de se rendre de toutes choses un compte exact, on ne saurait l'affirmer. Mais l'auteur, le véritable auteur, était contemporain de Philometor ou de Physcon au plus tard, puisqu'il marque au septième règne des Ptolémées la fin de leur empire, qui n'y finit point.

Ἐβδομήτη γενεῇ βασιλέων· καὶ τότε πάσῃ¹.

Le troisième chant commence aussi par une invocation, mais celle-ci n'est que de trois vers. Nous en donnerons une courte analyse : d'abord une imprécation contre la Phénicie ; est-ce une haine de Juif, ou une allusion aux conquêtes d'Alexandre ? l'auteur le savait ; des imprécations contre la Crète, la Thrace, Gog et Magog, celle-ci rappelle Ézéchiël, mais Ézéchiël est plus explicite ; une prophétie retrospective des premières guerres des Romains dans la Grèce ; l'auteur en est témoin, il se trahit en donnant la date : « Il y a, dit-il, ô Grèce, quinze cents ans et plus, que tu obéis à ces rois qui t'ont enseigné l'idolâtrie, sois châtiée maintenant. » C'est encore la date du règne de Ptolémée-Philometor :

Χίλια δ' ἔστ' ἔτεα καὶ πένθ' ἑκατοντάδες ἄλλαι,
Ἐξ οὗ δὴ βασιλευσαν ὑπερρίαλοι βασιλεῖς
Ἑλλήνων, οἱ πρῶτα βροτοῖς κακὰ ἡγεμόνευσαν. (v. 551.)

L'espoir de la résurrection de la nation juive reparait aussitôt ; l'idolâtrie tombe par tout l'univers, Jérusalem devient la métropole du monde. Et comment en serait-il autrement ? voilà que le septième, nombre mystérieux, le septième prince de race grecque domine en Égypte : or, un grand prince d'Asie, Antiochus-Epiphanes, le nom seul y manque, vient ravir les richesses de l'Égypte et livrer ses idoles aux flammes. Viens donc, ô homme de quelque contrée que tu sois, offrir des sacrifices à Jérusalem, et y amener de saintes hécatombes ! Il y aura auparavant de grandes im-

¹ Septima quum regum stirps venerit : hæc tibi meta.
(III, v. 318.)

molations de peuples, mais enfin Dieu établira son règne, et la nation qu'il aime dictera des lois à l'univers.

Καὶ τότε δὴ νῆσοι πᾶσαι πόλεις τ' ἐρέουσιν,
Ὅππόσον ἀθάνατος φιλεῖ τοὺς ἀνδράς ἐκείνους.
Πάντα γὰρ αὐτοῖσι συναγωνιᾷ, ἡδὲ βοηθεῖ,
Οὐρανός, ἡλιός τε θαλάσσης, ἡδὲ σελήνη¹.

Cette douce pensée, fleurie des plus belles expressions et entourée des suaves peintures qui découlèrent jadis du pinceau d'Isaïe, peignant le retour de la captivité et le règne spirituel du Messie, remplit les 118 derniers vers. Ce petit poème, qui n'est pas un chef-d'œuvre peut-être, ne laisse pas cependant d'être remarquable, et contient de nombreuses beautés, quoique d'emprunt.

Mais qui donc parle ainsi ? C'est la sibylle de Babylone, celle qui fut dans l'arche avec Noé, celle que la Grèce menteuse dira native d'Erythrée, fille de Circe et de Gnostus ; celle dont la Grèce ne comprendra pas d'abord les oracles, mais qu'elle sera forcée d'admirer plus tard, en voyant leur accomplissement.

Nous serions heureux, en acquit de nos dettes, de faire accepter ici au docte M. Alexandre, auquel nous faisons plus d'un emprunt dans cette dernière partie de notre travail, une correction, qui rendrait le texte conforme à celui de Virgile, *Deiphobe Glauci*, et qui expliquerait l'épithaphe relatée par Pausanias, où la sibylle est dite fille d'un triton, πατὴρ δ' αὐ κητογόγιοι, ce serait de substituer Γλαυκοῖο à Γνωστοῖο πατὴρ : Glaucus, fils de Neptune et de Naïs, était un pêcheur de la ville d'Authédon, qui tomba dans les flots et fut changé en dieu marin.

§ 7. Quatrième livre.

Le quatrième livre se compose de cent quatre-vingt-quatre vers. L'auteur, aux yeux de plusieurs critiques, serait chrétien ; nous ne le croyons pas. Mais chrétien ou non, il était Juif, et vivait en l'an

¹ Et tunc attonitæ clamabunt insulæ et urbes :
O quali gentem hanc Deus amplexatur amore,
Cui bona cuncta dedit, cui se submittere jussit
Cælum ipsum, solisque jubar, lunamque nitentem !
(v. 710.)

79 de l'ère chrétienne; il conduit sa prophétie jusque-là, et l'y termine avec une précision remarquable. L'incendie du temple de Jérusalem en l'an 70, le tremblement de terre de l'île de Chypre en 71, la grande éruption du Vésuve en 79, considérée comme une vengeance céleste du crime des Romains envers la nation juive, puis le retour prochain de Néron et la fin du monde; tel est le dernier mot de la sibylle :

Εἰς Συρίην δ' ἤξει Ῥώμης πρόμος, ὃς πυρὶ νηὶν
 Συμφλέξας, πολέμων πολλοὺς δορὶ ἀνδροφονήσει,
 Ἰουδαίων δ' ὀλέσει μεγάλην χθόνα εὐρυέγγυαν.

Καὶ τότε δὴ Σαλαμίνα, Πάφον δ' ἅμα σεισμὸς ὀλέσσει,
 Κύπρον ὅταν περίκλυστον ὑπερκλονέῃ μελαν ὕδωρ.

Ἀλλ' ὅπότεν χθονίης ἀπὸ ῥωγάδος Ἰταλίδος γῆς
 Πυρρὸς ὑποστρέψας εἰς οὐρανὸν εὐρὺν ἰκάνῃ,
 Πολλὰς δὲ φλέξῃ πόλιας, καὶ ἄνδρας ὀλέσσει,
 Πολλὴ δ' αἰθαλόεσσα τέφρη μέγαν αἰθέρα πλήσει,
 Καὶ ψεκάδες πίπτωσιν ἀπ' οὐρανοῦ, οἷά τε μιλτος,
 Γινώσκειν τότε μῆνιν ἑπουρανίοιο Θεοῖο,
 Εὐσεβέων ὅτι φύλον ἀναίτιον ἐξολέκουσιν.

Εἰς δὲ δύσιν τότε νεῖκος ἐγειρομένου πολέμοιο
 Ἡξει, καὶ Ῥώμης ὁ φυγάς, μέγα ἔγχος αἰείρων,
 Εὐφρήτην διαβάς, πολλαῖς ἅμα μυρίζσ' ἀνδρῶν ¹.

¹ Tum dux in Syriam veniet Romanus, ut altum
 Incendat facibus templum, civesque trucidet,
 Et Judæorum florentem diruat urbem.

At Salamina Paphumque simul tremor obruet ingens,
 Quum circumfuso nabit sub gurgite Cyprus.

Sed quum disruptis Italia tellure cavernis,
 Manibus ex imis ad cælum flamma redibit,
 Exuretque urbes multas, hominesque necabit,
 Æthereos implens cinere et fuligine campos,
 Et minio similes guttæ labentur ab alto :
 Tunc homines noscant præsentem numinis iram,
 Et merito, quoniam genus occidere piorum.

Surget in occiduas belli vis maxima gentes,
 Quum Roma profugus stricto rex ense redibit
 Impius, innumeris trajecto Euphrate catervis.

(IV, v. 122.)

L'auteur exhorte ensuite les Romains à réparer leurs injustices envers la nation Sainte, sinon le ciel les punira, le monde prendra fin. Or voici le signe qui annoncera la fin du monde, car ici deux idées se confondent ou s'absorbent l'une l'autre : On verra le soleil environné de glaives flamboyants à son lever, puis on entendra le son des trompettes, la terre retentira de bruits caverneux, le feu s'allumera sur tous les points du globe. Dieu rendra la vie aux ossements consumés, le jugement se fera, les méchants seront ré-inhumés, et les bons établis à toujours sur une terre purifiée par les flammes.

Voilà ce que Thorlacius appelle un monument de la piété chrétienne, ce que M. Alexandre reconnaît pour l'œuvre d'un chrétien ; et telle est l'œuvre dont les onze derniers vers ont été empruntés par l'auteur des *Constitutions-Apostoliques*, ou des *Additions aux Constitutions*, ce qui ne serait pas la même chose. Pour nous, avouons-le sans détour, nous sommes moins clairvoyant ou plus difficile.

L'auteur des *Constitutions*, Lactance, saint Clément d'Alexandrie, saint Justin ont cité, il est vrai, des passages de ce petit poème ; mais ils ne le considéraient pas comme chrétien.

On essaie inutilement de déduire des derniers vers le millénarisme, car il ne s'agit pas du règne de mille ans du Christ sur la terre, il n'est question dans tout l'ouvrage ni de Christ, ni de rédemption ; c'est le règne perpétuel de la nation juive dans un monde rajeuni, après que les méchants, jugés et condamnés, auront été une seconde fois enterrés. L'auteur l'avait exprimé non moins clairement dès le vers quarantième et dans les vers suivants.

Nous avons omis de dire, que les cent-quinze premiers contiennent l'histoire abrégée du genre humain jusqu'à la fuite de Néron au delà de l'Euphrate, et quelques déclamations contre l'idolâtrie.

§ 8. Cinquième livre.

Le cinquième livre sibyllin compte cinq cent trente vers. Il y a une lacune après le quatre-vingt-douzième et de nombreux fragments de vers, soit à dessein ou non. L'auteur a trempé ses pinces dans les plus sombres couleurs ; le sujet le comportait de

reste, puisque c'est le retour de Néron et la peinture des derniers malheurs du monde, alors prêts à commencer. Ce ne sont que batailles sanglantes, torrents de flammes, tremblements de terre, engloutissements de villes, campagnes désertes, nuées de sauterelles, déluges, pestes et autres accompagnements; et tout cela pour venger la destruction de Jérusalem et du temple. Car la sibylle est un Juif d'Egypte, animé du patriotisme le plus ardent et le plus exclusif, et qui attend son Messie, pour mettre l'univers à la raison. Du reste, comme tout est prophétique, à la différence des livres qui précèdent, on ne saurait trop se rendre compte, ni l'auteur non plus, peut-être, si Néron précédera le Messie ou si le Messie précédera Néron. Quoi qu'il en soit, le livre finit comme il devait finir, par la fin du monde. Mais c'est un gigantesque pêle-mêle d'astres et de signes qui ruent, qui se heurtent, qui se mordent, qui se précipitent tour à tour. Quand les deux renards se dévorèrent l'un l'autre, il resta du moins une queue; ici il ne reste rien, car le Ciel se fâche, secoue ses hôtes turbulents et demeure sans astres, ἔμεινε δ' ἀνάστερος αἰθήρ. Qu'on s'imagine Lucifer portant brusquement sa torche à la queue du Lion, la Lune se brisant les cornes dans la mêlée, le Bélier essayant les siennes contre le poitrail du Taureau, qui se retourne et les lui casse d'une ruade, Orion renversant d'un coup de pied la Balance. Nous ne plaisantons pas, c'est l'auteur; et cet auteur n'est pas Rabelais, c'est la sibylle.

Voici le passage :

Φωσφόρος ἔσχε μάχην ἐπιβιάς ἐς νῶτα λέοντος·
 Ἡ δὲ σεληναίης δίκερως ἠλλάξατο ἵπτος·
 Αἰγόκερω; ἔπληξε νέου τάρουιο τένοντα·
 Ταῦρος δ' αἰγοκέρωτος ἀφήρπασε νόστιμον ἥμαρ·
 Καὶ ζυγὶν ὠρίον ἀπενόσφισε μηκέτι μεῖναι·
 Παρθένος ἐν κριῶ διδύμων ἠλλάξατο μοῖραν·
 Πλειάς δ' οὐκέτ' ἔφκινε· δράκων δ' ἤρνύσατο ζώνην·
 Ἰχθῦες εἰσεδύοντο κατὰ ζωστῆρα λέοντος·
 Καρκίνος οὐκ ἐνέμεινεν, ἔδαισε γάρ ὠρίωνα·
 Σκορπίος οὐρανὸν ἐπῆλθε διὰ δεινοῖο λέοντος·
 Ἡ δὲ κύων ὥλισθεν ἀπὸ φ ογὸς ἡελίοιο·
 Ὑδροχόος δ' ἐπ' ὤρωσε μέγας κρατεροῖο φαινοῦ·
 Ὡρτο μὲν οὐρανὸς αὐτὸς, ἕως εἰνάξε μηχαντάς·
 Θυμωθεὶς δ' ἔρριψε καταπληνεῖς ἐπὶ γαίαν.

Ῥίμφα μὲν οὖν πληγέντες ἐπ' ὤκεανοιο λoετρᾶ,
Ἦψαν γαῖαν ἅπασαν· ἔμεινε δ' ἀνίστερος αἰθρᾶ¹.

Ainsi se termine le bataille et le livre. L'auteur l'écrivit en Egypte, et cet auteur était un Juif antichrétien. Des critiques ont pensé qu'il faisait çà et là des emprunts à l'Apocalypse; non, c'est à Ezéchiel et à Isaïe. Il semble plutôt chercher l'occasion de se mettre en opposition avec le christianisme : ainsi il déclare que ce ne sera pas un temple *spirituel* qu'on rebâtira au vrai Dieu, en place de celui que les Romains ont détruit, mais un temple *matériel*, fait de pierres et de ciment. « Il est venu, dit-il, un roi impie, environné de satellites orgueilleux, qui a renversé le temple saint; j'ai vu les flammes qui dévoraient l'édifice, mais le monarque criminel l'a payé de la vie, car il a succombé sous le poids de la colère divine, peu après avoir posé son pied sur la terre consacrée à l'Eternel. » (C. f. v. 393 et suiv. — 407 et suiv.) Il s'agit de Néron : c'est Néron qui a commencé la guerre de Judée, c'est lui qui est mort peu après, et non pas Vespasien ni Titus; et c'est constamment à Néron que s'adresse la haine de toutes les sibylles par suite de cet événement. Si notre auteur a *vu les flammes* qui dévorèrent le temple de Jérusalem, c'est en tant que sibylle, car il écrivait après l'adoption de Marc-Aurèle et de Lucius-Verus par Antonin, c'est-à-dire vers l'an 160, et le temple avait été consumé quatre-

. In terga leonis

Lucifer insiliit. Mutavit Luna bicornis
Effigiem disci. Capricornus fortia Tauri
Colla furens ictu petiit, cui Taurus ademit
Spem relictus. Libram Orion statione removit;
Cum Geminis partes mutavit in Ariete Virgo;
Delituit Pleias; Zonam ferus abnuat Anguis;
Et trepidi Pisces cinctum subiere Leonis.
Nec mansit Cancer, quippe Oriona timebat;
Scorpius at caudam voluit subiisse Leonis;
Effugitque Canis flammato Solis ab æstu;
Luciferi rapidos accendit Aquarius ignes.
Ipsam surrexit Cælum, pugnantia donec
Agmina discutiens, stellas dejecit ab alto
Præcipites. Illæ Oceanum totamque cadentes
Terram incenderunt; mansit sine sidere Cælum.

(v, v. 515.)

vingt-dix ans auparavant. Et si c'était, comme nous le croirions volontiers, quelque élève d'un des lycées d'Alexandrie, il serait plus facile encore de se rendre compte de l'erreur qui lui échappe, lorsqu'il attribue personnellement à Néron la destruction du temple. Mais c'est bien de l'incendie du temple de Jérusalem qu'il s'agit, nonobstant ce qu'en ont pensé plusieurs critiques, qui ont fait observer que l'auteur ne pouvait vivre et voir à une pareille époque, et non de l'incendie du temple de Vesta à Rome, en l'an 191. D'abord cette époque est trop avancée, ensuite un Juif ne s'attristait guère de la destruction d'un temple païen, enfin celui-ci parle d'un temple *saint*, que ne souilla jamais la présence d'une *idole*.

Οὐδὲ πέτρην ποίησε σ φὸς τέκτων παρὰ τούτοις¹.

Or, ce temple ainsi détruit, « il est revenu, lisons il reviendra, il est revenu du haut des cieux un homme saint, qui a reçu de Dieu le sceptre de l'univers, qui a soumis le monde à ses armes victorieuses, rendu *aux Justes* tout ce que les nations leur avaient enlevé de richesses, détruit tous les peuples barbares, incendié leurs villes, restauré Jérusalem, et rebâti un temple matériel *εν ἁγιόν τε νεών ἐποίησεν ἔνσαρκον*. Mais n'est-il point question du premier temple? Non, l'auteur parle du second, *δεύτερον εἶδον ἐγώ*...., et sa pensée se porte vers l'avenir, quoique son langage exprime le passé.

Ἰστατος ἔσθ' ἀγίων καιρὸς, ὅτε ταῦτα περαίνει
Θεὸς ὑψιβρεμέτης, χρίστης ναοῖο μεγίστου².

Il est impossible de reconnaître à ces traits la pensée et le langage d'un auteur chrétien; plus impossible encore de retrouver les doux sentiments de la résignation chrétienne dans cet atroce souhait que forme notre auteur, de voir Néron à son retour couper la tête d'Antonin, et la servir en festin à ses fils adoptifs.

Πρῶτα μὲν ἐκ τρισσῶν κεφαλῶν σὺν πληγάδι ῥίξης

¹ Quippe nec illa sacris figlinum numen adorat
Gens pia, nec lapidem sculptoris ab arte recentem.
(v, v. 402.)

² Tunc ultima sanctis
Tempora, quum dabit magnæ rex conditor ædis.
(v, v. 431.)

Στησάμενος μεγάλως, ἑτέροις δώσει πάσασθαι,
ὥστε φαγεῖν σάρκας γονέων βασιλῆος ἀνάγκη¹.

Cette haine furieuse des Juifs contre Antonin, a son explication dans les immenses malheurs qu'il fit subir à la nation.

Notre auteur se dit quelque part la sœur d'Isis, mais c'est seulement en qualité de sibylle ; ailleurs il lui adresse de fort dures vérités, et l'appelle une furieuse imbécile. Il écrivait avant la mort de Lucius-Verus, puisqu'il suppose que celui-ci, étant le plus jeune, survivra à ses deux collègues.

Τρεῖς ἄρξουσιν· ὁ δὲ τρίτατος σφῶν ὀψὲ πρατήσῃ².

Lactance cite souvent ce livre ; il ne l'aurait pas dû cependant, car il en détruit toute la valeur par une raillerie à l'adresse de ceux qui croient au futur retour de Néron ; et c'en est le sujet : « Unde illum quidam deliri credunt esse translatum ac vivum reservatum, Sibylla dicente Matricidam profugum a finibus esse venturum. » (*De morte persecut.* cap. II.)

Thorlacius a cru reconnaître en ce seul livre six oracles différents, ou six fragments de poésies différentes, sous prétexte qu'il y est fait sept fois mention de l'Egypte, deux fois de la Judée, quatre fois du retour de Néron ; or, il n'est pas supposable, dit-il, qu'un seul auteur revienne ainsi sur lui-même, et reproduise sans cesse la même pensée. Nous convenons que cette manière de procéder n'indique pas un grand génie ; mais quand un auteur n'a qu'une pensée, et veut cependant faire un livre, peut-il manquer de tourner sans cesse dans les mêmes sentiers ? D'ailleurs les divisions que Thorlacius indique, ne sont pas heureuses, et nous ne saurions partager son avis.

Nous aurions dû indiquer dès le début la méthode suivie par l'auteur durant les 51 premiers vers : c'est de désigner successivement et dans un ordre parfait les empereurs depuis Auguste jusqu'à Anto-

¹ Ac primum triplex caput a radicibus una
Falce metens, aliis deinceps hanc porriget escam,
Ut carnes infanda vorent alimenta paternas
Impuri reges.
(v, v. 221.)

² Tres regnum accipient, superabit tertius omnes.
(v, v. 51.)

nin, par la valeur numérale de la première lettre de leur nom. Après Antonin, l'Antechrist-Néron, là s'arrêtent les vues d'avenir de la sibylle.

§ 9. Sixième livre.

Le sixième livre se compose de 28 vers. C'est une douce et suave poésie chrétienne, qui rappelle, en mettant les verbes au futur, le baptême de Jésus dans les eaux du Jourdain, la descente du Saint-Esprit en forme de colombe, les prédications du Sauveur et ses miracles. Elle se termine par une menace à l'adresse de la Judée, en punition de la couronne d'épines qu'elle a tressée à son Messie, de la croix à laquelle elle l'a attaché, et du vinaigre dont elle a arrosé ses lèvres; plus une humble adoration à cette croix sainte, qui sera le salut du monde et le signe du jugement.

Une faute de ponctuation a fait attribuer à l'auteur des sentiments hétérodoxes dont il n'est pas coupable : il se trouve avoir dit que la divinité s'unit à Jésus après le baptême dans les eaux du Jourdain; tandis qu'il veut dire, au contraire, que Jésus, Dieu et Roi de toute éternité, a reçu dans le temps une naissance selon la chair, et vu descendre sur lui le Saint-Esprit, après avoir reçu le baptême dans les eaux du Jourdain.

Mais il dit, par exemple, qu'après le baptême, le Jourdain parut tout en feu. C'est une antique tradition, que l'Eglise n'a pas consacrée, mais qu'elle n'a pas non plus condamnée. On lui reproche encore d'avoir dit que le Dieu incarné fit illusion aux sens des Juifs *παίζοντα θνητοῖσι νοήματιν*; mais de telles expressions comportent un sens orthodoxe, puisque les Juifs, qui jugeaient de toutes choses selon *la chair et le sang*, ne pouvaient à ce point de vue reconnaître en lui le Messie qu'ils attendaient. Saint Augustin et Lactance ont cité le passage, et n'y ont pas soupçonné d'hérésie; sans compter qu'on ne peut prêter à l'auteur d'un poème de 28 vers ces deux doctrines opposées : que Jésus est un homme devenu Dieu, et ensuite que Jésus est un Dieu revêtu seulement des apparences de l'humanité.

Thorlaciuss a cru que ce petit poème était de la fin du III^e siècle. Cela peut être, mais rien ne l'indique. Il est du moins plus ancien que saint Augustin, que Lactance et saint Grégoire de Nazianze, puisque ces Pères le citent ou y font allusion.

§ 10. Septième livre.

Le septième livre est aussi l'œuvre d'une main chrétienne, mais moins orthodoxe. Il compte cent-soixante-deux vers. Le commencement présente quatre lacunes. Il y a un grand désordre dans l'arrangement des faits et la marche de l'ouvrage. L'auteur commence au déluge, fait peu d'histoire et prédit une multitude de malheurs; Cassandre n'aurait pas mieux dit. Rhodes périra la première, Chypre sera engloutie, la Sicile consumée, la Phrygie désolée, l'Ethiopie dépeuplée par le glaive, l'Egypte par la guerre civile, Laodicée submergée, et ainsi de tous les peuples dont les noms se lisent sur la carte du monde. Oracles menaçants, malheurs déjà arrivés, l'auteur n'oublie rien, excepté ce qui compense et ce qui console. C'est un Juif aigri par les malheurs de sa nation, et trouvant qu'ils ne seront pas trop vengés par les désastres de l'univers. Mais enfin quand l'univers sera suffisamment châtié, la nation Sainte redeviendra ce qu'elle était auparavant.

Καὶ τότε μὲν Σεῖν δεινὴ περιθίσσεται ὁδμή,
 Ἀγγέλλουσα φόνους, ὅποταν κείνοι ἀπόλωνται
 Νυκτὶ τε καὶ λιμῷ. Τότε γενήσεται καθαρὸν νοῦν
 Ἀνθρώπων, στήσει δὲ τὸν γένος, ὡς πάρος ἦν σοι¹.

Toutefois, les maux ne cesseront pas subitement, ils s'amoindriront à mesure que le peuple de David reprendra ses droits légitimes.

Ἔσται γὰρ ποτὶ κείνος ἀπαξ χρόνος, ἐνθαδὲ φῶτες
 Ἐξελίσσουσι Θεὸν γ' ἀλλ' οὐ πύσουσιν ἀνίας
 Ἀχράντους. Δαβὶδ δὲ δι' οἴκου πάντα τελεῖται.
 Τῷ γὰρ τ' αὐτὸς ἔδωκε Θεὸς θρόνον ἐγγυαλίξας².

¹ Spargetur mundo teterrima sulfuris aura,
 Nuntia terrigenum cladis, quum nocte peribunt
 Atque fame. Sed, dante Deo, purissima rursus
 Corda hominum fient, Gensque, ut fuit ante, resurget.

(vii, v. 42.)

² Nam communis erit semel omnibus hora; volentque
 Tum placare Deum; sed non pausa ulla dolorum,
 Complerit dum cuncta domus Davidica: namque
 Huic Deus æterni solii concessit honorem.

(vii, v. 29.)

Ce Juif est chrétien ; son dieu est le puissant fils de Dieu, αὐτὸς ὁ γεννηθεὶς ὁ μέγας Θεός ; celui qui a été baptisé dans le Jourdain , ὅς ποτ' ἔλουσεν Ἰορδάνου ἐν προχοῇσι ; le Verbe engendré du Père, ὡς σε Λόγον γέννησε Πατὴρ ; le premier-né du Père, incarné par l'opération du Saint-Esprit, αὐθέντης γεγένητο Λόγος Πατρί· Πνεύματι δ' ἄγνῳ σαρκ' ἐνδυσάμενος ; qui est remonté vers son Père, τάχως ἵπτατο Πατρός ἐς οἶκους.

Mais il n'en espère pas moins son règne temporel ; règne heureux et béni, pendant lequel l'homme, enfin délivré de la dure nécessité du travail, n'aura plus d'autre peine, que celle de cueillir la manne descendue des cieux.

Οὐκέτι τις κόψει βαθὺν αὐλακα γυρῶ ἀρότρῳ·
Οὐ βρές ἰθυντῆρα κάτω βάρβουσι σίδηρον·
Κλήματα δ' οὐκ ἔσται, οὐδὲ στάχυς· ἀλλ' ἅμα πάντες
Μάννην τὴν ὁροσερὴν λευκοῖς ὑπ' ὁδοῦσι φάγονται ¹.

Ce grand événement s'accomplira dans le cours de l'ogdoade qui commencera la troisième série d'années.

Ἐν δὲ τρίτῳ κλήρῳ περιτελλομένων ἐνιαυτῶν,
Ὀγδοάτης πρώτης, ἄλλος πάλι κόσμος ὁράται ².

Essayons une explication : Il ne s'agit pas de l'ère chrétienne, qui n'était pas encore inventée, ni de l'ère de Cléopatre, dont un Juif ne se serait pas servi ; c'est donc de séries jubilaires qu'il est question ; mais à partir de quel moment ? Il semble que c'est du moment où la sibylle écrivait. Si nous pouvions déterminer le point d'arrivée, celui-ci serait trouvé.

Notre auteur dit (v. 108-114) qu'après avoir brisé les dernières armes du Macédonien, c'est-à-dire après avoir asservi les dernières provinces de l'empire d'Alexandre, l'Asie et l'Egypte, Rome, élevée au comble de sa gloire, périra. La première partie de la vaticination étant accomplie, la seconde ne pouvait tarder à s'accomplir. Les

¹ Jam nec humum quisquam curvo proscindet aratro ;
Nec sulco ferrum bos imprimet, agmine recto
Procedens, nec vitis erit, nec arista : sed omnes
Roscida cœlestis gustabunt pabula mannæ.
(VII, v. 146.)

² Sed quum tertia sors annorum venerit, intra
Ogdoadem primam, mundus spectabitur, alter.
(VII, v. 139.)

autres sibylles placent la chute de Rome à l'an 195 de Jésus-Christ, époque à laquelle cette ville aura accompli le nombre d'années marqué par la valeur de son nom. Si telle était la pensée de celle-ci, comme il est probable, puisqu'elles tournent toutes dans le même cercle, elle aurait écrit vers l'an 90 de Jésus-Christ, pendant le règne de Domitien.

Les Juifs n'observaient plus les années jubilaires, il est vrai, mais enfin les dates en revenaient, suivant le calcul d'Usserius, en 45, 95, 145, 195. De celle-ci, qui est le terme fatal de l'existence de Rome, si nous ôtons deux jubilés et la moitié ou les trois quarts d'une ogdoade, nous arrivons en plein règne de Domitien. Or le temple de Jérusalem avait été détruit récemment ; Domitien avait recherché la descendance de David, pour en retrancher les derniers restes ; il était le persécuteur de la nation juive, soumise par tout l'empire à un lourd tribut.

Un passage du même livre forme cependant un fort argument contre cette date : la Sibylle dit : (v. 41-49) « Il s'élèvera un nouveau royaume de Perse, ou plutôt d'autres Perses, ἄλλοι Πέρσαι, nation va-leureuse-dans les combats, aux mœurs abominables, et qui montrera au monde le spectacle d'une mère épousant son fils, d'une fille épousant son père. Rome lui déclarera la guerre, mais après beaucoup de sang versé, le général romain s'enfuira, jetant honteusement sur le champ de bataille son aigle à la hampe dorée. » A quels événements ce passage fait-il allusion ? Les critiques se sont partagés. M. Alexandre, après avoir hésité, s'est arrêté en dernier lieu à la résurrection de l'empire de Perse sous le sceptre des Sassanides, et aux guerres funestes d'Alexandre-Sévère.

Nous croyons, nous, qu'il ne s'agit pas des Perses proprement dits, mais des Daces, nation d'origine scythique, partie des confins de la Perse, dont elle devait partager en partie les mœurs, et des guerres non moins funestes et plus honteuses entreprises contre elle par Domitien, qui en triompha à Rome, après avoir consenti de lui payer un tribut.

En effet, le passage est suivi de ce complément : « Lorsque ceci arrivera, la fille d'Illion, Ἰλίας, allumera ses torches, non pas la torche nuptiale, mais la torche des funérailles. » (V. 51, 52.) Or, la ville de Rome périt en partie dans un violent incendie à la même époque. Nous croirions encore volontiers que ces autres paroles qui suivent immédiatement, ἔνθα βαθεῖα κλαύσουσι νύμφαι, les nymphes

pleureront dans les profondeurs, font allusion à l'enterrement de Vestales vivantes par ordre de Domitien.

Nous insistons sur ces détails, parce qu'il nous semble important, pour la valeur des livres que nous examinons, de déterminer l'époque de leur supposition. Mais revenons à notre Sibylle.

C'est une infâme, une abominable créature, nous n'oserions traduire sa confession en langue française,

Μυρία μὲν μοι λίκτρα, γόμος δ' οὐδαὶς ἐμελίθη ¹.

Le dernier mot est pire encore, et Wagner a eu raison de dire, que si elle vivait, on la condamnerait aux galères.

. ἐπ' ἐμῷ γὰρ πατρὶ κλιθεῖσα,
Υἱὰ φίλον μετέδωκα. Βέλοιτέ με, βάλ्लετε πάντες ².

Elle l'a mérité. Parlons plutôt de l'hypophète qui eut la bonté de lui servir d'interprète. C'était un fils de Juda, dans les veines duquel le sang béni coulait sans mélange, qui se résignait à accepter le Christ tel qu'il était, mais n'entendait point partager avec des étrangers le bénéfice de la rédemption. Nous n'oserions pas affirmer qu'il n'était pas du nombre de ceux qui jetèrent des pierres à saint Paul, lorsqu'il osa parler d'annoncer l'Evangile aux gentils (voy. *Act. XIII, 50.*)

*Κεῖνοι δὲ τλήσονται ἄγαν πύθον οἱ διὰ κέρδους
Αἰσχρὰ προφητεύσουσι, κακὸν χρόνον ἀλθαίνοντες.
Οἱ μὲν δυσάμενοι προβάτων λασιότριχα ῥινά,
Ἑβραῖοι ψεύσονται, ὃ μὴ γένος ἔλλαβον αὐτοὶ* ³.

Notre auteur, dévoyé d'un judaïsme auquel il n'entendait pas

¹ Mille mihi thalami, connubia mille fuere,
Juratamque fidem violavi semper; egenos
Limine summovi. (VII, v. 153.)

² Quippe parenti
Mixta dedi sobolem. Saxis me cædite cuncti,
Cædite. (VII, v. 160.)

³ Hos vero graviora manent, qui scenore turpi
Improba vaticinantur, et augent tempus acerbum;
Induti qui pelle ovium, se nomine falso
Hebræos jactitant, alio de sanguine creti.
(VII, v. 132.)

renoncer absolument, et devenu chrétien sans comprendre les mystères de sa religion nouvelle, s'en était fait une assez bizarre, qu'il enseignait ainsi : « Ne brûlez plus l'encens et n'immolez plus d'agneaux ; mais convoquez votre famille, et environné de tous les vôtres, rendez la liberté à deux oiseaux sauvages, en répandant dans les flammes une onde pure et en disant : ô Verbe, père des hommes, dirigez vers le Père ces oiseaux légers, que j'envoie lui porter mes vœux, et renouvez en moi la grâce du baptême, qui vous a retiré vainqueur du milieu des flammes. »

Ὡς σε Λόγον γέννησε Πατήρ, πᾶτερ, ὅρην ἀφῆκα,
Ὅξυν ἀπαγγελτῆρα λόγων Λόγον, ὕδασιν ἀγνοῖς
Ραίνων σὸν βᾶπτισμα, δι' οὗ πυρὸς ἐξερχάνθης¹.

Nous retrouvons ici la même tradition qu'au livre précédent. L'auteur l'avait déjà exprimée en toutes lettres,

. ὅς ποτ' ἔλουσεν
Ἰορδάνου ἐν πραχοῇσι, καὶ ἔπτατο πνεύματι πολλῷ².

C'est sans doute de la sibylle Persique qu'il a voulu jouer le rôle, en l'accusant des relations de famille usitées parmi les Perses. Tout cela ne nous paraît guère sérieux. Thorlacius y a noté beaucoup d'emprunts faits à Homère, à Hésiode, à Phocylide et aux Orphiques. Il croit y trouver trois fragments de poèmes différents, un fragment chrétien, un juif et un gnostique. Peut-être !

§ 9. Huitième livre.

Le huitième livre sibyllin porte dans les manuscrits, et de même le sixième, cette note *Ἐτέρας*, qui indique un recueil postliminaire, et dont les sibylles ne sont ni désignées, ni connues. Lactance l'attribue à la Cumane.

¹ Qui te progenuit Verbum Pater, hanc, pater, illi
Mitto levem, mea quæ portet pia vota volucrum ;
Baptismum renovans, quo victor ab igne redisti.
(VII, v. 82.)

² Haud impune Deum spernis, qui se abluit amne
Jordani, multoque abreptus flamine fugit.
(VII, v. 66.)

Il contient trois poèmes distincts, plus ou moins incomplets chacun. Le premier a deux cent seize vers ou fragments de vers, et présente quatre lacunes plus considérables. L'auteur a écrit en dernier lieu ; il gaspille ses prédécesseurs, et reproduit presque toujours des choses déjà dites, souvent dans les mêmes termes. Il écarte les souvenirs mythologiques et les traditions judaïques. Il paraît chrétien et orthodoxe.

Il annonce au début, qu'il va chanter la fin du monde. Puis il donne à la tour de Babel un souvenir emprunté au troisième livre (v. 105), un autre souvenir aux empires d'Égypte, de Perse, de Médie, d'Éthiopie, de Babylone et de Macédoine, emprunté au même livre (v. 159 et suiv.), et arrive aussitôt à l'empire romain, auquel il se dit spécialement envoyé, et qui doit bientôt être détruit, réduit en poussière. Rome sera livrée aux flammes, anéantie de telle sorte qu'on cherchera Rome à la place où fut Rome, à moins qu'on ne la reconnaisse à la fuite de quelques renards et de quelques loups, qui habitaient ses débris recouverts de broussailles.

La cause d'une telle ruine proviendra des mœurs dépravées de la ville abominable. L'auteur emprunte de nouveau plusieurs traits pour les peindre au III^e livre (v. 642), et à quelques autres tableaux des mêmes mœurs, mais en les adoucissant ; et en cela il fait bien, car ses prédécesseurs avaient dépassé les convenances. Le tableau du Louvre qui représente une orgie au temps de la décadence, est d'une parfaite chasteté, en présence de ceux qu'ont tracés les sibylles, notamment aux livres II, v. 255, III, v. 184, et V, v. 385. Elles étaient trop bien renseignées et trop indignées, pour ne pas avoir été des témoins oculaires.

Voici l'ordre dans lequel les événements s'accompliront : Après le quinzième monarque de Rome, il en viendra un aux cheveux blancs, avare, magicien, portant le nom de la mer voisine (Adrien), qui mettra son favori au rang des dieux (Antinoüs.) Ceci est emprunté aux livres III, v. 356, et V, *ab initio*. Ensuite trois princes régneront en même temps ; on les reconnaîtra à leur nom divin (les Antonins.) Ceci est emprunté au livre V, v. 51.

Aux détails qui précèdent et à quelques autres donnés par la sibylle, Adrien est facilement reconnaissable. La blancheur attribuée ici à sa chevelure, est un souvenir évoqué des sorts virgiliens, consultés lors de son élévation à l'empire, suivant le rapport de Vopiscus, et qui le désignèrent ainsi. Notre sibylle dit *πολιόκρανος*,

celle du v^e livre avait dit ἀργυρόκρανος. Son nom d'Élien est écrit en toutes lettres dans ce double jeu de mots.

Ἀλίνος ἔκτοτε καιρὸς, ὅτι λίνος αὐτὸν ὀλεῖται¹.

Ce nom était devenu de plus en plus odieux aux Juifs, depuis qu'Adrien, le bourreau de la nation, l'avait imposé à Jérusalem (*Ælia Capitolina*.) Or notre auteur est encore un Juif, ses souvenirs se reportent sans cesse vers la Judée, et ses premiers regrets sont pour la nation juive, Ἑβραίων ἔθνος. Il a dû écrire à Alexandrie, car il annote avec regret que les quinze monarques romains dont il vient de parler, auront aussi régné sur l'Égypte.

Ὅπότεν Αἰγύπτου βασιλεῖς τρεῖς πέντε γένωνται².

Après le règne simultané des trois Antonins, Néron reviendra de Perse, le cœur plein de rage, accompagné de nombreux bataillons, et mettra l'univers à feu et à sang; ceci appartient au livre III, v. 350. Rome elle-même périra la 948^e année après sa fondation. Néron achèvera de percer l'isthme de Corinthe, ouvrage commencé lors de son premier empire, et qui demeura imparfait : ὅταν δ' ἰσθμὸν διακόψῃ παπταίνων.

Ensuite reparaisent les inévitables jeux de mots sur Rhodes, Délos, Rome et Samos; puis le Messie descend des cieux pour combattre l'antechrist Néron, et commencer son règne éternel. Il nous a semblé aspirer à ces expressions une singulière odeur de millénarisme ou d'espérances judaïques :

Καὶ τότε ἀγνὸς ἄναξ πίσις γῆς σκῆπτρα κρατήσει
Εἰς αἰῶνας ἅπαντας, ἀπο φθιμένους ἀνεγείρας³.

En même temps, les derniers malheurs du monde s'accompliront; le règne de la femme apocalyptique, emprunté au III^e livre, v. 75, s'accomplira également, puis viendra le jugement final.

¹ Ex illo tempus flendum, quia reste peribit
(VIII, v. 59.)

² Quum tulerit reges ter quinque Ægyptia tellus.
(VIII, v. 138.)

³ Tum vero castus rex totius orbis adibit
Æternum imperium, revocans ad sidera manes.
(VIII, v. 169.)

Cette dernière peinture manque ; il ne reste que quatre bouts de vers pour l'indiquer.

Le second poème commence d'une manière abrupte par le fameux acrostiche. Thorlacius prétend mal à propos que Jésus-Christ n'y est pas désigné en qualité de Dieu ; ce titre lui est, au contraire, très-pleinement attribué dans les deux derniers vers ; ici la préoccupation du protestant a détourné l'attention du savant, et le dernier éditeur semble avoir conspiré avec lui dans la manière de traduire :

Οὗτος ὁ νῦν προγραφείς ἐν ἀκροστιχίοις Θεὸς ἡμῶν,
Σωτὴρ ἀθάνατος βασιλεὺς, ὁ παθὼν ἐνεχ' ἡμῶν¹

L'auteur passe ensuite, par une longue transition, à la vie du Sauveur, dont il prophétise, ou plutôt dont il raconte les traits principaux en des termes empruntés à l'Evangile ; puis il termine le tableau en l'appelant de nouveau Dieu et fils de Dieu :

Αὐτόν σου γίνωσκε Θεόν, Θεοῦ υἱὸν ἰόντα².

Suit une peinture de l'état de l'univers au temps du jugement, c'est-à-dire du bouleversement des éléments et de la terreur des humains, puis le fameux oracle d'Apollon, relaté par Hérodote, livre I, n° 47.

Οἶδα ἐγὼ ψάμμων τ' ἀριθμοὺς, καὶ μέτρα θαλάσσης,
Οἶδα μυχοὺς γαίης, καὶ τάρταρον ἠερόεντα³.

.

Ensuite une tirade sur l'inanité de l'idolâtrie, une exhortation au culte du vrai Dieu et à l'exercice de la charité chrétienne, en vue des récompenses éternelles.

La fin n'était pas loin, mais elle manque.

¹ Rex tibi nunc nostris descriptus in ordine summo
Versibus, hic noster Deus est, nostræque salutis
Conditor æternus, perpessus nomine nostro.

(Castal. VIII, v. 250).

² Hunc agnosce tuum, natum de Numine, Numen.

(VIII, v. 329.)

³ Novi ego arenarum numeros, certamque profundi
Mensuram, terræque sinus, et tartara cæca.

.

(VIII, v. 361.)

Ce petit poëme respire le plus pur christianisme; aucun trait ne peut le faire attribuer à une main judaïque, et ne vient révéler le lieu de sa naissance. Rien ne trahit non plus son âge; mais il remonte à une haute antiquité; Lactance y fait de nombreux emprunts; saint Justin et Athénagore paraissent y faire quelques allusions; mais un tel indice pourrait être trompeur. Il paraît aussi y être fait mention, mais en termes très-discrets, des agapes et de la sainte eucharistie. (V. 403 — 410.)

Καὶ ῥῶσαν θυσίαν ταύτην τῷ ζῶντι πόριξε¹.

Le livre se termine par deux fragments; l'un de 50, l'autre de 20 vers, qui peuvent avoir fait partie du même poëme, mais qui n'appartiennent point au précédent. Ils sont aussi l'expression d'une pensée chrétienne, et n'ont rien de sibyllin, c'est-à-dire de prophétique, ni pour le fonds ni pour la forme. Dans le premier, l'auteur expose les conseils divins relativement à la création et à la rédemption du genre humain dans la prévision du péché. Il raconte ensuite l'incarnation du fils de Dieu dans le sein de la plus pure des vierges et sa naissance à Bethléem. Le récit est interrompu à l'adoration des bergers.

Dans le second fragment, l'auteur a à peine le temps de se déclarer chrétien et d'annoncer, qu'à ce titre, il ne lui est permis ni de s'associer aux sacrifices des païens, ni d'immoler des victimes avec les Juifs. Le seul culte qui convienne désormais, étant celui de la charité envers les frères, des louanges envers le Dieu éternel :

Τοῦνεκ' ἄρ' ἡμεῖς, ἐξ ὁσίων Χριστοῖο γενέθλης
Οὐρανίης περὺώτες, ἐπικλείμεθα συναιμοὶ
Μνηστὺν εὐφροσύνης ἐπὶ θνησκείῃσιν ἔχοντες².

Il est impossible de déterminer l'âge de ces deux fragments, aucun des Pères de l'Eglise n'y ayant rien emprunté. Cependant ils paraissent antérieurs au temps de Constantin. L'usage d'allumer des

¹ Hæc a te detur viventi victima vivens.
(VIII, v. 408.)

² Idcirco Christi sacra de gente creati
Dicimur, et dulci gaudemus nomine fratrum,
Lætitiæ memorem servantes religionem.
(VIII, v. 484.)

cierges en plein jour pour la célébration des saints mystères, qui s'introduisit à cette époque, y étant formellement condamné comme une coutume païenne et ridicule.

§ 12. Les quatre derniers livres sibyllins.

Le XI^e livre sibyllin, et les trois suivants, paraissent être d'une même main, et avoir été élaborés, comme leurs prédécesseurs, dans l'officine d'Alexandrie. Leur auteur est un Juif; Juif chrétien, mais Juif avant tout, et probablement gnostique. Leur date est celle de la décadence des sciences, de la littérature et de la philosophie profanes; aussi sont-ce des œuvres de la plus mince valeur sous tous les rapports. Aucun Père de l'Eglise ne les a connus ou ne leur a fait l'honneur de les citer; le compilateur des oracles sibyllins les a également ignorés ou dédaignés, si toutefois ils ne lui sont pas postérieurs.

Onzième livre.

L'auteur enseigne la plus pure doctrine; mais sans aucune trace de christianisme. Il donne une large part, une trop large part à l'histoire de la nation juive; il exagère l'importance du rôle qu'elle a joué dans le monde; il attribue tous les malheurs de l'Egypte à son ingratitude envers les Juifs :

Τοῦνεκεν αὐτὸς ἄναξ Θεὸς ἄφθιτος αἰθέρι ναίων
 Εξαλαπάξει ὅλην καὶ εἰς κοπετόν προέλθει·
 Καὶ τίσεις ἀνθ' ὧν σὺ πάρος ποίησας ἀθέσμος¹.

Il commet des oublis impardonnables dans l'abrégé d'histoire ancienne qu'il trace à partir de la tour de Babel; il oublie jusqu'aux premiers empires de Babylone et de Ninive, faisant commencer la civilisation du monde par l'Egypte, dont le genre de civilisation est, relativement, très-moderne :

Idcirco summi veniet Deus incola caeli,
 Et te diripient hostes, multaque laborum
 Vi defessa, lues meritas pro crimine pœnas.

(XI, v. 311.)

Πρώτη δ' Αἴγυπτος βασιληίδα δεῖξεται ἀρχήν,
ἔξοχον ἡδὲ δίκαιον . . . ¹,

Il tombe dans des anachronismes multipliés ; mais il sait passablement l'histoire de l'Égypte moderne, et entre, à cet égard, dans des détails qu'on ne peut savoir que sur les lieux, et qui ne laissent pas d'être précieux pour l'histoire. Nous en citerons pour exemple le tombeau de Cléopâtre, dont il décrit la forme.

Pour lui, Alexandrie est la riche cité, la patrie des grands hommes, la métropole de l'univers.

Καὶ πόλις ἡ μεγάλη τε Μακεδονίῳ ἀνακτος,
Πόντι' Ἀλεξάνδρεια, κλυτὴ θρέπτειρα πολλῶν,
Κάλλει τε στίλβουσα, μόνη μητρόπολις ἔσται².

Il a vu le règne de Septime-Sévère ; il est témoin de la conquête de l'Assyrie et de la Parthienne, ou du moins de la guerre qui devait ajouter ces conquêtes à l'empire romain :

Ἄξει γὰρ γενεὴ τούτου μετόπισθεν ἀπάντων
Ἀχρὶς ἐπ' Εὐφράτου Τίγριος ποταμῶν ἀνὰ μέσσον
Χώρης Ἀσσυρίων, ὅππῃ μηχανέτο Πάρθος³.

Mais son regard ne s'étend pas plus loin ; c'est le point extrême de son horizon :

Ἔσσειται ἰσσομένοις, ὅπότεν τάδε πάντα γίνηται⁴.

L'auteur fait de très-nombreux emprunts aux livres précédents. Il promet de rendre tous ses oracles en acrostiches, sans tenir une

¹ Principio Ægyptus regnum sibi prima capesset,
Vi dominans ac jure.
(xi, v. 19.)

² Urbs magna Ægypti, Macedo quam condidit heros,
Dives Alexandria, virum uberrima nutrix,
Terrarum caput, eximio florebit honore.
(xi, v. 234.)

³ Clara viri soboles dominabitur usque remoti
Littus ad Euphratis, rapidique ad Tigridis oram,
Assyria in magna, Parthorum ubi regna patebant :

⁴ Tempus erit : seros tangent ea fata nepotes.
(xi, v. 159.)

seule fois parole ; à moins qu'il ne prenne pour des acrostiches, les valeurs numériques de la première lettre de chaque nom propre ; et il les donne toujours ainsi fidèlement. Il désigne de cette sorte le patriarche Joseph :

. οὐνομα δ' αὐτοῦ
Ἰσθιν μέτρον δικάτου ἀριθμοῖο¹.

Le nom supprimé à dessein doit être *ἰώσηπος*, qui remplit le nombre, la mesure, et correspond à l'histoire. Seulement l'auteur fait un anachronisme de 430 ans, confondant le Pharaon de Joseph avec le Pharaon de Moïse.

La divine sibylle admet comme une vérité, l'éducation première de Rémus et de Romulus dans l'antre d'une louve. Il y aurait lieu de faire une multitude de remarques analogues ; mais la littérature n'est pas notre objet principal. Le livre contient 324 vers, et se termine en annonçant un chant nouveau.

Douzième livre.

Même méthode, même facture, même manière de désigner les personnages par la valeur numérique de la première lettre de leur nom. Le livre commence à Auguste, après avoir remémoré en quelques mots les origines de Rome, et va jusqu'à la mort d'Alexandre-Sévère, en 235. Cet événement se trouve jeté, pour ainsi dire, soit accidentellement, soit à dessein, entre quelques bouts de vers incohérents, et le livre se termine ainsi :

. τὸ δ' οὐχ ἅμα πάντες ἴσασιν.
Οὐ γὰρ πάντων πάντα· μόνοι δ' ἐπὶ τέρψιν ἔσονται,
Οἱ Θεὸν ἀσκήσουσι καὶ εἰδώλων ἐλάθοντο².

¹ Captivus quondam, legum nunc arbiter : illi
Nomen erit, decimi quod monstrat littera signi.
(xi, v. 29.)

² sed non hæc cognita cunctis ;
Omnia nec possunt omnes. His debita solis
Gaudia, queis Deus est cordi, simulacraque sordent.
(xii, v. 290.)

L'auteur a l'air d'être chrétien, car il fait mention, à deux reprises, de l'incarnation du *Verbe* divin :

Καὶ τότε δὴ πρόφιος ἤξει Λόγος Ὑψίστοιο,
Σάρκα φέρων θνητοῖσιν ὁμόιον. . . ¹.

Il signale de nouveau ce même événement sous le règne d'Auguste, en parlant des malheurs de Rome arrivés la 244^e année de l'empire, à la fin du 19^e règne, celui de Commode :

Ἐξότε γὰρ πρῶτος βασιλεὺς, ὑψαίχωνε Ρώμῃ,
Ὃς νόμον ἐσθλὸν ἔθηκεν ἐπιχθονίοις ἀνθρώποις,
Καὶ Λόγος ἀθανάτου μεγάλου Θεοῦ ἦλυθεν εἰς γῆν,
Ἐννεακαιδεκάτης βασιληίδος ἄχρι τελευτῆς,
Δις ἑκατὸν δις εἴκοσι δις δύο πληρώσει.
Πρὸς τοῖς ἑξ μηνσὶν ἕτερον χρόνον. . . ².

Ces dates ne sont pas exactement calculées, car les malheurs dont il est ici question, arrivés à la fin du règne de Commode, 19^e empereur, tombent à l'an 222 après la bataille d'Actium, et il y a deux mois de trop ; mais il ne faut pas être sévère avec une sibylle, si peu savante d'ailleurs en fait de chronologie ; deux *καὶ* en place des deux derniers *δις* nous ramèneront à deux mois près, ce qui est peu de chose. L'observation appartient à M. Alexandre.

Cette proclamation itérative du dogme chrétien a de quoi surprendre, de la part d'un auteur qui ne mentionne pas une seule fois les persécutions, et n'a que des éloges à adresser aux persécuteurs, à Commode en particulier, l'un des plus féroces de tous les tyrans. Une teinte de philosophie servait-elle dès lors d'excuse à tous les déportements ? Dommage est que notre auteur n'ait pas connu l'empereur Julien, ou n'ait pas vécu de notre temps ; il se serait trouvé

¹ Tum Verbum æterni descendet numinis, umbra
Corporis indutum, par et mortalibus ægris.
(xii, v. 32.)

² Postquam etenim primo sub principe flexeris altum,
Roma, caput, justis qui vinxit legibus orbem,
Quo regnante Dei descendit ab æthere Verbum,
Noni post decimum regni fatale videbis
Exitium, quum vix bis centum bis duo bisque
Vicenot cum sex implevis mensibus annos.
(xii, v. 230.)

à l'aise au dix-huitième siècle, et en famille. Il loue sans réserve Vespasien, Titus, le bourreau de sa nation, Domitien, lui-même; il ne trouve pas de qualification plus sévère pour Trajan, que celle de *Συμφοθόρος ἀνὴρ*. Il parle de la victoire de Marc-Aurèle sur les Quades et les Marcomans, et attribue aux prières du prince philosophe la pluie miraculeuse qui sauva son armée. Il oublie la légion fulminante. Il attribue la dernière ruine de la nation juive à son ancienne idolâtrie, sans songer à son déicide encore si récent.

Comme historien, il croit à la fuite de Néron, sans parler de son retour; il admet les cancans populaires sur le genre de mort des princes dont il parle, sans se soucier si l'histoire parle autrement. Il fait assassiner Vespasien par Titus, Titus par ses soldats, Néron par ses sujets, Verus par son collègue pendant une partie de chasse, où la dent des bêtes fauves fut censée avoir fait son office.

Comme auteur, il copie ses prédécesseurs jusqu'aux Antonins, où ils l'abandonnent. Depuis lors, il marche seul jusqu'à la mort d'Alexandre-Sévère, sans être plus heureux ni mieux inspiré.

Comme prophète, ses oracles sont tous en énigmes, mais ses énigmes sont d'une clarté parfaite; l'histoire ne l'est pas davantage. Il y a toutefois une lacune entre Septime-Sévère et Alexandre-Sévère; les règnes honteux d'Héliogabale et de Caracalla sont passés sous silence; mais le texte indique plutôt une lacune qu'une réticence préméditée.

Le livre a 299 vers.

Treizième livre.

Le xiii^e livre nous conduit jusqu'à Macrin Balista, et en plein règne d'Odenat, c'est-à-dire l'an 266 ou 267. Ce sont les indications des deux savants éditeurs, et nous n'y trouvons rien à reprendre. Ici la Sibylle n'a plus de religion d'aucune sorte; elle n'est pas idolâtre, c'est tout ce qu'il est permis de savoir. Son officine est toujours en Egypte, car l'Egypte n'a cessé d'être un paradis, et la ville d'Alexandrie, la mère et la maîtresse des villes : *Ἡράκλεια πόλιν*.

Rome doit toujours périr l'an 948 de sa fondation; mais comme cette date est passée, et sans accident, notre sibylle raccourcit ses annales d'un siècle par l'autre bout (voy. liv. xi, v. 272; — xii, v. 12; — xiii, v. 43), ne comptant que 620 ans jusqu'à la dictature de César. Elle peut avoir raison, car il est difficile de remplir un espace de

244 ans avec sept règnes; la remarque en est faite depuis longtemps : mais ici ce n'est pas une surabondance de science; c'est l'événement attendu qui a eu le tort de se mettre en retard, et qui se trouve ainsi rejeté à l'an 295 de l'ère vulgaire, 11^e du règne de Dioclétien.

La guerre était alors engagée entre l'empire et le royaume de Perse. Odenat venait de faire subir aux ennemis du nom romain les plus sanglantes défaites. La Sibylle s'attelle à son char : Non, jamais, s'écrie-t-elle, jamais les Perses ne triompheront des Romains, tant que le Nil apportera à l'Egypte le tribut de ses eaux, et l'Egypte à l'Italie le tribut de ses moissons. Ce temps viendra; mais il faut que Rome remplisse la somme indiquée par son nom, et jusque-là, la grande ville du héros macédonien sera la fidèle nourrice de la cité de Romulus :

Ταῦτα δὲ τ' ἐκτέταται, ὅσσον δὲ τοι οὖνομα Ρώμη;
 Εἰναρίθμῳς ἔξει, ψηφισμένοιῳ χρόνοιῳ,
 Τοσσούτους λυγέδαντας, ἐκούσά τε σιτοματρήσει
 Διὰ πόλιν μεγάλη Μακεδονίῳ ἀνακτορ¹.

Au point de vue de l'histoire, ce livre contient, sur les empereurs et sur plusieurs des tyrans, quelques détails intimes qui ne se lisent point ailleurs, et qui peuvent servir de correctifs aux récits des historiographes. Il compte 173 vers avec une lacune au commencement.

Quatorzième livre.

¹ Le xiv^e livre diffère des précédents en un point essentiel; ce n'est plus de l'histoire, c'est une vaticination, mais une vaticination idéale et qui n'est déduite d'aucune méthode : c'est l'œuvre d'un auteur qui s'amuse.

Il a été composé un an ou deux après le précédent; au moment où l'assassinat d'Odenat fut connu à Alexandrie, lorsqu'on pouvait croire encore qu'Auréolus allait saisir le suprême pouvoir, et avant qu'Aurélien fût apparu sur la scène. Il n'est pas dit un mot de lui ni

¹ Tempus illud erit in fati : quot nomine partes
 Roma capit junctis numeris, tot sponte per annos
 Mittet opes arborum et vectigalia dona
 Terrarum Domina: Pallæi urbs inclita regis.
 (xiii, v. 46.)

de Zénobie. Le prophète à courte vue ne les a pas même aperçus. Il désigne comme l'héritier du pouvoir des Césars, un prince dont le nom comporte quatre syllabes et commence par un A. Il n'y a qu'Aurélius dont le nom remplisse cette double condition.

Καὶ τότε ἴσσετ' ἀναξ τετρασύλλατος, ἀλκι πεποιθώς,
Ἐκ μονάδος προφανείς ταχὺ δ' αὐτὸν χάλκεος Ἄρης
Ἐξολίσει διὰ δῆριν ἀπληστοκύρων ἀνθρώπων ¹.

De ce moment, la Sibylle perd la tête ; elle oublie que Rome doit bientôt périr, et se jette dans un avenir imaginaire, plaçant l'un après l'autre une suite de princes qui ne seront jamais, rêvant révolutions et batailles, assassinats, tremblements de terre et flots de sang ; détruisant deux fois Rome de fond en comble, et la rebâtissant de marbre et de métaux précieux ; renversant villes et cités ; effaçant les peuples de la liste des vivants, promenant les armées d'un bout du monde à l'autre, et les faisant passer d'Orient en Occident en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire ; et cela dure l'espace de 361 vers.

Exemple : Après A, rèneront M et M en même temps. Longue paix ; révolte du peuple et massacre des deux empereurs. Ils seront suivis de O. Révolte des Romains ; Rome est anéantie ; on cherche la place où elle fut. Mais le tyran qui a détruit Rome, est massacré par ses sujets indignés. Il est remplacé par M. Guerre aux Parthes et aux Germains. Résurrection de Rome. Siège de Rome par un prince d'Occident ; il périt sous les murs de la ville. Règne de A, Assyrien. A meurt assassiné ; il est remplacé par A, L, T, simultanément. Ces princes cupides dépouillent temples et autels pour s'enrichir, domptent les Parthes, les Massagètes, les Mèdes et les Perses. Le survivant est remplacé par ses trois fils, qui se font la guerre. G l'emporte, mais périt bientôt assassiné. Guerre civile par tout l'empire, et enfin règne incontesté d'un vieillard nommé D.

Nous ne sommes encore arrivé qu'au vers 80°, mais il nous semble que cet échantillon peut suffire. La Sibylle détruira ensuite une multitude de villes opulentes, éclipsera le soleil et la lune, fera pleuvoir du sang, etc. Laissons-la à cette besogne, et arrivons à la fin.

¹ Tum rex in terris surget tetrasyllabus, audax
Viribus, a monade incipiens, quem ferrea Martis
Mox feriet manus et cupidi furor efferus hostis.

(xiv, v. 18.)

Notre auteur, semi-chrétien, semi-millenaire, mais Juif par-dessus tout, rétablit le monde dans les conditions du siècle d'or, et en donne le sceptre à sa nation. Ainsi se closent dignement les livres sibyllins.

Ἀλλ' ὅταν αὐτὲ λύκοι κυσὶν ὄρκια πιστώσονται,
 Νήσω ἀμφιρῦτῃ, τότε πύργων ἄνστασις ἔσται,
 Ἄνδρες οἰκήσουσι πόλιν τὴν πολλὰ παθοῦσαν.
 Οὐδέτι γὰρ δόλιος χρυσὸς οὐδ' ἄργυρος ἔσται,
 Οὐ κτῆσις γαίης, οὐ δουλείη πολύμοχθος·
 Ἀλλὰ μὴν φιλότης τε καὶ εἰς τρόπος εὐφρονι δῆμῳ·
 Κοινὰ δὲ πάντ' ἔσται, καὶ φῶς ἴσον βιότοις·
 Ἐκ γαίης κακίη καταδύσεται εἰς ἄλλα διὰν.
 Καὶ τότε δ' ἐγγὺς ἔσται τὸ θάρος μερόπων ἀνθρώπων.
 Ταῦτα τελεσθῆναι κρατερὴ ἐπιείσεται ἀνάγκη·
 Οὐ λέξει τότε τις μεμνημένος ἄλλος ὀδίτης.
 Ὡς ῥά ποτ' ἀμπάσσει μερόπων γένος ὀλλυμένων περ.
 Καὶ τότε δ' ἄγνιν ἔθνος πάσης γῆς σκῆπτρα κρατήσει
 Εἰς αἰῶνας ἅπαντας ἅμ' ἰφθίμοισι τοκεῦσιν ¹.

Sed quum pacta lupos canibus socialia jungent
 Insula in æquorea, tunc instaurata resurgent
 Mœnia, et Urbs iterum post aspera fata coletur.
 Nam neque jam fallax auri argentine cupido;
 Non cuiquam privatus ager; non vincla manebunt
 Servitii: mos unus erit mensque omnibus una;
 In medio cuncta, et cunctis æquabile lumen;
 Ejectumque malum terris vadet in mare præceps,
 Humanæ quum messis erit jam proxima genti.
 Hæc sunt quæ fieri suprema lege necesse est;
 Nec jam aliquis dicet, memorans ante acta, viator,
 His quoque, ceu quondam, tot cladibus affore finem.
 Ex illo pia Gens terrarum sceptrā tenebit
 Claris cum Patribus, producto in sæcula regno.

(xvi, v. 348.)

CONCLUSION ET RÉSUMÉ.

L'idée de la divination est complémentaire de l'idée de Dieu; prévoir, parler et agir par la vertu divine, tel est son objet. Le devin était, pour les anciens, l'homme divin, *divinus*; le mot grec *μαντεια* a la même signification, puisqu'il dérive de *μανια*, état réputé divin, et dû à l'influence de la déesse de la nuit *Μήνη*, ou *Μηνς*, dans le dialecte dorien.

Plus on remonte vers l'origine des siècles, et plus on trouve des peuples croyants et religieux; mais aussi plus l'idée de la divination acquiert de puissance, et le rôle du devin s'élève et se multiplie. Sa présence est partout et son action partout. Si l'idée s'affaiblit à mesure que le temps marche, la divination, pour ne rien perdre de son importance, multiplie toujours ses moyens. Les oracles naissent et varient leurs procédés; les pythies appellent l'attention et surprennent la bonne foi, par un jeu incompréhensible à qui ne possède pas la même faculté; les bacides, par leurs fureurs réelles ou simulées; les onéirocrites, par leurs songes fatidiques; les extatiques, par leur faculté de seconde vue; les sorciers, par la souplesse de leurs mains et l'habileté de leur jeu; les augures, par leur science apparente. Plus tard, Pythagore combinera les nombres; la cabale combinera les lettres, pour en déduire de grands secrets ou de grandes merveilles. Les mystères naîtront avec les orphiques, et une science de mauvais aloi se résumera en légendes et en formules inintelligibles pour le profane vulgaire.

Une branche poussera sur ce tronc, à une époque déjà éloignée de l'origine, celle du sibyllisme; mais comme ce sera la plus jeune, elle aura moins de sève, acquerra moins d'importance, et mourra la première. De sorte que, si ce n'est le nom et des oracles apocryphes, il ne nous restera rien: ni un fait, ni une date, ni la connaissance des voies et moyens. Nous ignorerons le lieu où fut le berceau des sibylles, celui où se trouve leur tombeau; nous ne pourrons pas même traduire leur nom, faute d'une étymologie raisonnable; tout ce qui demeurera probable, c'est qu'il s'appliquait à des folles atrabilaires ou furieuses.

Pour Platon, l'un des plus anciens auteurs qui en aient parlé, la

Sibylle paraît être un personnage : pour Aristote, la sibylle est un genre ; mais suivant Aristophane la sibylle est une devineresse vulgaire et du plus bas étage. Aux yeux des écrivains postérieurs, la sibylle n'est plus qu'un souvenir ; quelques-uns confondent même sibylle et pythie. Or, c'est Aristophane qui est dans le vrai, puisqu'il peignait *de visu*, et que les tableaux devaient être assez ressemblants, pour que ses contemporains s'y reconnussent et se corrigéassent en se regardant à ce miroir.

Y a-t-il eu parmi les sibylles quelques personnages plus importants, qui aient joué un rôle, participé à de grands événements, acquis une grande célébrité par d'heureux oracles, des services éminents, de hautes vertus, une élévation de vues ou un talent remarquable : une Cassandre, une Velléda, une Iphigénie ? Silence absolu de l'histoire et des monuments ; car il ne faut pas prendre pour de l'histoire, les récits relatifs à la Cumane et à son entrevue avec Énée ou l'un des Tarquins.

Il y a eu des sibylles ; peut-être en a-t-on vu dans les cavernes ou les catacombes de Cumes en Italie, de Cumes en Ionie, d'Érythrée : il y a, sous ce rapport, de l'espace pour l'affirmation, de l'espace pour la négation. Mais les dix ou vingt grandes sibylles, que sont-elles probablement ? sinon la poésie de devineresses de tréteaux tardivement nées, promptement disparues, comme, au moyen âge, les grandes et puissantes fées furent la poésie d'une sorcière : êtres de raison les unes et les autres, et sans plus de consistance.

La sibylle apparaît en Italie avec un caractère extra-historique : c'est le génie tutélaire de la dynastie des Tarquins, en place de la nymphe qui l'avait été de la royauté de Numa ; et ses vaticinations incontestées, parce qu'on ne contestait rien alors, demeurent un arcane. La république approprie ce moyen à son usage, mais l'arcane reste impénétrable jusqu'au moment de l'incendie du Capitole, où tout cesse avec la flamme qui s'éteint.

Les vers qu'on y reçut après sous le nom de sibyllins, durent être peu nombreux, puisqu'on avait fait un sévère triage sur un nombre de mille. Chacun des nouveaux oracles dut être en acrostiche, forme de rigueur, au rapport de Varron et de Cicéron.

Mais l'éveil ayant été donné par l'imprudente et trop publique recherche qu'ordonnèrent les consuls, les sibylles s'éveillèrent de toutes parts, et il tomba une pluie de vers sibyllins. On en forma des

livres par centaines, qu'Auguste et Tibère consumèrent aussi par hécatombes; mais non sans faire de nouveaux choix, et ainsi sans augmenter le nombre des anciens.

Ce que contenaient ceux-ci et ce qu'il y en avait, lorsque Stilicon les voua au même sort que leurs aînés, jamais personne ne l'a su que les quindécimvirs. Pour nous, nous sommes condamnés à l'ignorer toujours; la seule chose qui apparaisse avec certitude, c'est qu'on leur faisait dire ce qu'on voulait.

Outre ceux-ci, il en courait toujours dans le public; enfants coiffés de perruques, dont les auteurs reniaient la paternité. Le peu qui en est parvenu jusqu'à nous, n'est guère recommandable, et justifie pleinement le reproche adressé à Apollon dès les temps les plus florissants de son empire: le dieu de la poésie était fort mauvais poète. D'ailleurs, ils n'étaient pas sous la forme sacrée de l'acrostiche, et c'est peut-être à cause de cela, que les pontifes les toléraient. Il y avait aussi grand nombre d'oracles attribués, à tort ou à raison, aux pythies, que les gens curieux ou superstitieux conservaient précieusement.

Puis les Juifs d'Alexandrie, disons mieux, un Juif d'Alexandrie sibyllisa. Ses poésies, destinées au monde savant, se popularisèrent fort peu, ou peut-être pas du tout; mais elles restèrent jusqu'au temps où des événements qu'il ne prévoyait pas, vinrent les retirer de l'obscurité.

Ces événements accomplis à l'encontre de la malheureuse nation juive, qui vit ses espérances déçues, son temple ruiné, sa patrie perdue, son antique gloire éteinte, le mépris, les persécutions et les haines s'amasser sur sa tête, d'autres Juifs sibyllisèrent aussi, soit de dessein prémédité, soit pour ranimer leurs propres espérances, en remémorant l'histoire de leurs ancêtres, et en rajeunissant les anciennes prophéties de leurs prophètes. Nous croyons qu'ils sibyllisaient pour eux-mêmes, plutôt que pour les nations idolâtres. Quelques chrétiens s'en mêlèrent également, mais avec plus de sobriété.

Ce sont ces différentes poésies fatidiques, qui, découpées, allongées, transformées, défigurées souvent, coururent de main en main sous le nom des Sibylles pendant les trois premiers siècles du christianisme. Il suffira d'un seul exemple, pour montrer l'altération qu'elles durent subir dans cet intervalle: l'acrostiche donné par Constantin est défiguré dans les écrits de saint Augustin. Les deux éditions vues par ce docteur, ne se ressemblaient pas, et celle qu'il

donne ne ressemble pas davantage à celles qui se lisent à la suite des œuvres de Bède et dans les poésies de Marbode, qui sont elles-mêmes loin d'une parfaite conformité.

Les choses étaient en cet état, lorsque de grands docteurs, des défenseurs du christianisme, en petit nombre, il est vrai, daignèrent y prêter leur attention.

On met en avant les noms de saint Paul, de saint Clément Romain, de saint Ambroise, mais il n'en est rien; de Tatien, d'Origène, d'Eusèbe, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Clément d'Alexandrie. Tatien n'en dit qu'un mot, Origène en parle forcément à deux reprises, mais en esquivant la question, Eusèbe emprunte à Josèphe un passage réputé sibyllin, sans en examiner la valeur, saint Grégoire de Nazianze parle des sibylles avec un profond dédain, de même saint Clément d'Alexandrie, tout en les rappelant souvent dans une marqueterie, pour employer sa propre expression.

Saint Jérôme et Tertullien paraissent y avoir eu plus de confiance; mais ils ne touchent la question que par quelques mots.

Saint Théophile d'Antioche, saint Justin, martyr, Lactance et saint Augustin s'y sont plus engagés.

Saint Théophile d'Antioche paraît n'avoir pas soupçonné la fraude. Saint Justin ne manifeste pas sa pensée la plus intime; il cite à ses adversaires une autorité qu'ils reconnaîtront, à ce qu'il suppose; mais peut-être y croyait-il le premier: son esprit, plus étendu que pénétrant, était capable d'admettre de plus tristes erreurs, et de même Lactance. Celui-ci cite surabondamment la Sibylle, et s'en raille par fois; que croyait-il? Lui aussi était millénaire. Saint Augustin hésita longtemps; il n'entendait faire de l'autorité des sibylles qu'un argument *ad hominem*, contre ceux qui n'en admettaient pas de meilleurs, il en prévient. Mais enfin il se laissa séduire par le fameux acrostiche, et inséra la Sibylle au nombre des prophètes.

Laissons à Constantin l'honneur et la responsabilité de ses commentaires sur la iv^e églogue et sur l'acrostiche. Le poète des *Bucoliques* ne songeait point au Messie; il chantait la naissance d'un fils adultérin d'Auguste et de Livie. Dès lors, il devient inutile de rechercher avec certains auteurs plus modernes, s'il n'eut point connaissance des poésies sacrées des Hébreux par l'intermédiaire d'Hérode, commensal de Pollion, ou de Nicolas de Damas, secrétaire d'Hérode. Dans tous les cas, Virgile parle de la sibylle de Cumès, non des pro-

phètes juifs, et du siècle d'or, que ceux-ci ne connaissaient point. Et quant à l'acrostiche, il devait être bien jeune, lorsque Constantin l'a citée, car cette pièce, d'une importance majeure parmi les œuvres des néo-sibyllistes, n'était connue de personne avant lui.

Les douze livres sibyllins actuellement publiés, ou plutôt les huit premiers, contiennent, à deux ou trois vers près, tous les fragments cités par les Pères, et encore les deux ou trois vers cités en plus par Lactance semblent venir du Proœmium; de sorte que nous possédons, suivant les apparences, tout ce qui se produisit parmi les chrétiens pendant la durée des quatre premiers siècles.

Répandus maintenant par toute l'Europe à des milliers d'exemplaires, les livres sibyllins sont suffisamment connus, et l'opinion est fixée à leur égard. Elle est uniforme, sauf quelques points de détail relatifs à la chronologie, à la disjonction de certains passages et à des questions purement grammaticales. La correction du texte laisse désormais peu à désirer, et nous trouvons même qu'on est allé trop loin dans les corrections, en voulant y répandre une clarté qui n'était pas toujours dans l'intention de l'auteur, et en substituant une autre pensée à la sienne, sous prétexte d'un sens plus raisonnable.

Tous les critiques, protestants ou catholiques, le P. Crasset lui-même, ont reconnu la supposition de ces ouvrages. Birken seul et Châteillon, l'un premier éditeur, l'autre premier traducteur, ne l'ont pas aperçue. Mais Birken avoue dans la préface de la seconde édition, que dès lors cette authenticité était gravement contestée, et il s'en indigne. Si Daniel Schmidt la reconnaît dans ses conclusions, après l'avoir fortement ébranlée dans la discussion, nous avons vu quel intérêt l'y portait.

Cette collection a été faite entre le sixième et le neuvième siècle. L'arrangement appartient au compilateur, qui n'a pas dit les raisons en vertu desquelles il s'était déterminé à placer les différentes parties dans l'ordre où elles se trouvent. Thorkelin a cru qu'il s'était proposé de rapprocher les oracles qui concernent un même pays ou qui traitent d'un même sujet, mais cette supposition s'évanouit à l'examen; il a mieux démontré qu'un même livre contient souvent des morceaux de cinq ou six mains différentes.

Si nous avons touché en passant à la sibyllisation pendant le moyen âge, c'était plutôt pour indiquer un sujet à d'autres recherches, que pour le traiter. Il serait plus vaste que celui-ci, parce que

les matériaux sont plus abondants et ne sont pas colligés; nous en avons indiqué ailleurs un grand nombre et des plus importants. (voy. notre *Dict. des prophéties*, art. *Papes* et *Prophéties politiques*.)

Le moyen âge s'en était fait une poétique pleine d'inspiration, de fraîcheur et de grâce, comme le sont d'ailleurs ses monuments. Malheureusement l'épopée était trop restreinte, le génie se trouvait comprimé dans de trop étroites limites, et lorsque la lumière se fit par la publication d'Oporin, la critique désenchantait le sujet. Le public y gagna, il est vrai, quelques ouvrages remarquables : Blondel, Crasset, Galle, Petit, Vossius, Fabricius, Fréret, Thorkelin, peuvent encore être lus avec fruit, même après que l'opinion est fixée définitivement.

Les pages sibyllines, à peu d'exceptions près, sont remplies de fautes de toute nature; fautes de langage, de versification, de géographie, d'histoire. « Ces livres sont écrits du style le plus inégal; tantôt pur et châtié, tantôt négligé, incorrect, de mauvais goût; ils sont de plus remplis d'allusions plus ou moins détournées, de prédictions rendues, à dessein, obscures. Il résulte de tout cela une multitude de difficultés, soit pour la critique du texte, soit pour l'intelligence de la pensée des auteurs. On rencontre parfois des séries de huit ou dix vers auxquels on ne comprend rien, ou dont on ne se fait qu'une idée vague et incomplète. On devine bien qu'il y a là des fautes de plus d'un genre, mais on ne sait comment retrouver au juste la phrase de l'auteur. Et il faut bien que ces difficultés soient réelles, car depuis plus de 250 ans, la critique du texte n'a été entreprise par personne, et est restée dans l'état où l'avait laissée Opsopæus. »

« Saint Justin, martyr, reconnaît lui-même qu'il y a beaucoup de vers sibyllins qui pèchent par la quantité ἀμετροὶ μὴ σώζοντες τὴν ἀκριβειαν τοῦ μέτρου; défaut qui, selon Plutarque, se rencontrait déjà dans les vers de la pythie de Delphé. » (Letronne, *Journal des savants*, novembre 1841.)

Ce sont ces considérations même qui nous font regretter plusieurs des corrections faites en dernier lieu. Par exemple, lorsque l'éditeur change cette fin de vers : ἔτι λίγος αὐτὸν ὀλεῖται, qui exprime peut-être une imprécation populaire de la nature de celle-ci, devenue triviale à une époque postérieure : *Que Valens soit brûlé*, en cette autre complètement insignifiante, ἔτ' αἰλιος αὐτὸς ὀλεῖται. Ou bien encore lorsqu'il propose, suivi en ce point par le docte Letronne, de

corriger le vers 171 du 11^e livre, où il est dit que l'Antechrist ramènera de l'Orient le peuple des *douze* tribus, pour faire la guerre au peuple juif en Judée. Pourquoi la Sibylle aurait-elle dit les *dix* tribus, comme on veut le lui faire dire? Il est resté des débris de toutes les tribus en Assyrie, puisque les deux dernières, emmenées par Nabuchodonosor, ne revinrent pas au complet.

L'introduction aux livres sibyllins est faite de main juive. Rien n'y révèle le christianisme, et elle se termine par le dogme tout pharisaïque d'un paradis de délices, mais de délices corporelles, préparé pour les élus.

Il nous semble impossible d'assigner sa date, mais nous l'attribuerions volontiers au Juif Aristobule. Son style est noble et élevé.

Le 1^{er} livre se compose de deux fragments; le premier est de trois cent-vingt-trois vers et dénote une origine juive, à laquelle il est difficile de se méprendre; son auteur parle le langage biblique et connaissait la cabale. Le second fragment, qui semble au premier abord être une continuation du même poème, est tout chrétien, mêlé également de cabale; il conduit jusqu'à la destruction du Temple par Titus, en l'an 70 de l'ère chrétienne. Si l'auteur avait vécu longtemps après, il n'aurait pas arrêté à ce point sa vaticination. Si, au contraire, on considère le second livre, composé lui-même de divers fragments, comme une continuation de celui-ci, il nous conduira jusqu'à Trajan, par la mention des jeux isélastiques.

Le 11^e livre paraît chrétien dans ses divers fragments. L'origénisme y domine; il n'a pas de caractère plus prononcé, et ne porte pas d'autre date. L'auteur était imbu des espérances judaïques sur le règne temporel du Messie. Il célèbre ce règne, après avoir chanté le jugement dernier et les derniers jours du monde ancien, c'est-à-dire du monde tel que nous le voyons.

Le 11^e livre se compose de quatre fragments, dont le premier paraît être une continuation des deux livres précédents. Il est chrétien, a été composé en Egypte, au commencement du règne d'Antonin, mais postérieurement à l'adoption de Marc-Aurèle et de Lucius-Verus. L'auteur est certainement Juif d'origine. Il est cabaliste, et termine encore par la rénovation du monde et le règne du Messie après le jugement général. C'est la même sibylle qui parle au second livre et en celui-ci; une sibylle souillée de crimes.

Les trois derniers fragments sont écrits de main juive; ils ont été composés à Alexandrie, sous le règne de Ptolémée-Philométor. Ils

se font suite, et de même au premier fragment du 1^{er} livre, après lequel ils devraient être reportés, à la suite du vers 323. C'est toujours la même sibylle : savoir la bru de Noé. Ainsi replacés, on aurait un poème complet, suivi, d'une assez grande valeur littéraire ; c'est, avec l'introduction, ce qu'il y a de mieux dans les livres sibyllins, et composé de quatre chants à peu près égaux en longueur, car il y a une division marquée, un nouveau commencement de chant indiqué après le vers 161 du 1^{er} livre. Nous croyons le tout sorti de la même main. C'est la sibylle citée par Josèphe à l'occasion de la tour de Babel.

Le 4^e livre a été composé environ l'an 80 de l'ère chrétienne, par un Juif. Rien n'indique si l'auteur était chrétien ; d'où l'on pourrait induire, peut-être, qu'il ne l'était pas.

Le 5^e est l'œuvre d'un Juif d'Alexandrie, demeuré juif sous tous les rapports. Sa composition remonte à l'an 160 environ.

Le 6^e est tout chrétien, son berceau est incertain. Nous le rapporterions volontiers à la première moitié du deuxième siècle.

Le 7^e paraît être de la fin du premier siècle. C'est l'œuvre d'un Juif imbu de quelques notions de christianisme. La Judée paraît avoir été son berceau.

Le 8^e livre se compose de deux chants et de deux fragments d'un troisième. Le premier chant est l'ouvrage d'un Juif chrétien d'Alexandrie. Il a été composé vers le commencement du règne d'Antonin, après l'adoption de Marc-Aurèle et de Lucius-Verus, c'est-à-dire vers l'an 140. Les deux chants suivants respirent le plus pur christianisme ; leur date est incertaine, mais ils ne peuvent être postérieurs à la fin du deuxième siècle chrétien.

Trois pensées, trois intentions principales se révèlent dans le cours de ces huit premiers livres, les inspirent, leur donnent l'être. La pensée d'un judaïsme pur, fervent, plein de confiance en l'avenir, ramenant tout à soi et s'imposant à toute croyance : c'est celle du Juif qui sibyllisa à Alexandrie deux siècles environ avant l'ère chrétienne.

La seconde, celle d'un judaïsme languissant, découragé, irrité contre l'univers entier, espérant encore, mais dans un avenir lointain, nébuleux ; une seule voie de résurrection reste désormais ouverte au peuple béni : son Messie viendra, et établira un règne éternel après le jugement général, sur les débris de toutes les nations, exterminées à toujours. C'est la pensée du Juif qui sibyllisa

après la ruine de Jérusalem et du temple. Il s'aïda des travaux de son prédécesseur.

La troisième est une pensée chrétienne, un tant soit peu superstitieuse, point hérétique, mais pas toujours d'une parfaite pureté doctrinale. Plusieurs points de foi n'étaient pas encore définis. L'auteur sibyllisa pendant le règne d'Antonin, avant la mort de Lucius-Verus, et s'inspira des travaux de ses deux prédécesseurs.

On pourrait, sans une grande difficulté, reconstituer presque en entier ces trois ouvrages avec les éléments que nous possédons, et il demeurerait peu de choses en dehors, si même il y restait quelque chose.

Les quatre derniers livres sibyllins sont l'œuvre d'un même auteur, plus juif que chrétien, qui, tout en proclamant le Christ Dieu et Verbe de Dieu, n'en espère pas moins la résurrection temporelle de sa nation et un règne perpétuel du peuple juif sur l'univers. Le premier a été écrit vers l'an 235, les deux suivants le complètent et le continuent, le quatrième est de l'an 270 ou 271. Alexandrie est l'officine d'où ils sont sortis. Ils n'ont point été connus des Pères de l'Eglise.

Les livres sibyllins sont des ouvrages supposés. Les sibylles historiques peuvent bien être des créations imaginaires, ou du moins il serait impossible de prouver leur existence. L'Eglise est désintéressée dans cette discussion, et n'a rien à gagner ou à perdre dans la manière dont elle sera résolue.

Vu et lu en Sorbonne le 2 février 1857.

Le doyen de la Faculté de Théologie,

H. MARET.

« Permis d'imprimer.

Pour le vice-recteur,

L'inspecteur de l'Académie,

BOUILLET.

*La Faculté de Théologie laisse au candidat la responsabilité
des opinions contenues dans cette thèse.*
